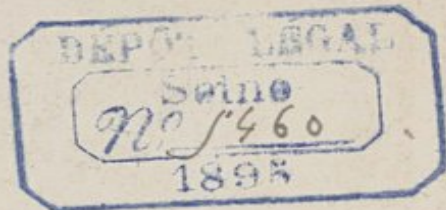


A. GENNEVRAYE

LES

PETITS ROBINSONS
DE
ROC-FERMÉ

Illustrations de George Roux

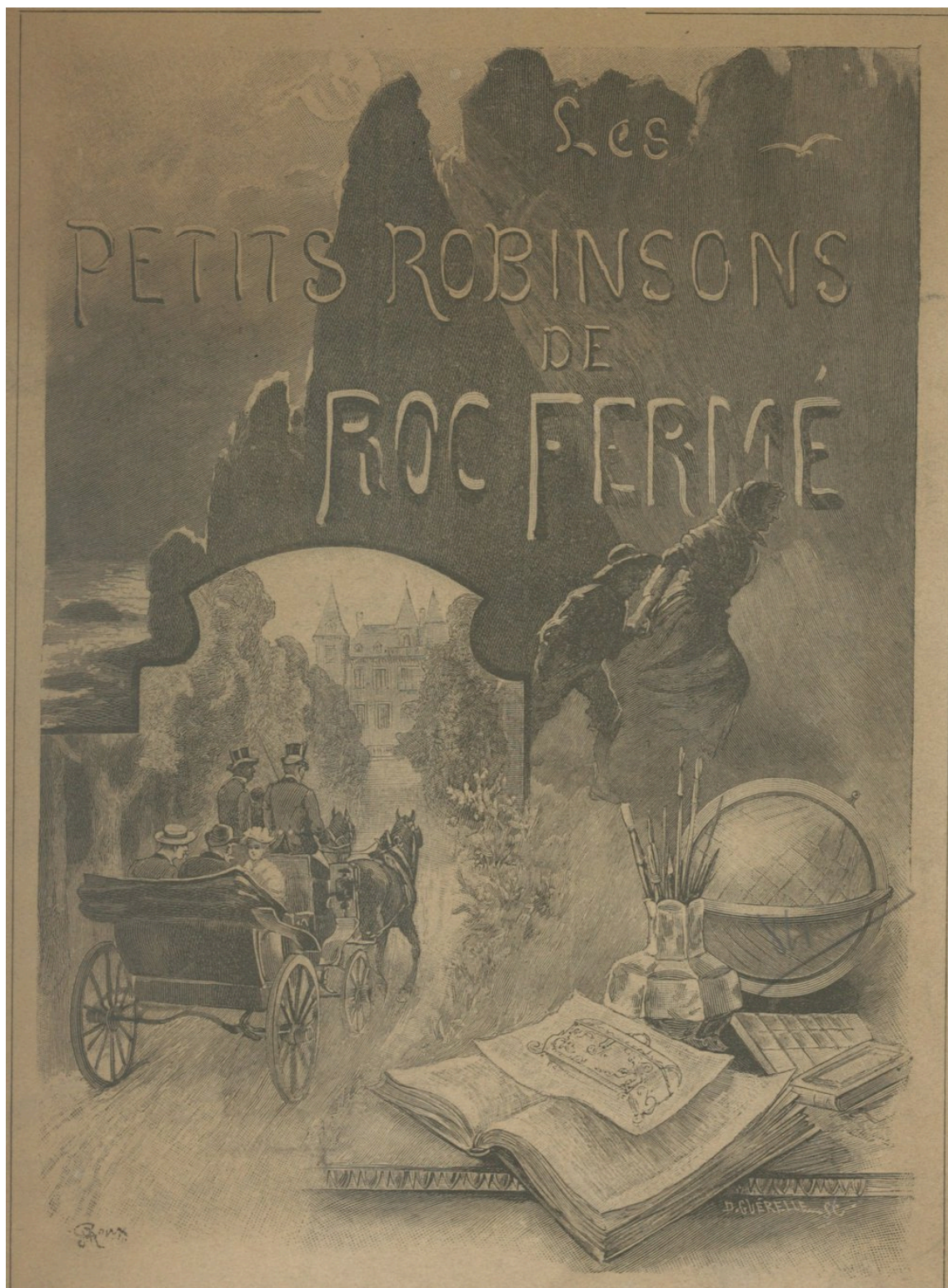


BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de reproduction et de traduction réservés



ILLUSTRATIONS DE GEORGE ROUX
A. GENNEVRAYE



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie} 18, RUE JACOB, PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



COLLECTION HETZEL

A. GENNEVRAYE

LES

PETITS ROBINSONS

DE

ROC-FERMÉ

Illustrations de George Roux



BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de reproduction et de traduction réservés



LES PETITS ROBINSONS

DE ROC-FERMÉ

I

Mélite, on l'appelait ainsi par corruption du nom d'Amélie, qui était celui de sa mère. Son père disait, en l'embrassant, qu'elle aurait dû naître garçon, tant la fillette était vigoureuse et brave. Aussi l'emmenait-il dans sa barque de pêcheur quand la mer était calme et que la marée permettait de rentrer au logis avant la nuit.

Ancien matelot de la flotte, Jean Derrien, son temps de service terminé, était retourné à son village reprendre son métier de pêcheur et se marier. Sa femme, de santé délicate, restait à la maison avec Yvon, son dernier-né, venu au monde quatre ans après sa sœur Mélite, qui alors en avait dix.

« Il fait beau, allons, partons ! » s'écriait le pêcheur en prenant la petite par la main, tandis que Martin, son aide, portait les filets, et tous les trois embarquaient.

Mélite n'avait pas de plus grand bonheur que de se laisser bercer par les flots, et de voir la voile se tendre, le mât s'incliner, les goélands raser l'eau en déployant leurs grandes ailes. Elle n'avait peur de rien, ni de la pluie, ni du soleil, ni du vent. Elle riait lorsque la barque s'inclinait, et si Martin s'écriait :

« Tiens-toi bien !

– Je sais nager, » répondait-elle.

Les jours où le temps empêchait Jean d'aller en mer, l'ancien gabier racontait ses voyages : il parlait d'hommes noirs, de si hautes montagnes qu'elles cachaient le soleil et la lune ; de forêts impénétrables. et ceux qui

l'écoutaient ne pouvaient se mettre en tête qu'il y eût de telles drôles de choses sur la terre, n'ayant vu ni forêts, ni montagnes, ne connaissant que l'Océan, les rochers et la lande.

Ces récits de tigres, de serpents, bien loin d'effrayer la petite fille, lui donnaient le désir de voyager. Mais Mélite, avant tout, avait l'amour du devoir. Elle se sentait nécessaire à sa maman, et elle l'aidait dans les soins du ménage. Elle était particulièrement chargée de garder son petit frère. Comme elle s'entendait bien à l'amuser ! Elle inventait des jeux qui le faisaient rire aux éclats ; elle le menait bêcher leur jardin... quatre petits carrés de terre, plantés de salades, de choux, d'oignons, qui poussaient par la grâce de Dieu, couverts du sable de la grève quand il ventait, et arrosés seulement de la pluie du ciel.

La maison de Derrien, éloignée du village de près de deux kilomètres, n'avait pour voisins que les ajoncs et la mer ; pas un arbre aux alentours. Aussi, quand, le dimanche, ses habitants se rendaient à la messe, ils ne connaissaient personne, si ce n'est la cabaretière, qui vendait de la viande en hiver, et chez laquelle s'arrêtait le messenger de la ville lorsqu'il venait prendre le poisson pêché par Jean.

Mélite détestait cette grande femme à l'air méchant, qui disait de vilains mots avec une grosse voix d'homme, et battait ses enfants et sa petite servante. La cabaretière, elle non plus, n'aimait pas Mélite.

« Ah ! te voilà, mauvaise petiotte, lui disait-elle, lorsqu'elle la rencontrait par hasard ; tu fais la fière parce que tu vas en barque.... Ta mère devrait t'apprendre un métier ; mais tu préfères t'échapper comme une anguille pour vagabonder dans les roches !... Ça ne durera peut-être pas toujours, la chance de tes parents ; il y a du malheur pour tout le monde !.

Oh ! la méchante femme ! » songeait la petite fille, qui se sauvait en se bouchant les oreilles pour ne plus entendre la cabaretière.

Et cependant elle disait vrai en parlant du plaisir qu'avait Mélite à s'en aller seule sur la grève. Dès que sa mère lui donnait sa liberté, elle gagnait les rochers qui bordaient la mer à perte de vue.... Elle les connaissait tous et leur donnait des noms comme à des amis. Les uns, faciles d'accès, s'appelaient : les Bons garçons ; d'autres plus escarpés : les Pas faciles. Mais l'un d'eux était si haut, si lisse, que jamais Mélite n'avait pu

l'escalader par aucun côté.... Elle grimpait sur ses voisins avec l'agilité d'un écureuil ; elle se plaisait dans ce chaos de granit où elle se sentait libre comme l'air. Seul, le Roc-Fermé désolait la petite fille ; elle se couchait à ses pieds et le regardait, découragée par sa hauteur et sa surface aussi unie que celle d'un mur gigantesque. Ses quatre faces étaient pareilles, sauf celle donnant sur la mer, et qui se couronnait là d'un panache de roches énormes, et devenait une cause d'inquiétude pour les pêcheurs, parce que, dans les gros temps, la mer se jetait furieusement sur lui, comme si elle eût voulu le forcer à s'entr'ouvrir pour lui livrer passage. Souvent alors, des vagues de fond, hautes comme des maisons, s'enlevaient par-dessus le faîte du rocher pour disparaître dans une caverne profonde, sans doute, car on ne voyait pas l'eau s'écouler.

Les bateaux craignaient d'autant plus ces parages qu'à la marée haute on entendait un bruit sourd et l'on voyait un tourbillon qui se formait et devenait comme la bouche d'un entonnoir où l'eau s'engouffrait sans qu'on sût où elle allait.... Jean Derrien, ayant jeté un jour un morceau de bois dans cette direction, le vit, entraîné d'abord par le remous, s'y précipiter bientôt, puis, se redressant tout droit, se mettre à tourner avec une vitesse vertigineuse, et enfin disparaître pour toujours.

Mélite avait été le témoin de ce phénomène, et depuis, elle se sentait attirée auprès du Roc-Fermé par une curiosité mêlée de frayeur.

Un matin, à la marée basse, la petite fille s'était allongée sur le sable, au pied du rocher, lorsqu'elle entendit un petit grattamento qui paraissait venir de sa muraille même.... Elle écouta.... Le bruit ne cessait pas, et bientôt elle vit le sable se soulever et s'écarter pour laisser passer une patte énorme, puis deux ; ensuite, après de grands efforts, un crabe très gros sortit du sable et se mit à courir sur la plage.

Mélite le poursuivit et le renversa sur le dos pour qu'il ne pût pas se sauver. Quelle belle pêche elle rapporterait à ses parents. et sans filels encore ! Le tourteau c'est ainsi qu'on appelle ces gros crabes ferait un excellent souper pour toute la famille....

Mais, pendant que cette bête agitait ses larges pattes, en signe de désespoir de ne pas parvenir à reprendre sa course vers la mer, Mélite s'était rapprochée de l'endroit d'où elle l'avait vue sortir. Venait-il de la plage ? Ce

n'était pas possible : ces bêtes recherchent les creux humides, elles se cachent dans des lichens lorsque la marée se retire.... Le crabe semblait sortir du mur même du Roc-Fermé ; il n'avait pu passer au travers, il y avait donc un trou.

Mélite creusa avec ses petites mains ; mais, quoique le sable fût très friable et facile à creuser, les mains de la petite n'y suffisaient pas.

« Je reviendrai avec une pelle, » se dit-elle.

Et elle emporta son crabe, qui fit pousser des cris de frayeur à Yvon ; il n'en avait jamais vu un pareil. La mère de Mélite interrogea bien un peu sa fille sur sa trouvaille : l'enfant dit qu'elle l'avait ramassée sur la grève, et ce fut tout.

La petite fille revint le lendemain armée d'une pelle et, ayant creusé, découvrit un trou dans lequel elle plongea résolument le bras, puis la tête... puis le corps.... Tout à coup, une bouffée de vent lui fouetta le visage. D'où venait ce vent ? Mélite rampa dans sa direction, avançant malgré l'obscurité, au risque de tomber au fond d'un abîme ou de rencontrer quelque reptile inconnu, comme ceux dont lui parlait son père....

Enfin, elle aperçoit une lueur.... Son courage s'en accroît, elle devine que ce sombre couloir s'élargira bientôt. Déjà la clarté devient plus vive ; l'enfant arrive de l'autre côté du rocher et atteint un large espace au centre même de ce Roc-Fermé qui semble cacher, aux yeux de tous, les secrets de son château de pierre !

C'était bien un château, en effet, que ce haut donjon découvert, qui avait le ciel pour toiture. Tout au sommet nichaient des mouettes et des goélands qui, de là, dominaient la mer.... Le sable était humide, la marée devait y venir, car des amas de lichens, des amoncellements de bois de toutes sortes prouvaient à Mélite que cette cour intérieure communiquait avec la mer. En face de l'enfant se dressait un escalier géant, composé de roches étagées les unes au-dessus des autres ; quoique très élevées, l'agilité de Mélite lui permit de les franchir. Quand elle fut à la dernière marche de l'escalier, elle se heurta de nouveau à la haute muraille ; mais une ouverture, fendue comme par un coup de hache, permit à l'enfant d'arriver au seuil d'une grotte profonde. La voûte s'élevait telle qu'un dôme de cathédrale. C'était si beau que Mélite, dans son admiration, s'écria :

« Quel palais ! » en se souvenant des contes de fées que lui contait sa mère.

« C'est le palais d'une fée, songea l'enfant ; elle m'a amenée jusqu'ici pour une chose qu'elle m'apprendra plus tard. »

Ne voyant point de belle dame avec une baguette d'or, Mélite explorait la grotte, marchant sur du sable encore plus fin que celui de la cour.

« Ce palais est bien à moi, se répétait l'enfant, puisque je l'ai découvert. Ce sera ma maison maintenant.... En cherchant mieux, peut-être trouverai-je un trésor. »

Mais le trésor ne se laissait point voir.... Mélite, à ce moment, sentit une petite pluie fine, très froide, qui tombait sur sa tête, et, à ses pieds, elle aperçut un bassin qui recueillait cette eau.

Mélite y plongea la main pour s'assurer si l'eau était salée. Pas du tout, elle était douce et claire, et, du bassin, elle retombait en une mince cascade dans la cour et disparaissait sans que Mélite pût se rendre compte par quel endroit.

De l'élévation où elle se tenait, elle découvrait la mer, que la marée basse faisait paraître lointaine ; des flaques d'eau brillaient çà et là sur les sables.... On eût dit un tapis brodé d'or et d'argent. Mélite fut frappée du silence qui régnait à l'entour. Il était si profond qu'elle en avait peur et n'osait plus respirer dans la crainte de le troubler.

Mais, songeant tout à coup que l'heure de la marée montante approchait et que la mer allait boucher le passage par lequel elle s'était introduite dans l'intérieur du Roc-Fermé, la petite fille comprit qu'elle-même y demeurerait prisonnière durant de longues heures, à la mortelle angoisse de ses parents, qui la croiraient noyée. Il fallait partir en hâte.

Mélite descendit l'escalier, et, jetant un dernier regard du côté de la grotte, elle se jura de ne parler à personne de sa découverte, même pas à Yvon. Qui sait si une indiscretion ne serait point pour faire disparaître le beau palais de Mélite Non, non, elle ne dirait rien.

Le mois de mars arriva, et Derrien ne voulut plus que sa fille l'accompagnât. Mars est un mois plein de caprices, c'est-à-dire fertile en dangers ; les marins s'en défient. Mais la pêche est abondante, et le poisson se vend bien en carême ; puis, l'habitude et le courage rendent les pêcheurs

imprudents. La mer est leur amie. Elle les attire, ils l'aiment, luttent avec elle, la maudissent parfois ; mais ils oublient ses colères dès qu'elle se montre clémentine.

Un matin, la maman de Mélite dit à son mari :

« Jean, mon homme, reste à terre, je n'ai pas bonne idée du temps.

Il va s'éclaircir. Le messenger passe demain, il lui faudra du poisson. »

Et le pêcheur, suivi de son matelot, prit le large.

Cependant les nuages, au lieu de se dissiper, accouraient de tous les points de l'horizon, s'entassant les uns sur les autres. Lourds et épais, ils descendaient comme pour toucher l'eau et se baigner dans les vagues.

Tout à coup, le vent se leva, devint de plus en plus violent, et l'ouragan se déchaîna. Heureusement, les pêcheurs devaient être loin de la côte.



« QUEL PALAIS ! » S'ECRIA MÉLITE DANS SON
ADMIRATION
(PAGE 7.)

Amélie, inquiète, alla sur la grève, suivie de Mélite. Le bruit était étourdissant, les flots se heurtaient avec fureur ; la violence de la tempête força la femme et l'enfant à se coucher sur le sable pour n'être pas renversées. Elles regardaient les montagnes mouvantes, couronnées d'écume, se disant qu'aucune barque ne pourrait leur résister, qu'elle périrait dans les abîmes creusés entre elles, mais qu'au large peut-être les lames étaient moins terribles, et que là, du moins, les bateaux ne risquaient pas d'être jetés contre les rochers. La pluie se mit à tomber, une pluie qui cacha le ciel et la mer, tant elle était épaisse et serrée. Alors quelques gens du village, qui étaient accourus, s'en allèrent et voulurent emmener la femme du pêcheur.

« Non, non, prenez ma petite, et laissez-moi ici, dit-elle.

N'avait-elle pas l'espérance d'apercevoir, à la lueur d'un éclair et bien loin, l'océan plus calme ! La nuit arrivait, la pauvre créature voyait autour d'elle les ténèbres augmenter, elle entendait les sifflements du vent redoubler. Elle s'agenouilla en criant :

« Jean, mon homme, Jean ! »

Tout en sachant l'inutilité de ses appels, elle essayait de prier et s'interrompait pour appeler encore.

Mélite, en rentrant, avait trouvé Yvon endormi sur le plancher. Elle quitta ses vêtements mouillés, puis, ayant déshabillé le petit garçon, ils se couchèrent l'un près de l'autre. Mélite tenait ses yeux ouverts, attendant sa mère ; le sommeil les ferma bientôt malgré elle.

A son réveil, le soleil brillait ; ne voyant pas ses parents, la petite s'élança dehors et trouva sa mère étendue sur la grève ; elle l'appela, la suppliant de lui répondre, essaya de la relever, et, n'y pouvant parvenir, courut chercher du secours. Quand l'infortunée reprit connaissance, elle était chez elle et demandait son mari, qu'elle ne devait plus revoir !

Après de longs jours de fièvre, elle se remit au travail de la maison. Mais la douleur et la nuit passée sous la pluie l'avaient brisée : elle ne recouvra point ses forces. Sa plus proche voisine, la vieille Angélique, venait de temps en temps aider Mélite à soigner sa maman. L'hiver épuisa les ressources ; le père n'était plus là pour les renouveler. On vendit le gobelet

d'argent et les deux couverts, enfin les filets que la mer avait rejetés. Cela les fit vivre pendant les froids. Mais la maladie de poitrine continua. La cabaretière, plus dure que le boulanger, refusa un peu de viande pour la malade.

« Si elle n'avait pas habitué sa fille à la paresse, Mélite gagnerait son pain. Que n'avait-elle travaillé ! »

Un matin, Angélique amena le curé, qui, le lendemain, apporta le bon Dieu à la veuve. Puis vint le moment où la vieille voisine fit sortir les enfants de la chambre. Elle les rappela bientôt en leur disant :

« Embrassez votre mère, pauvres petits, elle est morte. » Mélite, en baisant les joues glacées de sa mère, vit ses yeux fermés et comprit qu'ils ne s'ouvriraient plus.

II

Après l'enterrement, le frère et la sœur durent rentrer dans leur chambre.

« Restez-y et tenez-vous tranquilles pendant le repas des funérailles, » dit Angélique, qui leur donna du pain et du lard.

A côté, ils entendirent des gens qui mangeaient et ne paraissaient point affligés. Le repas se prolongeant, la nuit vint. Yvon s'endormit ; mais Mélite, qui avait reconnu la voix de la cabaretière, entr'ouvrit la porte sans bruit et se glissa derrière les rideaux du lit où, la veille, le corps de sa mère reposait. Les paroles de la méchante femme qu'elle détestait lui causèrent une terrible frayeur.

« Ses enfants, disait-elle, ne sont bons qu'à mendier. »

Un homme que Mélite voyait pour la première fois, et qui se disait le cousin de son père, ajouta :

« On va vendre la maison ; le prix qu'on en retirera ne les fera pas vivre. »

Ce parent avait des prunelles pâles, un regard dur, un geste brutal.

La cabaretière poursuivit :

« Moi, je prends la fille, vous prendrez le garçon ; nous les ferons travailler, et rudement.

Vous ne la battrez pas, dit le sacristain, qui était l'un des convives ; elle n'y est pas accoutumée.

Elle s'y accoutumera.

Yvon est bien jeune, remarqua Angélique, vous le ménagerez. »

Elle s'adressait au parent, qui répondit :

« Il faudra qu'il marche, ou gare à lui ! Je l'emmènerai demain à midi.

Mère Angélique, demanda la cabaretière, pouvez-vous garder les enfants jusque-là ?

Ils dorment à cette heure, répondit la vieille. Je vais fermer la porte, ça suffira. «

Il fut fait comme il avait été dit. Chacun se retira, et laissa les petits sous la garde de Dieu.

Mélite, terrifiée, avait regagné sa chambre et réfléchissait près de son frère. Allaient-ils donc être séparés ?... Mieux valait aller rejoindre leurs parents, en se jetant à la mer ! Mais cela lui fit peur ; elle était si profonde, la mer !... et Martin disait qu'elle était si méchante !... Que faire, pourtant ? Tout, plutôt que de voir Yvon malheureux et que d'être elle-même la servante de la cabaretière !

A force de chercher, elle se rappela que leur mère leur avait souvent parlé de sa sœur Geneviève, qui était en place chez une dame à Paris, ajoutant chaque fois :

« Votre tante Geneviève vous aimerait bien... comme si vous étiez ses propres enfants. »

Pourquoi Yvon et Mélite n'iraient-ils pas la chercher ? Mais on les retiendrait s'ils ne fuyaient pas, et s'ils fuyaient, on les rattraperait. Tout à coup, Mélite pensa à son palais, où ils seraient bien cachés, et, quand on les croirait noyés ou perdus, ils se mettraient, en chemin pour Paris, et se réfugierait dans les bras de la tante Geneviève.

Sans attendre le jour, Mélite éveilla Yvon et l'habilla de ses meilleurs effets. Elle agit de même pour elle ; puis, ramassant ce qui restait du repas des funérailles, du pain, un peu de lard et du fromage, elle mit tout cela dans un panier. Lorsque son frère eut son chapeau de feutre, elle, son chapeau de jonc tressé, Mélite se souvint de son petit trésor....

Lorsque le pêcheur faisait un bon marché, il donnait de coutume à sa fille quelques sous qu'elle mettait dans une tirelire : Sa mère n'avait jamais permis qu'elle la cassât, même quand ils avaient eu faim. Aujourd'hui le moment était trop grave [pour hésiter. La tirelire brisée, Mélite se crut riche ; quatre francs ! quelle fortune !

« Allons, partons ! » dit-elle.

Elle ouvrit la fenêtre donnant sur le jardin, fit passer son frère, qui l'aida à renverser quelques pieds du treillage formant clôture, et ils se trouvèrent sur la grève.

« Où allons-nous ? demanda Yvon.

– Dans mon palais. »

Sans la questionner davantage, tant il avait l'habitude de lui obéir et de la croire, Yvon suivit sa sœur. La marée descendait ; un coup de vent enleva le chapeau de Mélite, ils coururent après en riant ; leur fuite devenait une partie de plaisir.

La nuit était si noire qu'Yvon, effrayé des ténèbres, saisit la jupe de sa sœur. Il portait ses souliers liés ensemble et passés à son bras ; il glissait sur des paquets d'herbes gluantes, se sentait comme perdu, et répétait toujours marchant :

« Sommes-nous bientôt arrivés ? »

Malgré sa foi dans Mélite, il résista quand il fallut ramper pour s'introduire sous le grand rocher. Il s'assit, refusant d'aller plus loin. Pendant ce temps, Mélite dégagait le sable qui cachait l'orifice du trou.

« La mer va nous atteindre, » lui répétait Mélite.

Mais, sur son refus de passer d'abord dans le couloir étroit du rocher, elle entra.

« Prends mes pieds ! » cria-t-elle.

Et, de peur de rester seul, il les saisit, et sa sœur le traîna avec peine jusque de l'autre côté.

Elle revint chercher le panier de provisions et, aidant son frère à monter l'escalier de rocs, ils pénétrèrent dans la grotte.

Les rayons de la lune, qui venait de se lever, filtraient à travers l'ouverture et éclairaient le palais enchanté. La petite fille se sentit si heureuse qu'elle lit mettre son frère à genoux, à côté d'elle, et tous deux récitèrent un *Pater* et un *Ave*. Puis, épuisés de fatigue, les orphelins se couchèrent sur le sable et s'endormirent profondément.



« SOMMES-NOUS BIENTÔT
ARRIVÉS ? »(PAGE 14.)

A leur réveil, le jour emplissait le palais. Ils regardèrent au dehors. La mer s'étendait calme et pleine : quelques barques immobiles leur semblèrent de petites coquilles sur l'eau. Dans la joie de leur délivrance, ils déjeunèrent gaiement ; tout changement est une te pour les enfants. La tristesse les reprit, quand ils songèrent à la petite table où tous quatre s'asseyaient autrefois. Le père avait manqué, puis la mère, et ils étaient seuls maintenant, chassés de leur maison, isolés dans ce château très beau, il est vrai, mais trop grand pour eux, qui n'avaient plus ceux qu'ils aimaient tant !

Mélite vit que son chagrin gagnait son petit frère, et comprit que le pauvre enfant allait pleurer et demander à s'en retourner chez eux.

« Pourquoi sommes-nous ici, dit-il, sans lit, sans soupière, sans cuillère et sans soupe ? »

Alors sa sœur lui conta les projets de la méchante cabaretière pour les séparer et les rendre malheureux, éloignés l'un de l'autre....

« Jamais je ne te quitterai, Mélite ! s'écria le petit gars ; restons ici ; tu es si adroite que tu sauras bien faire de la soupe, et nous la mangerons, moi vis-à-vis de toi. Mais, pour nous coucher, le sable est un peu dur. et je n'avais pas chaud cette nuit sans couvre-pied. »

Pauvre petit ! En effet, comment résisterait-il à toutes les privations qu'ils auraient à endurer ? Cependant, dussent-ils mourir, du moins ils mourraient ensemble. En attendant, Mélite, qui était une fille courageuse, résolut de faire l'inspection de ses domaines Et, d'abord, elle revit le bassin plein d'eau claire et douce qui les assurait d'avoir à boire tout leur content.

Un gros pain eût été bien nécessaire, mais c'était si lourd ! Ils n'en avaient que pour deux ou trois jours. et après, comment s'arrangeraient-ils ?. Enfin la petite se rappela qu'une fois, au prêche, M. le curé avait dit que Dieu pensait à tout. qu'il habillait les fleurs et nourrissait les petits oiseaux. Yvon et Mélite n'étaient-ils pas de pauvres petits oiseaux sans père ni mère ? Dieu les verrait et aurait pitié d'eux. Un peu rassurée, la petite prit la main de son frère pour qu'il descendît l'escalier.

« Viens, dit-elle, nous allons faire le tour de notre jardin d'en bas, examiner ce qu'il pourra nous donner.

Notre jardin ! Plaisantes-tu, sœur ? il n'a point de pommes de terre, de carottes, et je n'aperçois pas de pruniers ni de cerisiers comme dans le nôtre.

Viens donc... qui sait ce que nous découvrirons ! »

Quand les deux enfants furent descendus, ils ne virent d'abord que du sable ; mais, dans un des coins, il y avait un énorme tas de varech aussi élevé qu'une meule de foin. Mélite remarqua que, vers le haut, ce varech était très sec. Alors elle songea qu'on pourrait en monter dans la grotte, afin d'en faire un lit plus doux que le sable, et, en étendant celui qui était humide, il sécherait aussi et donnerait une couverture qui les garantirait du froid.

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Mélite grimpe sur le tas de varech, enlève celui qui est sur le dessus et le jette à Yvon.

« Porte-le jusqu'à la première marche de l'escalier, dit-elle je le monterai à notre palais. »

Yvon était plein de bonne volonté, mais ses bras ne pouvaient enserrer qu'une toute petite brassée chaque fois. Sa sœur sauta à terre, et, en quatre ou cinq voyages, déposa au pied de l'escalier un gros tas de varech.

Elle commença l'ascension, suivie de son frère, dont la charge n'était pas lourde. Mélite arrangea leur lit avec un oreiller plus haut que le reste ; ils seraient vraiment très bien ainsi. Cependant ils n'avaient pas encore leur provision pour la couverture ; mais Yvon déclara que cet escalier, dont les marches étaient presque aussi hautes que lui, lui cassait bras et jambes et qu'il ne voulait plus le descendre aujourd'hui....

« Reste là, reprit sa sœur, j'irai seule.

– Moi, rester sans toi dans cette machine où l'on n'y voit goutte ?... Non, non, qui sait s'il n'y a pas de grandes bêtes qui viendraient me manger ou m'emporter en l'air ou bien dans l'eau, quand tu ne serais plus là ?... Je veux que tu restes avec moi. »

Et le petit gars se mit à pleurer en se cramponnant aux jupes de sa sœur. Mélite fit ce qu'il désirait ; elle alla s'asseoir sur la plate-forme qui précédait la grotte, tenant son frère, par la main, car l'endroit où ils étaient surplombait de très haut le sol.

Mélite se dit, d'ailleurs, qu'il ne ferait pas bon descendre maintenant ; en sa qualité de fille de pêcheur, elle savait que la marée ne tarderait pas à monter. La petite était curieuse de découvrir par quel endroit l'eau s'introduisait dans sa nouvelle *propriété*. Mélite n'attendit pas longtemps. D'abord elle aperçut au large la mer qui commençait à s'agiter, et les vagues se hâter davantage vers la grève. Une plus forte montait par-dessus sa voisine, et toutes deux s'épalaient sur le sable, y laissant, en se retirant, une frange d'écume blanche comme pour marquer leur marche en avant.

La mer était encore loin du rocher, et cependant la petite fille écoutait, surprise, un bruit sourd qui venait d'un coin sombre de la cour.

Ce coin était caché par une anfractuosité de roc.... Que se passait-il donc de ce côté ?... Tout près, elle remarqua un amoncellement de bois de toutes sortes : pieux, avirons cassés, bancs de bateaux, planches... il devait y avoir bien longtemps que tous ces débris étaient là !.

« Oh ! Yvon, regarde... regarde ! » s'écria la petite d'un accent effrayé qui fit tressaillir son frère.

Et elle montrait du doigt le coin sombre d'où provenait le bruit qui l'intriguait. A ce moment une gerbe d'eau en sortait, bouillonnant avec violence.... Elle se répandit dans la cour... inondant le sable... puis s'apaisa un instant pendant que la mer se retirait un peu pour revenir très vite. En effet, un nouveau jet s'éleva, qui retomba ensuite en recouvrant un plus large espace. Cela continua ainsi, et l'eau montait si promptement dans l'intérieur du rocher que Mélite mesura de l'œil avec crainte la distance qui les en séparait. Elle se rassura en songeant que si leur balcon était atteint, tout le pays serait inondé ; leur grotte était en effet plus haut perchée que toutes les maisons du village. que leur pauvre petite maison prêle à être vendue à des étrangers !.

C'est égal, ce serait bien effrayant si une lame de fond entraît par-dessus le rocher et qu'un ras de marée bouleversât les choses ordinaires.... Pas moyen de se sauver de la cage qui enfermait les enfants prisonniers.... Mélite ne disait rien à Yvon de ses craintes, et même elle l'emmena au fond de la grotte, afin de lui cacher l'élévation de l'eau, de sorte qu'à présent les deux petits semblaient être sur le pont d'un navire.

Cependant, après une heure, Mélite ne put résister au désir d'aller regarder à son balcon.... A présent, tout était calme et nivelé dans la cour. Ce grand trou, par lequel la mer se précipitait, faisait vraiment plus de bruit que de besogne, et Mélite jugea que le niveau de l'eau à l'intérieur ne dépassait pas cinquante centimètres de hauteur environ. Alors la curiosité la prit de voir de près ce qui se passait au fond de ce grand bassin.... Un peu reposé, Yvon, consentit à la suivre.

Ils descendirent et Mélite assit son frère sur une marche en lui recommandant de ne pas bouger. Elle s'approcha de l'eau., qui était si claire qu'on apercevait le fond de sable jaune comme s'il eût été à sec.... Et tout à coup, la jeune pêcheuse poussa un cri de joie en voyant défiler devant elle une procession de crabes de diverses tailles et même des soles qui s'aplatissaient sur le sable et se confondaient avec lui....

« Oh ! voici une provision pour notre dîner, Yvon ; quelle belle pêche nous allons faire !

Mais tu n'as pas de filets.

C'est vrai ; pourtant quelques crabes resteront bien à s'attarder chez nous... des soles aussi... pourquoi pas ? »

La petite n'avait point songé qu'on était en mars, que le jour ne durait pas longtemps, que le soir viendrait avant le retrait de la mer. Alors, adieu la pêche ! Il en devait être ainsi en effet.

Déjà le soleil s'était couché, le crépuscule assombrissait la terre, et l'eau ne brillait plus... on ne la distinguait pas du rocher. Enfin, la nuit vint.

Depuis longtemps, Mélite, désappointée, avait remonté son petit frère, et prenait, anxieuse, leur morceau de pain, pas bien gros, pour en couper une tranche et y étendre un peu de fromage.... Comme Yvon se plaignait d'avoir encore faim, sa tartine mangée :

« Tu auras un meilleur dîner demain, dit Mélite les yeux humides.... » Et demain, en auraient-ils autant ? se demandait-elle.

Le jour suivant, un beau soleil illuminait les rochers et la mer quand les petits se réveillèrent.... Et tout de suite l'anxiété de la veille revint au cœur de Mélite. Cependant, le soleil est un si bon garçon, qu'il donne du courage rien qu'à le voir briller.... Il réchauffait les pauvres enfants, et Mélite se

disait que, par un jour pareil, il devrait lui arriver bien sûr quelque chose d'heureux.... Mais une plainte d'Yvon la fit tressaillir.

« J'ai faim, » disait-il.

Sa sœur chercha parmi ses maigres provisions. Quelle joie elle ressentit en retrouvant un morceau de lard que, dans son trouble, elle avait oublié la veille !

« Tiens, mon chéri, » dit-elle, en joignant au lard du pain en quantité suffisante....

Il en restait pour deux jours encore, les enfants étaient donc assurés de ne pas mourir de faim d'ici-là....

Mélite, elle, avec son bon cœur, se contenta de fromage, afin de réserver le lard à son petit gars. Oui, *son petit gars*, car, depuis qu'elle avait emmené son frère dans le rocher, sa responsabilité lui apparaissait bien lourde ! Quel serait le sort du pauvre enfant s'il tombait malade, exposé la nuit au froid... le jour à la faim.... Du moins, ici, il était aimé, caressé par sa sœur, tandis que, chez le méchant paysan qui voulait l'emmener et le faire travailler si durement, Yvon aurait peut-être souffert de la faim et, de plus, eût été battu !. Et puis, Dieu n'abandonnerait point le frère et la sœur, qui avaient confiance en lui. Et Mélite fit agenouiller son frère à côté d'elle pour prier et demander à leur mère et à leur père, qui étaient là-haut, de veiller sur eux.



A SON TOUR, QUEL CRIE ELLE POUSSA ! MAIS DE JOIE,
CELUI-LA (PAGE 22.)

Pendant que les enfants dormaient, la marée s'était retirée, puis elle était revenue. Elle s'en irait à temps pour que Mélite, dût-elle se mettre les jambes dans l'eau, essayât de pêcher quelques poissons. En effet, vers le milieu du jour, l'eau commença à regagner le trou et à s'y engouffrer d'abord lentement, ensuite plus vite. La petite fille, qui n'avait point jusque-là aperçu de poissons, vit s'allonger un gros dos à la surface de l'eau ; c'était un congre qui se glissa dans le trou et disparut. Sentant l'eau baisser, des crabes sortirent du tas de varech et descendirent vers la pleine mer par la route accoutumée.

Mélite, pieds nus, eut beau relever sa jupe et courir après une sole, le poisson fut plus lesté qu'elle, et la pauvre enfant dut regagner l'escalier, très triste de son insuccès.

Ainsi, chaque jour, elle verrait passer sous ses yeux de quoi nourrir son frère, et elle ne parviendrait pas à en profiter. Tout à coup, elle se souvint que, dans certaines anses de la rive, les pêcheurs ménageaient des barrages en laissant une ouverture pour que les poissons pussent entrer, mais, une fois à l'intérieur, ils étaient assez bêtes pour ne plus savoir sortir, de même que dans les nasses et filets.

Quand l'eau se fut écoulée, Mélite descendit et invita son frère à la suivre. Elle prit au tas de bois un pieu, et deux, et trois. Yvon l'imitait ; mais à un moment, il pousse un cri et se sauve si vite qu'il trébuche et tombe sur le nez. Le sable étant très fin, il ne se fait aucun mal, se relève bientôt et continue à fuir vers l'escalier ; sa sœur le rejoint.

« Qu'as-tu donc ? lui demande-t-elle en lui saisissant la main.

– Sous le bois, c'est plein de bêtes, répond le petit garçon effaré.

– Quelles bêtes ?

Des grosses... grosses !

– Viens me les montrer !

– Si elles allaient nous mordre.

– Poltron ! nous avons des bâtons. »

Et Mélite ramenait son frère vers le tas de bois. A son tour, quel cri elle poussa ! mais de joie celui-là ; à quelques pas des piquets, elle voyait des homards qui marchaient lourdement sur le sable, essayant de se cacher de nouveau sous les bois... Évidemment, c'était leur maison de campagne ; ils venaient s'y reposer en toute sécurité, à l'abri des fortes houles et des embûches des pêcheurs....

Mélite en prit un très beau et laissa les autres regagner leur asile. La petite, s'armant de courage, tua le homard d'un coup de bâton, de peur qu'il ne se sauvât, et elle continua son travail.... Mélite enfonçait vigoureusement les pieux dans le sable, et bientôt sa pêcherie prit la forme d'un L.

Comme elle avait bien peiné, elle voulut remonter se rafraîchir à l'eau du bassin ; elle emportait son homard, quand Yvon, le voyant bien mort, proposa de s'en charger. Mais il était si gros qu'il l'eût bien embarrassé pour monter les hautes marches.... Aussi Mélite ne céda-t-elle pas sa pêche à son frère.

Les enfants s'étaient donné beaucoup de mal à établir la pêcherie. Leur appétit s'éveilla plus tôt qu'à l'ordinaire. Combien le homard serait le bienvenu ! On le cuirait dans l'eau de mer, qui aurait l'avantage de ne pas demander de sel.

Le cuire ? Mais comment ? pensa Mélite avec inquiétude. Elle n'avait point emporté d'allumettes, ni de lumière ; impossible de faire du feu... et pas de feu, pas de nourriture.... A part quelques moules qu'elle avait vues sur les parois du rocher et qu'on mangerait crues au besoin, il ne fallait pas songer à se nourrir de homards, crabes et soles, sans les faire cuire ; même pas de crevettes, s'il en venait dans sa pêcherie capitonnée de varech.

Ils mourraient donc de faim tous deux, ou bien ils seraient obligés de s'en aller, au risque d'être rencontrés par la cabaretière et ramenés au village où il seraient maltraités et retenus prisonniers....

Mélite ne laissa rien voir de son émotion à son frère, et sa présence d'esprit habituelle lui enseigna le meilleur expédient.

Cette nuit, entre les deux marées, elle retournerait à leur maison chercher des allumettes et des oribus, ces chandelles de résine avec lesquelles s'éclairent les paysans bretons et vendéens. — Elle rapporterait une casserole, deux cuillères de bois... enfin, tout ce qu'elle trouverait d'utile

pour eux. Elle se demanda si elle emmènerait Yvon. Il l'embarrasserait bien... Cependant, le laisser tout seul dans la grotte, cela était chanceux.... S'il se réveillait et qu'il ne trouvât pas sa sœur à côté de lui, il serait capable de prendre peur et de se jeter du haut du balcon, au risque de se tuer. Eh bien, ils iraient tous les deux, et ne fût-ce que les allumettes et les oribus, Yvon rapporterait aussi quelque chose.

La marée baisserait vers les dix heures ; à minuit, les enfants sortiraient par le canal. Pourvu que la petite pût se tenir éveillée jusque-là ! c'était déjà bien assez difficile de décider Yvon à se lever au milieu de son sommeil et à sortir du rocher.

Il serait effrayé et se mettrait à crier. Si l'on entendait ses cris !... la voix des enfants porte loin dans le silence de la nuit ; des pêcheurs, occupés à tondre des lilets, les guetteraient peut-être au sortir de leur cachette.

Quelle préoccupation pour la pauvre Mélite, si jeune, qui devait tout décider, sans parents pour la conseiller, sans personne pour l'aider et la protéger, ainsi que son frère ! Mais elle avait l'âme brave, et, après leur dernier repas bien frugal, pris ensemble, elle coucha son frère et attendit.

« Tu ne viens pas ? demanda Yvon.

Tout à l'heure, dors, mon chéri. »

Et le petit ferma les yeux et partit pour le pays des rêves, où il revit son père rentrant chargé de poissons, et sa maman leur servant une bonne soupe chaude dans leur assiette.... Il était en train de manger cette soupe, lorsque sa sœur le tira par le bras.

« Est-ce qu'il est jour ? grogna Yvon en sursaut.

– Pas encore, mais il faut te lever.

– Est-ce qu'on veut nous prendre ?

– Non, c'est le moment d'aller chercher du feu à la maison.

– Pourquoi ?

– Pour cuire le homard.

– Ah bien ! j'aime mieux dormir. Nous irons au matin. »

Et l'enfant se retourna, prêt à continuer son somme.

« Tu veux donc que je te laisse ? moi, je pars.

Oh ! non, non ! »

Et Yvon commença à pousser des cris en passant son bras autour de la taille de sa sœur pour la retenir,

« Tais-toi donc.... On va t'entendre.... »

Et comme il criait toujours

« Tu vas attirer les grands serpents de mer, qui nous entraîneront par le trou !... »

Oh ! cette menace eut un effet complet. Le petit, immobile maintenant, osait à peine respirer.... Mélite l'habilla et sortit sur le balcon. Une grosse lune blanche éclairait la mer et le rocher comme en plein jour.... C'était heureux, elle guiderait les enfants. Toutefois, lorsqu'ils approcheraient de leur maison, des nuages seraient les bienvenus s'ils replongeaient la terre dans l'obscurité et protégeaient de leur ombre les orphelins.

« Allons, partons, » dit Mélite.

– Auprès du canal, elle fit à son frère les mêmes recommandations qu'à leur venue. L'orifice de ce côté du rocher était plus large que celui qui débouchait de la grève... Mélite se glissa donc très facilement dans le souterrain, suivie de son frère, qui lui tenait les pieds.

Quand Mélite eut rampé un certain temps, elle crut être arrivée et gratta pour percer le sable....

C'était bien du sable, en effet, que rencontrèrent ses mains. ainsi elle était au bout du canal. Cependant, au lieu de le sentir s'écarter et laisser voir les étoiles, une nuit très noire continuait à l'environner ; puis, à mesure qu'elle creusait, le sable lui retombait sur la tête. Déjà Mélite en avait dans la bouche, qu'elle ouvrait pour respirer. le souffle lui manquait....

Qu'était-il donc survenu ?

La dernière marée en avait-elle charrié un nouveau banc ?

« J'étouffe, » gémit une voix à peine distincte derrière Mélite. C'était Yvon qui, lui aussi, manquait d'air.

« Nous sommes perdus, » pensa la pauvre enfant.

Et, dans un effort désespéré, elle s'avança encore, afin de sortir un peu plus du canal et de permettre à ses bras d'atteindre l'orifice....

C'était la mort, car sa tête cette fois s'enlisait dans le sable. Tout à coup, ses mains sentirent un vent de mer qui les rafraîchit. C'était l'air, c'est-à-dire la vie !.... D'un effort vigoureux, Mélite se dégagea, écartant le sable

des bras, de la tête, de tout son corps. Mais quelle terreur ! son frère ne l'avait pas suivie....

« Il est étouffé. Yvon, Yvon ! » s'écria-t-elle.

Mais aucune voix ne répondit à la sienne... peut-être était-il retourné en arrière....

Mélite, désolée, se précipita de nouveau dans le trou et rencontra les pauvres petits bras de son frère tendus en avant ; elle les saisit et tira Yvon hors de l'étroit passage. Il était presque sans mouvement, mais le grand air lui rendit ses forces.

« Mélite,... prononça-t-il en ouvrant les yeux.

– Me voici, mon chéri.

– Promets-moi que nous ne retournerons plus dans la terre.... J'ai eu trop peur !....

– Viens, viens à notre maison, « dit-elle pour toute réponse.

Et, se tenant par la main, ils se mirent à courir, ranimés par l'air salin qui emplissait leurs jeunes poitrines et par la liberté dont ils avaient été privés depuis plusieurs jours. Néanmoins, à mesure qu'ils se rapprochaient de la maison, Mélite marchait plus lentement, écoutant si elle n'entendait point parler autour d'elle ; le bruit seul des vagues troublait la grande paix de la nuit.

III

« Oh ! notre maison ! Voilà notre maison, Mélite ! s'écria Yvon d'une voix joyeuse.

Tais-loi donc ! »

Et sa sœur lui mit la main sur la bouche en tressaillant. Elle s'arrêta, prêta l'oreille ; mais la voix de l'enfant n'eut pas d'écho, et ils continuèrent d'avancer.... Mélite loqueta la porte, elle était fermée.

« Par où entrerons-nous ? demanda Yvon.

Par le jardin ; je vais grimper à l'échelle, qui doit être restée en place, et atteindre la lucarne du grenier, je viendrai t'ouvrir. »

Une fois chez lui, le petit garçon n'avait plus peur. Il vit Mélite monter les degrés de l'échelle, disparaître par la lucarne, et, un instant après, elle lui ouvrit la porte de la maison. Comme le cœur leur battait en y rentrant ! Tout était encore dans le même état que lorsqu'ils l'avaient quittée. Sans doute, les enfants n'étant pas là, on n'avait pas osé vendre leur propriété avant de savoir ce qu'ils étaient devenus

Mélite alla tout droit prendre les allumettes et le briquet de son père à leur place habituelle. C'est cela qu'il fallait emporter avant toute chose. Elle savait battre le briquet en barque pour allumer la pipe de son père. Elle frotta une allumette et trouva une chandelle commencée. Il était nécessaire de voir clair pour trouver ce qu'elle était venue chercher.... Quand la clarté se fit, les enfants revirent tout ce qu'ils connaissaient depuis leur naissance : le petit banc où ils s'asseyaient au coin du feu, avec une écuelle de soupe sur les genoux ; la table, la grande armoire où leur mère ramassait leur linge et leurs habits....

Mélite l'ouvrit... il ne restait plus grand'chose dedans ; à mesure que la misère avait sévi, le linge s'en était allé. Cependant il y avait encore quelques draps, deux couvertures.... C'était là ce qui tentait les petits. Se coucher dans un lit, ce serait si bon ! Mais pas moyen d'emporter tout cela... ce serait trop lourd ! Tout d'abord, Mélite sortit une couverture.

« J'en ferai une espèce de sac, dit-elle, dans lequel je mettrai ce qui nous sera le plus utile. »

Comme elle délibérait, Mélite sentit ses cheveux se hérissier de terreur en entendant des voix avinées qui chantaient sur le chemin du village. Elle eut la présence d'esprit d'éteindre sa lumière.

« Nous sommes perdus, Yvon, si l'on nous trouve ici, dit-elle ; viens vite nous cacher !

– Où ça ? Dans le grenier ?

– Non, non, il fait si clair qu'on nous verrait grimper à l'échelle.... Dans la chambre à côté.... »

Quand Mélite pénétra dans cette chambre, elle fut saisie d'épouvante en songeant que, quelques jours avant, elle avait vu sa maman étendue sur ce lit, si blanche et les yeux fermés !.... Pourtant il n'y avait pas d'autre endroit que celui-là pour se cacher.

« Jamais, se dit la petite, je ne me mettrai dans ce lit. »

Pendant ce temps, les voix se rapprochaient ; dans un instant les gens seraient auprès de la maison... et Yvon qui avait laissé la porte ouverte !....

« Allons, dussé-je mourir de peur, il faut échapper à ces hommes qui nous cherchent peut-être.... »

Le lit avait de grands rideaux de serge ; les deux orphelins se coulèrent dans la *venelle*. Mélite ne s'était pas trompée, les ivrognes s'arrêtèrent devant la maison.

« Tiens ! la porte est ouverte, dirent-ils, qu'est-ce qu'il y a donc là dedans ? »

L'un d'eux, moins aviné, voulut emmener ses compagnons plus loin.

« C'est la maison de Derrien, dit-il ; le pauvre homme s'est noyé, et sa veuve a été enterrée il y a trois jours. Allons-nous-en !

C'est drôle, répondit un autre homme, j'aurais juré que j'avais vu de loin une petite lumière passer par la fenêtre.

Tu as trop bu, voilà tout. «

Mais l'ivrogne avait l'idée d'entrer, et il s'avança dans la première pièce....

« Tiens ! on a mangé ici, dit-il. Il y a encore une bouteille de vin sur la table, je vas y goûter.

Ne fais pas cela, reprit celui qui avait parlé d'abord ; c'est du vin des morts, celui-là on n'en boit pas.

Qui donc m'en empêchera ? gronda l'ivrogne en levant la main pour saisir la bouteille.

– Moi ! » répliqua le plus raisonnable.

Et prenant la fiole, il la lança dans la cheminée, où elle se brisa en mille morceaux.

« Ah ! tu vas me payer cela ! »

Et l'homme fit mine de se jeter sur son compagnon ; mais le troisième intervint... et empoignant le bras du batailleur, il l'entraîna dehors, puis tous les trois poursuivirent leur route.

« Sont-ils partis ? demanda Yvon à l'oreille de sa sœur, qui entendait les dents de son frère claquer de frayeur.....

– Oui... leurs voix s'éloignent. »

Et, en effet, l'ivrogne avait repris sa chanson, et déjà elle arrivait moins distincte aux creilles du frère et de la sœur.

« Allons nous-en, Mélite, j'ai encore plus peur ici que dans notre rocher.

– Ferme la la porte, cette cette fois, et attends un peu. »

Pourtant Mélite pensa qu'il ne fallait pas perdre trop de temps, à cause de la marée, et elle alluma un oribus pour continuer ses recherches. Avant de quitter la chambre, elle s'agenouilla au pied du lit, ainsi que son frère, et pria pour sa maman. Cela lui donna du courage... elle se releva plus forte. En revenant dans la première pièce, elle fureta partout.

« Tiens, Yvon, dit-elle, prends la casserole et ces deux cuillères, la pelle, ces trois paquets d'oribus, les allumettes et le briquet.... Oh ! le couteau de notre père avec une scie. Mets tout ça dans un coin à côté de la couverture.... »

Mélite ouvrit la huche. Quel bonheur ! il y avait encore un gros pain de la provision du repas des funérailles.... Un pain ! quelle chance pour eux. Il y

avait aussi des pommes de terre dans un petit cellier ; Mélite s'en souvint et y courut ; elle trouva un tas de patates et de carottes.

« Que ce sera bon dans la soupe ! »

Mais impossible d'emporter tout cela.... Cependant Mélite en emplît sa jupe et y revint une seconde fois.

« Voyons, Yvon, comment allons-nous faire ? Serais-tu de force à attacher deux bouts de la couverture autour de ta taille, moi les deux autres autour de la mienne ? Dans le sac que cela formerait, nous mettrions le pain et les pommes de terre, et nous verrons ce que cela pèsera....

– Mais la casserole ? demanda le petit gars.

– J'ai une idée, je la mettrai sur ma tête, puisque nous n'avons pas emporté de chapeaux....

Oh ! sur ta tête ? ce sera trop drôle ! s'écria le petit Yvon ; essaye, Mélite !.... »

Sa sœur se coiffa de la casserole et, malgré leurs tristes souvenirs dans cette maison et leur situation si périlleuse, ils ne purent s'empêcher de rire à l'idée de cet ustensile qui faisait une casquette d'un nouveau genre, avec la queue par derrière.

« C'est mal à nous de rire ici, dit Mélite, filons vite.... »

Leur couverture en forme de hamac tenait très bien les légumes et le pain, voire même les oribus et les cuillères. Mélite avait mis le briquet, les allumettes et le couteau dans sa poche.

Ils sortirent, et cela ne se passa pas trop mal d'abord ; Yvon marchait assez vite... mais bientôt il se ralentit en disant :

« Que c'est lourd, sœur ! »

Plus loin il s'arrêta pour reprendre haleine....

« Voyons, courage, mon chéri, nous approchons, » suppliait Mélite.

Yvon fit encore quelques pas, mais s'arrêta de nouveau.

« Songe à ce que nous allons perdre, Yvon, si nous laissons tout cela derrière nous.... La mer nous l'emportera à la marée haute... et si l'on trouvait la couverture et ce qu'elle contient restés sur le sable au même endroit, on verrait que nous sommes aux environs. que c'est nous, bien sûr, qui sommes venus chercher ces provisions dans notre maison. La trace de

nos pas sera effacée par la marée, c'est vrai ; mais j'ai bien découvert l'entrée de mon rocher, d'autres la découvriront à leur tour.

Je ne peux plus, je ne peux plus, » dit le petit garçon en larmoyant.

Et il tomba assis sur le sable.... Alors Mélite, désespérée d'échouer si près du port, saisit les quatre bouts de la couverture et jeta ce lourd fardeau sur son épaule.

« Viens, reprit-elle en relevant son frère, je porterai tout, suis-moi.... »

Oh ! quel terrible trajet ! Mélite s'arrêtait, elle aussi, épuisée, les épaules cassées, le front couvert de sueur. Sa respiration sifflait dans sa poitrine ; elle se répétait tout bas : « Il le faut !... » Mais ses forces l'abandonnaient, elle croyait à chaque instant tomber sur ses genoux pour ne plus se relever. Enfin, après bien des haltes, elle arriva au rocher, dégagea leur passage du sable qui pouvait les gêner.... « Comment introduire ce gros paquet, tel qu'il était, dans l'étroite ouverture ? » se demanda-t-elle. C'était impraticable.

« Écoute bien, Yvon, dit Mélite d'une voix grave. Il faut que tu me prouves cette nuit que tu es un *homme*. Passe le premier. Ce n'est pas comme pour sortir ; en remontant, le sable ne nous gênera pas, tu vas voir tout de suite clair au bout du boyau. Voyons, fais cela pour moi. Je te jetterai les pommes de terre, qui rouleront comme si nous jouions à la balle, le canal est plus bas dans l'intérieur du rocher.

Oh ! non, sœur. jamais je n'oserai aller tout seul dans le trou.

Eh bien, attendons la marée, qui nous empêchera d'entrer et nous fera prendre par les trois ivrognes.

Non, non, pas ça !

– Alors, passe devant. Je t'en prie, mon chéri... pour moi. »

Et Mélite embrassa son frère.

« Eh bien, j'y vais. Ne me laisse pas longtemps seul !

– N'aie pas peur. Tu vas voir comme ce sera drôle, toutes ces pommes de terre que je t'enverrai ; puis, pour te rassurer, emporte les allumettes et un paquet d'oribus, tu en allumeras un si la lune se cache. »

Pendant ce temps, Mélite dégageait tout à fait l'orifice du conduit à l'aide de sa pelle, afin que son frère y entrât sans difficulté. Il fit bien quelque résistance avant de risquer sa tête.

« Mais tu veux donc que la marée nous gagne. » répétait sa sœur.

Enfin, de ce qu'il était plus petit que Mélite, il était plus à l'aise dans le canal ; il commença donc son ascension.

« Parle-moi tout le temps, » recommanda-t-il à Mélite.

Et, à mesure qu'il s'éloignait, Mélite l'encourageait en criant plus haut. A un certain moment, comme il était pris de frayeur et refusait d'avancer, la petite lui chanta deux vers d'une chanson qu'elle lui avait apprise dans les temps heureux :

Il était un mouton
Broutant l'herbe fleurie.

« Je suis arrivé, sœur, lança la voix joyeuse d'Yvon, envoie les patates. »

Alors Mélite les jeta dans le trou, où elles roulèrent.

« Je les ai. Quel jeu drôle ! » reprenait le petit garçon.

Quand toute la provision fut rendue de l'autre côté du tuyau, Mélite porta le pain fixé au bout du manche de la pelle qu'elle tenait en avant jusqu'à ce que son frère pût le saisir, puis elle revint en arrière, s'attacha la couverture autour du corps, et, se coiffant de sa casserole, elle s'engagea à son tour sous le rocher, non sans avoir, avec ses pieds, rabattu le sable dans le trou, laissant le soin à la marée de le niveler.

IV

Enfin, voilà les deux enfants de retour. Chacun d'eux se charge de porter à la grotte, selon ses moyens, les provisions si chèrement acquises. Au premier voyage, Yvon n'en pouvait plus et se coucha sur le lit de varech. Que Mélite eût été heureuse d'en faire autant ! mais la marée pressait. Après avoir monté cinq fois l'escalier, tout se trouva en sûreté dans la grotte. A la dernière course, la petite fille put voir son frère profondément endormi. C'est alors qu'elle bénit son heureuse entreprise en étendant sur Yvon la bonne couverture qui devait les réchauffer la nuit. Elle s'allongea auprès de lui et s'endormit à son tour d'un sommeil bien gagné.

La nuit avait été si fatigante que le soleil était déjà haut dans le ciel quand les enfants se réveillèrent. Ils ressentirent, pour la première fois, une véritable satisfaction de se trouver chez eux, tranquilles et à l'abri des mauvaises rencontres.

« C'est bon d'être ses maîtres quelque part, dit Yvon. J'aime notre grotte, maintenant. Nous ne la quitterons plus que quand je serai grand, pour me faire matelot. N'est-ce pas, sœur ?

Nous n'attendrons pas si longtemps. D'ailleurs, nous ne pourrions plus passer sous le rocher. nous serions trop gros.

– C'est vrai, avec ce grand pain-là j'engraisserai tout de suite. »

Et il riait, montrant ses dents blanches.

Que la gaieté est facile à la jeunesse, et comme elle sait bien chasser le chagrin. Dès que les enfants se furent lavés en puisant de l'eau du bassin dans leur casserole :

« A présent, il s'agit de faire cuire notre homard, dit Mélite ; il faut aller chercher du bois, il y en a de sec parmi celui qui a été jeté en l'air par les

vagues et est retombé sur les petits rocs du bas. Viens, Yvon. «,

Ils descendirent l'escalier. La mer s'était retirée.

« Voyons d'abord ma pêcherie... »

Oh ! quels cris de joie poussèrent les enfants en trouvant quatre grosses soles aplaties sur le sable, des centaines de crevettes qui sautaient comme de petites chèvres, cherchant une issue pour s'échapper, mais le varech y mettait bon ordre en bouchant les trous.

« Qu'allons-nous faire de tant de poissons ? dit Mélite.

– Il faut porter les soles dans le bassin, pour qu'elles y vivent jusqu'à ce que nous ayons mangé notre homard.

Comment, petit bête, tu ne sais pas que les poissons de mer ne vivent pas dans l'eau douce ? Nos soles mourraient dans le bassin et saliraient l'eau si fraîche que nous buvons.

Oh ! bien, alors, où les mettre ?

Jetons-en deux dans le grand trou, elles regagneront la mer. Nous en prendrons d'autres plus tard. »

Les enfants se dirigèrent vers le trou avec leurs poissons, mais, en approchant il était si noir, il avait l'air si méchant, qu'Yvon, qui décidément n'était pas brave, refusa d'aller plus avant.

Mélite, autrement courageuse, s'avança de quelques pas ; mais elle crut sentir en se rapprochant du trou que le sable mollissait et qu'il en dévalait dans ce gouffre. Elle se recula bien vite, craignant un éboulement qui l'eût entraînée au fond, où elle se fût tuée, laissant le pauvre Yvon tout seul et perdu infailliblement.

« Viens, viens, Yvon, cria Mélite, effrayée pour la première fois, et garde toi sous aucun prétexte de te risquer jamais par ici. »

Après avoir achevé leur provision de bois sec, les enfants regagnèrent leur grotte. Mélite, à l'aide du couteau de son père, tailla de minces copeaux faciles à allumer. Elle lit un petit bûcher ; mais il lui fallait de l'eau de mer. Ayant lavé sa casserole, elle en puisa dans les anfractuosités du rocher et mit sa sole à bouillir ; le homard cuirait après et on le garderait pour le dîner du soir ou le déjeuner du lendemain. Les crevettes aussi seraient bien bonnes, mais on ne pouvait pas tout manger le même jour. Ensuite, la pêcherie renouvellerait les provisions.

C'était amusant de faire la cuisine. L'eau bouillait à toute vapeur, et la sole, qu'on avait dû couper pour qu'elle pût entrer dans la casserole, cuisait et commençait à avoir très bonne mine.

« Si nous en faisons une soupe ? proposa Yvon.

Non, nous n'avons pas de beurre. Mangeons-la avec du pain. »

Ce qui eut lieu. C'était vraiment un excellent déjeuner que cette sole si fraîche.

« N'est-ce pas que je fais bien la cuisine ? dit Mélite.

– Très bien. Donne-m'en encore, veux-tu ? »

Et ils s'amusaient beaucoup de cette existence nouvelle. Ils avaient beau ne pas se presser, la fin du repas arriva trop vite.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda le petit garçon.

– Rien, puisque la mer va monter.

– Nous allons nous ennuyer sans travailler.

– Chez nous, c'était quand je te faisais travailler, en t'apprenant à lire, que tu t'ennuyais.

J'étais bête..

Eh bien, mon chéri, tu vas être heureux, » dit Mélite en riant.

Et elle tira de sa poche un petit livre qu'elle y avait glissé l'autre nuit pendant leur expédition, à l'insu d'Yvon. C'était une bible achetée par Derrien à un colporteur et dans laquelle Mélite montrait à lire à son frère.

Quelle contradiction ! Yvon, qui regrettait tout à l'heure de rester oisif, fit la grimace quand il aperçut le livre où il allait prendre sa leçon. Il commença, en bégayant, l'histoire de Joseph vendu par ses frères. Mais il avait tant de mal à assembler ses lettres qu'il ne comprenait rien à sa lecture.

« Lis-moi l'histoire, sœur, dit-il, ça m'amusera bien mieux.

– Après ta leçon. »

Et Mélite, continuant son rôle de petite maman, fit déchiffrer deux pages à son frère avant de lui conter que Joseph avait été vendu par ses méchants frères qui, à leur retour dans la maison paternelle, racontaient à leur père que Joseph était mort, etc.

La journée se passa assez vite pour les enfants ; – ce fut le homard qui fit les frais du dîner. Les petits n'en avaient jamais mangé ; les homards se

vendaient trop cher pour que le pêcheur en eût sur sa table. Aussi Yvon était-il bien étonné que la coque bleuâtre de l'animal devînt toute rouge à la cuisson. Quand Mélite le retira de l'eau, Yvon ne voulait pas croire que ce fût la même bête. En tout cas, c'était un fier régal ! Cette chair blanche et parfumée avait l'air de vraie viande.

« Quel bonheur qu'il y en ait une provision sous le tas de bois ! s'écria le petit garçon.

Tu t'en rassasieras bien vite, gourmand.

Jamais ! j'en mangerais toute ma vie.

– Nous verrons ça. Si je n'étais pas plus raisonnable que toi, et que je t'en donne tous les jours, au bout de quinze jours tu mourrais de faim à côté d'un homard, plutôt que d'y toucher,

– Tu ne sais pas ce qui est bon, Mélite ; mais tu fais bien la cuisine, c'est le principal. Aussi je t'aime de tout mon cœur. »

Et Yvon embrassa sa sœur en fredonnant le second couplet de sa chanson :

IL était un mouton
Qu'il avait quatre pattes,
Il était un mouton
Qu'il était bien mignon.
Oh ! oh ! voici ma brébillette,
Oh ! oh ! voici mon brébillon.

Si l'on avait dit aux deux enfants qu'ils ne s'ennuieraient pas, prisonniers entre quatre murailles si élevées qu'elles leur cachaient la campagne, ils eussent été bien surpris ; ils n'apercevaient qu'un peu de mer du haut de leur balcon, formé par un avancement de roches, juste devant l'entrée de la grotte.

Maintenant que mars était venu, les petits apportaient leur casserole sur ce balcon et mangeaient tous les deux à cette gamelle. C'était plus gai que dans l'intérieur du réduit. Déjà le pain était fini, et la prévoyante Mélite comptait avec inquiétude les pommes de terre qui leur restaient. Il y avait près de trois semaines que le frère et la sœur étaient prisonniers volontaires dans leur rocher, et Yvon trouvait à présent que le homard revenait bien souvent sur *leur table*.

« Ah ! je donnerais tous les homards pour une soupe aux choux, soupirait-il. Tu avais raison, sœur, j'en ai assez. de cette bête rouge. »

Un matin, le temps était à l'orage. Mars est un mauvais mois pour les marins. Le ciel était d'un gris de plomb ; les mouettes, les goélands, qui habitaient la partie supérieure du rocher et commençaient à y faire leurs nids, s'agitaient et poussaient des cris de mauvais augure. La mer moutonnait au loin, et, par moments, des vagues se creusaient plus profondes et s'élevaient ensuite si haut que Mélite songeait avec un serrement de cœur aux barques de pêche qui pourraient ne pas toutes rentrer le soir.

La petite s'avança sur le balcon pour mieux voir, et elle se souvint du temps où elle suivait si gaiement son père dans son bateau. Elle ne se doutait pas alors qu'il y eût du danger sur cette grande mer qui balançait la barque et que le vent faisait pencher en s'engouffrant dans la voile. Son père s'occupait du gouvernail, tandis que Martin jetait les filets. Lorsque le temps était calme et qu'on les retirait tout brillants de poissons, quel plaisir on avait à détacher les gros qui s'étaient empêtrés dans les mailles !... Il s'y trouvait des turbots et des soles qui se vendaient joliment bien, plus de dix sous, même vingt les gros turbots !. Puis le père était si bon ! il aimait tant sa petite Mélite !

« Que tu serais un brave marin ! 35 lui disait-il en la voyant rire des soufflets que lui donnaient les vagues dans les fortes marées, quand elles embarquaient sans permission.

Pourtant ces méchantes avaient brisé le bateau, noyé son père et Martin !. Mélite ne quittait plus des yeux l'horizon ; la couleur du ciel et l'agitation de l'eau lui rappelaient le jour où elle avait accompagné sa mère sur la plage, espérant voir rentrer leur barque. Hélas ! rien n'était revenu !

Mélite, sur le balcon, demeurait silencieuse, interrogeant la mer où nulle embarcation heureusement n'apparaissait. La marée arrivait plus vite, poussée par l'ouragan. Jamais l'enfant n'avait encore vu une si violente tempête. Quel vacarme ! Un voile de brume cachait l'eau et jusqu'au ciel de l'horizon. puis une rafale de vent balayait tout devant Mélite, et de nouveau elle apercevait des vagues énormes qui couraient éperdues, se heurtant et lançant en l'air des panaches d'écume. En regardant plus attentivement,

Mélite distingua une colonne de fumée qui sortait de la cheminée d'un beau bateau à vapeur, en ce moment dans le creux de la vague. On le voyait à peine ; mais, après son plongeon, il se releva si haut qu'on eût dit qu'il allait toucher le ciel.

C'était un yacht de plaisance. Comment était-il sorti par un temps pareil ? « Jamais il ne pourrait gagner un port ! » se disait Mélite en le suivant des yeux, quand, dans le lointain, elle découvrit une autre fumée. Cette fois même, il y en avait deux sur le pont. C'était un gros vaisseau qui forçait de vapeur pour lutter contre la tempête.

« Tant mieux ! pensait Mélite. Si le plus petit bâtiment a des avaries, le plus grand lui portera secours. Ils approchent tous deux ; mais le premier est souvent tout à fait caché par des montagnes d'eau. Ces pauvres matelots, doivent-ils se donner de mal ! »

Les navires se rapprochaient l'un de l'autre. les voilà tout près. tous deux sur la même vague, dirait-on. Mais alors. ils vont s'aborder !

« Arrêtez ! arrêtez ! » cria Mélite malgré elle, en fermant les yeux de terreur.

Elle les rouvrit bientôt, dans l'angoisse de savoir ce qui se passait. Les deux bateaux ne formaient plus qu'une seule tache noire. C'était sans doute le moment où le plus petit coupait la route du grand. Dans une minute il serait hors de danger, et on le verrait filer plus loin. Mais tout à coup Mélite poussa un cri perçant.

« Mon Dieu ! Yvon, un malheur ! un grand malheur ! Regarde. regarde !. »

Les deux enfants, immobiles d'angoisse, virent le bateau de plaisance tout droit, la quille en l'air, et, après un instant très court, il coula à pic.

« Il sombre !. il sombre !. Quelle horreur, Yvon ! »

Et Mélite faisait le signe de la croix en tombant à genoux.

« Tais-toi, ce n'est pas possible, dit Yvon qui se serrait contre l'épaule de sa sœur.

Je ne vois plus rien, dit Mélite, qui se releva pour regarder encore. Le grand bateau a stoppé, il attend, mais rien ne flotte autour de lui. tout est fini. »

Elle se souvint du chagrin de sa maman quand son père s'était noyé !.

« Nous ne pouvons sauver personne. et c'est si près de nous !. ajouta-t-elle en pleurant.

Viens, sœur, j'ai peur !. » dit le petit garçon, qui l'attira pour qu'elle rentrât dans la grotte.

Mais elle ne voulait pas quitter des yeux la mer, elle espérait toujours qu'elle s'était trompée et qu'elle apercevrait plus loin la fumée du petit navire.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, le gros vaisseau reprit sa route. Avait-il pu recueillir des naufragés ? Non, sûrement ; le malheur était survenu trop vite, le bateau avait été heurté, coupé en deux sans doute et puis coulé, entraînant équipage et passagers. Le grand vaisseau s'éloignait maintenant ; ce devait être un beau et bon navire, car il se comportait admirablement. Peu à peu il sembla diminuer de grosseur, et bientôt Mélite le perdit de vue.

Pendant ce temps la marée montait toujours, et les enfants ne pouvaient s'arracher au terrible spectacle de la mer furieuse et au souvenir de l'abordage qui venait de coûter la vie à tant de malheureux !. Tout à coup une gerbe d'eau se dressa à plus de vingt pieds au-dessus du Roc-Fermé, toute droite.

« Une vague de fond ! » s'écria Mélite, sauvons-nous.

Et, repoussant son frère dans la grotte, elle s'y précipita derrière lui. Il était temps ! L'immense nappe d'eau s'était avancée avec la rapidité de l'éclair, comme un dôme liquide au-dessus de la cour, et s'abattait lourdement, balayant le balcon de la grotte avec une telle force que, si les enfants s'y fussent trouvés encore, la vague les eût renversés et écrasés sur le sol. Comme ils tremblaient tous deux à la pensée du danger qu'ils venaient de courir !.

« Je n'oserai plus jamais descendre, dit Yvon tout effrayé à sa sœur. Si ça recommençait quand nous serons en bas ? As-tu vu comme elle était haute, la vague, et comme il faisait sombre quand elle a couvert la cour comme un toit ?

Oui, nous avons bien manqué périr. Mais nous ne descendrons qu'à la marée basse et ces vagues de fond ne viendront pas jusqu'à nous. Quand celle-ci a passé au-dessus de ma tête, j'ai vu qu'elle emportait quelque

chose qui a brillé. Ça ressemblait à une grosse boîte qui s'est abattue sur le balcon et que l'eau a entraînée je ne sais où.... Peut-être la retrouverons-nous dans quelque coin. J'ai bien peur que cette méchante vague n'ait démoli ma pêcherie et emporté mes bois. Je vais voir.

Non, je ne veux pas que tu quittes notre maison, reprit Yvon : elle est solide, celle-là.

Laisse-moi descendre. un instant instant seulement ?

– Non, non ! »

Et le petit saisit le bras de sa sœur en poussant des cris de terreur.



« MON DIEU ! YVON, UN MALHEUR ! » (PAGE 44.)

« Allons, je reste, calme-toi. Demain, dans l'après-midi, la marée sera basse : nous irons regarder s'il y a du nouveau chez nous. »

D'ailleurs la pluie tombait si fort que les enfants passèrent le reste de la journée à lire, à causer, à jouer à pigeon vole et même à la main-chaude, quoiqu'il n'y eût pas moyen de se tromper dès que l'un frappait dans la main de l'autre, puisqu'ils n'étaient que deux. Pourtant Yvon riait d'aussi bon cœur chaque fois que Mélite, à genoux et les yeux fermés, disait, lorsqu'elle sentait la main de son frère dans la sienne :

« C'est toi, Yvon.

C'est vrai, je suis pris. A mon tour. »

Et ce jeu durait une heure sans lasser le petit garçon. Déjà la perte du bateau était oubliée. Et, si Mélite demeurait triste, elle cachait sa tristesse à Yvon prisonnier, heureuse de le voir rire encore.

V

Le lendemain matin, les enfants coururent au balcon. La cour était pleine d'eau. la pêcherie semblait en assez mauvais état et la charge de varech très diminuée ; la vague monstre en avait entraîné une grande partie en se retirant.

« Regarde, dit Mélite à Yvon ; vois-tu la caisse ?

Non, je vois une jolie petite mouette qui nage si bien. là. là. »

Et l'enfant désignait l'oiseau, qui à un moment fit des efforts pour s'envoler ; mais il retomba lourdement sur l'eau, où ses pattes palmées lui servirent de rames.

« Je crois qu'elle a l'aile cassée, observa Mélite. Pauvre petite ! C'est la vague d'hier soir qui l'aura jetée à bas de son mur. Comment ne s'est-elle pas tuée ?

Nous la soignerons, n'est-ce pas, Mélite ? Elle nous amusera beaucoup, reprit Yvon.

Elle ne s'amusera pas tant que nous, car la voici prisonnière aussi jusqu'à ce que son aile se guérisse ; heureusement elle ne mourra pas de faim ici, ne vivant que de poissons. Mais. j'aperçois la boîte. auprès de l'escalier. Elle est retenue par ce petit trou dans le rocher, qui l'a empêchée d'être roulée par l'eau. »

Comme le temps avait du être mauvais pour que le flot l'eût charriée jusque-là ! Mélite rougit d'émotion en pensant qu'elle venait du vaisseau perdu. Ce fut avec une vive impatience que les enfants attendirent que la mer se retirât pour aller voir ce qu'elle leur avait apporté. Enfin, le sable est à découvert, et Mélite descend l'escalier en courant pour arriver plus vite auprès de la caisse. Elle la touche. et crie de loin à son frère :

« Elle est en fer-blanc et bien fermée. Qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans ?. Ça doit être lourd, car elle est très grande. »

Mélite essaya de la soulever, en souriant elle-même de sa prétention. Quelle fut sa surprise de sentir qu'elle la remuait facilement !

Cependant il lui serait presque impossible de la monter dans la grotte sur ses petits bras.

« Yvon, va me chercher le couteau de papa », demande-t-elle à son frère, qu'elle croit encore dans la grotte.

Mais il est descendu derrière sa sœur et court après la mouette qui se sauve devant lui.

« Laisse donc cet oiseau ; tu vas l'effaroucher, tandis que, dans quelques jours, il s'habitue à nous. Les mouettes s'appriivoisent très vite. Yoyons, le couteau ? »

Mais Yvon n'abandonne pas sa chasse et poursuit de plus belle l'oiseau, qui se réfugie dans une anfractuosité de rocher, où il se cache.

« Mélite, viens, que je te montre quelque chose, s'écris tout à coup Yvon. C'est moi seul qui l'ai trouvé, ne l'oublie pas. »

Et le petit tenait, sans pouvoir le déplacer, un ballot plus grand que lui.

Mélite rejoignit son frère et l'aida à rouler un sac plein. Mais de quoi ?. On n'en pouvait rien savoir, pas plus que de la caisse...

« Je vais chercher moi-même le couteau à papa, dit Mélite, attends-moi. »

En quelques bonds elle grimpa l'escalier et redescendit vivement. Quelle curiosité faisait battre le cœur des enfants !...

La petite coupa une forte corde qui nouait l'ouverture du sac. Le frère et la sœur plongèrent leurs regards à l'intérieur et virent des effets d'homme, de matelot, sans doute ?. Mélite amena des chemises, des chaussettes. des pantalons de toile, même deux vestes, une paire de souliers,

tout cela ruisselant d'eau ; puis une trousse dans laquelle Mélite aperçut avec joie du fil, des aiguilles, des ciseaux, des boutons, un peigne, aussi un fer à repasser, enfin un pain de savon de Marseille enveloppé dans une poche en caoutchouc. Quelle chance ! on allait donc pouvoir se laver autrement qu'avec de l'eau claire !.

« Hein ! ma trouvaille est meilleure que la tienne ! dit le petit garçon rayonnant.

Je le crois, répondit sa sœur, car nous ménagerons nos effets, qui seraient tombés en loques si nous n'avions. pas eu de quoi changer. Et quand nous serions sortis, on nous aurait pris pour des mendiants sales et déguenillés.

Mais c'est des habits d'homme. ils ne pourront pas nous servir, reprit Yvon.

Vraiment si, puisque j'ai des ciseaux, du fil et des aiguilles. Je raccourcirai tout cela, et si les habits ne sont pas tout à fait à notre taille, il n'y aura personne pour s'en moquer.

Oh ! ce sera bien drôle de te voir en matelot, Mélite !. J'en rirai tout le temps.

Tant mieux. tu n'as pas trop l'occasion de rire. Mais emportons ces habits et étendons-les pour qu'ils sèchent ; puis nous ouvrirons ma caisse. «

Quand tout le contenu du sac fut en lieu sûr, les enfants revinrent auprès de la boîte. Mélite essaya de l'ouvrir à l'aide du couteau. Le fer-blanc était épais et résistait. Mais la serpette était forte. et, en y mettant de la patience, la petite fille commença à desceller un coin du couvercle. Elle prit une pierre pointue qu'elle introduisit par la fente, et, frappant dessus avec une autre, bientôt le couvercle s'ébranla. Un dernier effort, et il s'enleva tout à fait.

« Oh ! des gâteaux ! dit Yvon ravi.

– Ce ne sont point des gâteaux, reprit Mélite, c'est bien mieux encore, ce sont des biscuits.

Eh bien, des biscuits, c'est des gâteaux. Il y en avait chez l'épicière dans un bocal ; tu te souviens, sœur, que Martin nous en a payé un jour qu'il avait pêché un gros poisson.

Nos biscuits sont secs, goûtes-en un. »

Yvon accepta volontiers ; mais sa figure se rembrunit dès qu'il y eut mordu. Cependant il grignotait le biscuit comme une petite souris et commençait à trouver cela agréable.

« Maintenant que nous n'avons plus de pain, ce sera bon avec nos moules et nos poissons, n'est-ce pas, sœur ? Je crois vraiment que c'est toi qui as fait la plus belle découverte !

Oui, c'est heureux. Et la méchante vague nous a favorisés. »

A ce souvenir les yeux de Mélite devinrent humides ; la caisse et le sac venaient du naufrage du bateau qui avait sombré devant eux. Ainsi le pauvre matelot auquel appartenaient ces effets était mort, couché au fond de l'eau. Pourvu que la prochaine marée ne leur apportât pas des noyés, comme Mélite en avait vu un jour sur la plage !. Quelle peur cela leur causerait à tous deux ! et comment s'en débarrasseraient-ils ? Yvon et elle n'auraient pas la force de porter un homme mort, il faudrait approcher trop près du trou pour l'y jeter. On risquerait d'y rouler avec le cadavre.

« A quoi penses-tu donc, sœur, dit Yvon, que tu as l'air si triste ?

– Je songeais qu'aujourd'hui et demain il ne faudra pas parler haut, ni allumer de feu dans le jour, à cause de la fumée. Car on viendra du village sur la grève autour de nous.

Pourquoi ces jours-ci ?

Parce que la mer ne tardera pas à rejeter la cargaison du bateau qui a sombré, et que les habitants des environs seront à guetter les épaves.

Si nous allions en chercher notre part ?

Es-tu fou ? pour qu'on nous prenne ! D'ailleurs, nous ne pourrions pas faire passer grand'chose par noire couloir du rocher. Et puis, je n'aime pas piller les morts. Cela me rappelle des histoires que papa me racontait quand nous étions en barque.

Conte-m'en une, je t'en prie.

– Il y a bien longtemps, bien longtemps, de très méchantes gens habitaient des côtes toutes bordées de rochers. La nuit, ils attiraient les navires en attachant des lanternes allumées aux cornes des vaches, ce qui donnait à croire aux marins que c'étaient des petits bateaux de pêche... Un navire s'approchait-il sans méfiance jusqu'aux rochers à fleur d'eau ; il s'y brisait, et quand les naufragés essayaient de gagner la rive à la nage, ces brigands les empêchaient d'aborder et les rejetaient à la mer.

Pourquoi faisaient-ils cela, ces vilains ?

Pour voler ce qu'il y avait dans le navire échoué à la côte.

Mais nous ne sommes pas des voleurs, Mélite, parce que nous mangeons les biscuits et nous habillons en matelots ?

Non. D'abord nous n'avons pas fait sombrer le navire. oh ! non !. Et c'est le bon Dieu qui nous envoie la nourriture dont nous avons besoin. Aussi,

mon petit gars, il faut bien travailler aujourd'hui et tout remonter chez nous, car si nos biscuits étaient mouillés, surtout par l'eau de mer, ils seraient perdus.

Ça va être très lourd à monter, il me semble tous ces gâteaux, Mélite ?

Ton sac nous servira, on ne le chargera que de ce que nous pourrons porter,

Qu'est-ce que tu me donneras, sœur, pour t'aider ? dit Yvon en souriant d'un air malicieux.

– Tu verras.

Quoi. dis-le ?

Tu le sauras. plus tard.

Ce sera-t-il pour aujourd'hui ?

Oui.

Tout de suite ?

Non, pour ce soir.

C'est trop long. Dis donc maintenant.

Non, je ne te dirai rien. tu le verras. Et encore.si tu travailles avec courage.

Eh bien, commençons tout de suite.

Le sac est-il sec ?

Pas tout à fait.

Alors, tends-moi ta blouse, et surtout, quand elle sera pleine, fais bien attention à ne pas tomber.

Lorsque j'aurai monté quatre fois l'escalier, me donneras-tu ce que tu me promets ?

Non, ce soir seulement, petit entêté.

Donne donc les biscuits. Et toi, vas-tu en emporter aussi ?

Plus que toi. Viens, que je te charge. »

Mélite entassa les biscuits dans la blouse de son frère.

« Est-ce trop lourd ? demanda-t-elle.

Non, mais il y en a trop haut, je ne vois plus les marches.

Ah ! maître Yvon, j'ai bien peur que vous n'ayez pas grand cœur à l'ouvrage. Allons, verrez-vous votre route, cette fois ? dit Mélite, qui avait

pris le trop-plein de la charge de son frère et ajoutait bien d'autres biscuits à sa propre charge. A présent, en route ! »

Et faisant passer Yvon devant elle, sa sœur commença à monter l'escalier.

Au quatrième voyage, le petit garçon s'arrêta et s'assit dans la grotte en déposant son fardeau sur la couverture où était le tas de biscuits.

« J'en ai assez, sœur ! dit-il comme les autres jours.

– Alors, tu n'auras pas de récompense.

– Tant pis, j'aime mieux m'en passer que de monter de nouveau ; j'ai les jambes cassées.

Eh bien, c'est moi qui porterai le reste de nos provisions ; aussi je ne partagerai rien avec toi.

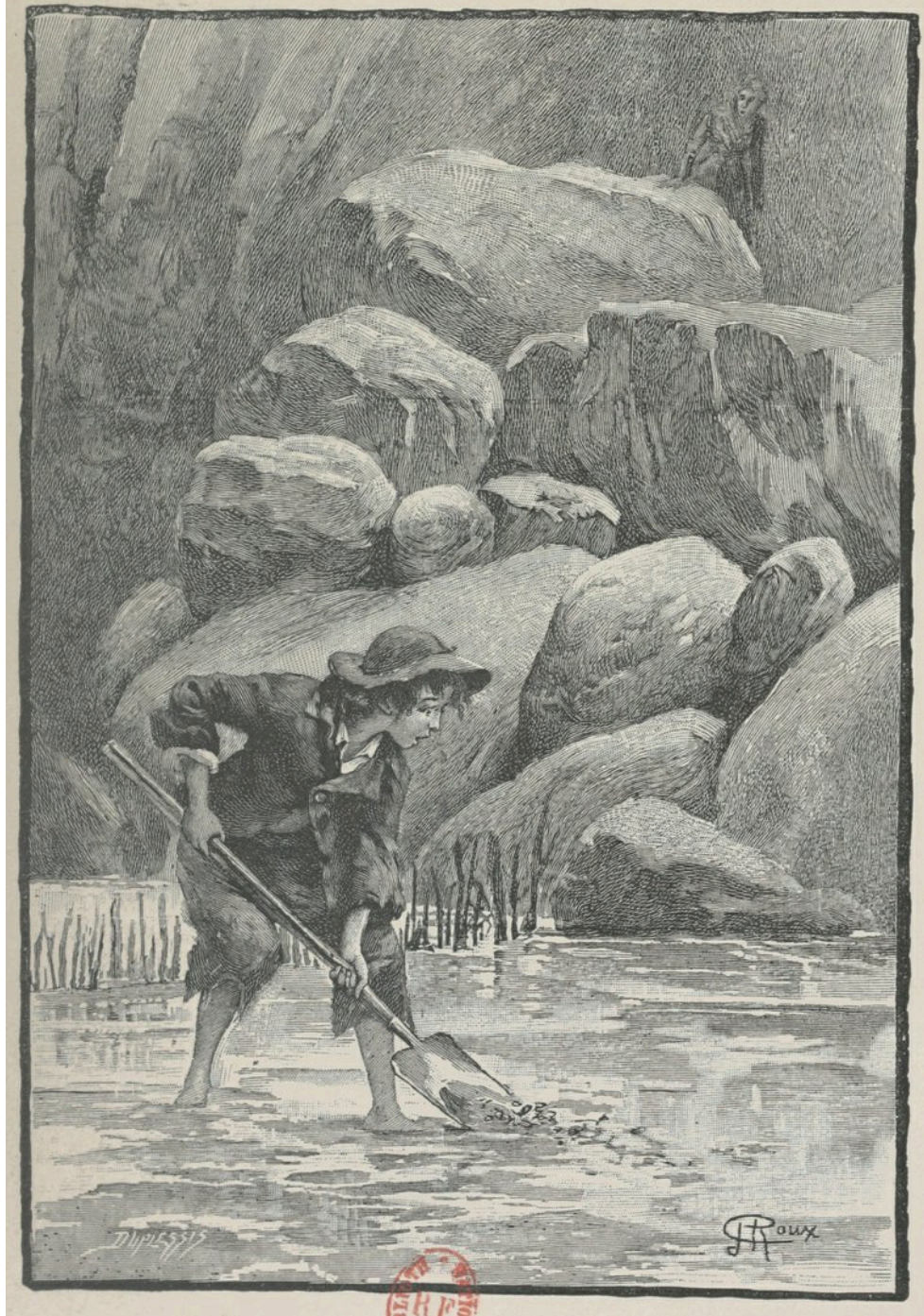
Oh ! je t'en défie, je te connais bien ! S'il y a quelque chose à partager, tu m'en donneras toujours la meilleure part.

– Nous verrons bien. »

Mélite redescendit toute seule l'escalier et termina le travail.

Quand tout fut en sûreté dans la grotte, même la boîte vide dans laquelle on ramassa les biscuits en les recouvrant bien de leur couvercle, Mélite songea à leur dîner. Leur pêche avait été nulle et se bornerait à des moules, puisque leur pêcherie démolie n'avait retenu aucun poisson. On aurait bien un homard, mais Yvon déclara qu'il n'en mangerait pas., il voulait du poisson sans coque.

« Alors, va le pêcher en mer ! » répliqua sa sœur impatientée.



YVON BÊCHAIT AVEC RAGE. (PAGE 57.)

Et tous deux, pour la première fois, se boudèrent, mécontents l'un de l'autre. Yvon alla s'asseoir sur le balcon et regarda en bas la mouette, qui trottnait très drôlement sur le sable de la cour.

« Que peut-elle donc trouver là ? se demanda le petit garçon : en la voyant piquer le sable de son bec et, une seconde après, se précipiter sur quelque chose de brillant, qu'elle avalait aussitôt ; elle courait ensuite plus loin recommencer ce même manège.

– Oh ! je sais ! quel bonheur ! s'écria Yvon, qui saisit la pelle et dégringola quatre à quatre l'escalier.

Qu'est-ce qui te prend ? Tu n'es donc plus fatigué ? » dit Mélite en s'avançant à son tour sur le balcon.

Son frère était dans la cour et bêchait avec rage, il se baissait, et cria à sa sœur :

« Jette-moi vite le sac, après l'avoir vidé !...

– Qu'y a-t-il ?

– Dépêche-toi donc. Des équilles !

– Des équilles ! Tu en es sûr ?.

– Viens, mais jette le sac. »

Mélite le jeta, et très adroitement, car il tomba sur la tête de son frère, qu'il entortilla si bien que le petit, tout aveuglé, ' ne pouvait pas s'en débarrasser. Sa sœur accourut à son secours en riant malgré elle de la drôle de mine d'Yvon.

« Donne-moi ton outil, lui dit-elle ; je bêcherai tandis que tu ramasseras vite les équilles pour les mettre dans le sac »

Au premier coup les enfants virent frétiller hors du sable de tout petits poissons, longs comme le doigt, au museau si pointu qu'Yvon, ayant tardé un instant à saisir l'un d'eux, il se renfonça dans le sable comme une aiguille, et on ne le retrouva pas.

« Fais donc attention et sois plus vif, » reprit Mélite, qui se remit à la besogne. Les équilles se montraient en si grande quantité qu'Yvon n'avait que le temps de se jeter dessus des deux mains et de les fourrer dans le sac. « En voilà assez, ménageons nos provisions.

La pauvre petite mouette ! dit Yvon tristement, nous lui prenons son dîner.

C'est vrai, je vais le lui servir tout apprêté. »

Mélite choisit trois ou quatre équilles dans le sac et leur enleva la tête avec son couteau. Elle les lança sur le sable.

« Éloignons-nous un peu, Yvon. Tu vas voir l'oiseau sauter sur les poissons, et nous finirons bien par l'apprivoiser en lui donnant à manger tous, les jours. Avec son aile cassée, la mouette n'est pas très adroite. Elle comprendra qu'elle a besoin de nous. »

Dès que le frère et la sœur se furent éloignés de quatre ou cinq pas, l'oiseau accourut et mangea gloutonnement les équilles, têtes comprises ; après un instant d'hésitation, il se rapprocha de ses bienfaiteurs et les regarda comme pour leur en redemander d'autres.

« Donne-lui-en, Mélite ! J'aime mieux m'en passer et que la mouette s'en régale. Elle est trop mignonne, regarde-la donc, dit Yvon.

C'est suffisant pour une fois. Elle avait déjà mangé celles qu'elle avait pêchées ; d'ailleurs les équilles sont nécessaires à la surprise que je le ménage.

Ah ! ce cadeau !. reprit Yvon. Mais comment ça se peut-il, puisque je n'avais pas encore trouvé les équilles quand tu me le promettais ?

Rentrons, couche-toi sur notre lit, et fais un somme jusqu'au dîner. »

A peine étendu sur le varech, le petit garçon ferma les yeux et s'endormit profondément.

Pendant ce temps sa sœur allumait le feu, mettait de l'eau dans la casserole, y jetait une grosse pomme de terre pelée en murmurant :

« Tant pis, faisons une folie aujourd'hui ! »

Puis, la pomme de terre à peu près cuite, Mélite ajouta dans la casserole quinze équilles et quatre biscuits émiettés, le tout assaisonné de sel, ramassé dans des trous du rocher exposés au soleil.

« Ah ! si j'avais du beurre, que ce serait bon ! songeait la petite cuisinière. J'ai mangé déjà de la soupe au poisson bouilli. Un matelot de Marseille l'avait faite chez la cabaretière. Il l'appelait une bouillabaisse. Papa aimait bien ça, et moi aussi. Nous verrons si Yvon trouve la mienne à son goût. »

Quand ce fut cuit à point, Mélite éveilla son frère :

« Est-il jour ? s'écria celui-ci en s'étirant.

— Non, c'est la nuit qui vient, et le dîner aussi. Lève-toi.

Dieu, que ça sent bon, ici ! On dirait que c'est de la soupe de maman, » dit Yvon, qui ne fut pas long à s'installer à côté de sa sœur.

Elle posa la casserole sur une planche. Le petit y plongea sa cuillère et la retira pleine d'une soupe épaisse qu'il s'empressa de porter à sa bouche :

« Qu'elle est chaude, sœur, mais quel goût elle a ! Je n'en ai jamais mangé de pareille ! dit-il.

— Pauvre petit gars ! répondit Mélite en embrassant son frère, c'est que tu en es privé depuis longtemps.

— Non, non, goûtes-y. »

Et Yvon approchant de la bouche de sa sœur une nouvelle cuillerée pleine ; elle l'avalait en souriant.

« C'est vrai qu'elle est très réussie, ma bouillabaisse !

— Tu en feras tous les jours, n'est-ce pas ? demanda son frère.

— Bien sûr, non. Tu la prendrais en grippe comme le homard. Mieux vaut ne point abuser des meilleures choses, on s'en fatiguerait bientôt. Qui sait quand nous sortirons d'ici ?

— N'attends tout de même pas que je ne sois plus assez menu pour passer par le trou.... Sans, ça, jamais nous ne pourrions nous en aller. Ne me fais pas trop souvent de ces bonnes soupes-là, Mélite, c'est ça qui m'engraisserait. J'en mangerais trop. »

Les deux enfants éclatèrent de rire à la pensée d'Yvon devenu gros et gras. Mélite le regarda plus attentivement et fut surprise de voir son petit visage plus pâle et ses joues amaigries.

« Tu ne marches pas assez, mon mignon. Chaque jour je t'obligerai à faire le tour de la cour pendant un bon bout de temps.

— Pourquoi ?

— Pour que tu prennes de l'exercice, tu t'en trouveras bien.

— Ce sera très ennuyeux si nous ne jouons pas.

— Eh bien, nous jouerons.

— A quoi ?

— A courir. A cache-cache.

— Il n'y a pas de quoi se cacher.

— A colin-maillard, alors.

— Alors, c'est toi qui seras le colin-maillard, Mélite ?

— Oui.

— Mais, en ne voyant pas clair, si tu tombais dans le trou ?

— Tu ne m'en laisseras pas approcher, tu crieras casse-cou !

— Si c'est moi qui suis colin-maillard, j'aurai trop grand peur.

— Eh bien, nous jouerons au cheval avec la corde qui fermait le sac.

— Tu seras le cheval, Mélite, n'est-ce pas, et moi le cocher ?

— Oui, oui, pourvu que tu coures, c'est tout ce que je te demande. «

Quel bon souper firent les enfants ! Aussi étaient-ils gais, et, la grande sœur aidant, la soirée s'acheva très bien, grâce à des histoires de fées et même le « Petit-Poucet », que Mélite savait par la mère Angélique.

En se couchant, Mélite pensa que leur lit pouvait s'user, et qu'il serait utile de remonter le reste du varech, afin qu'il ne courût point le risque d'être emporté comme l'autre jour. On le mettrait à sécher dans la grotte, ainsi qu'une provision de bois.

La grosse vague rendait Mélite poltronne pour *leurs propriétés*. N'avaient-ils pas un pré dans ce tas de varech, qui fournissait le foin pour leur lit, et une forêt en ces bois, épaves de toutes sortes, qui leur assuraient du feu !

Au réveil, les enfants *paressèrent*, car la marée ne s'en allait que vers midi.

« Si l'on essayait les habits du sac ? proposa Yvon.

Tu as raison. Je laverai ensuite les nôtres, qui en ont si grand besoin. «

Du tas d'effets qui était là, Mélite tira deux pantalons, deux chemises, des souliers, deux vestes de marin.

« Essaye d'abord, Mélite, dit Yvon.

— Va sur le balcon, et je t'appellerai quand je serai prête. «

Elle passa la chemise du marin, avec un grand col ouvert, qui laissait voir toute sa petite poitrine, puis le pantalon, bien trop long et trop large, enfin la veste, dont les manches cachaient complètement ses mains.

« Viens ! » cria-t-elle à son frère.

Il accourut et se mit à rire aux éclats.

« Que tu es drôle comme ça, sœur !. Un petit matelot avec de si grands habits. Tourne-toi. Ah ! comme ça plisse dans ton dos. »

Et le petit recommençait à rire.

« Et moi, et moi, je veux m'habiller aussi.

— Prends ce qu'il te faut. »

L'enfant enfila le pantalon et tomba assis par terre dès qu'il voulut marcher. Ses pieds arrivaient aux genoux du vêtement ; l'ouverture du col de la chemise descendait jusqu'au-dessous de son estomac. C'était Mélite qui, à son tour, riait de bon cœur, tandis que son frère ne trouvait plus cela drôle.

« Jamais nous ne pourrons nous servir de ces habits-là, sœur.

— Si, tu vas voir. »

Et Mélite faisait des plis au pantalon et à la veste avec des épingles dont le pauvre matelot avait glissé une boîte dans son sac.

« Je vais bien travailler aujourd'hui.

— Alors nous ne jouerons pas au cheval ?

— Notre course, d'abord, ensuite je travaillerai sérieusement. Dans une heure il n'y aura plus d'eau, nous descendrons. »

La laborieuse Mélite fit vite des ourlets aux jambes des pantalons. Les chemises aussi ne tardèrent pas à être recoupées à la taille des enfants. L'échancrure du cou fut diminuée. Pendant ce temps Yvon bâillait.

« Je m'ennuie, sœur. A quoi veux-tu que je m'occupe, puisque je ne sais pas coudre ?

— Lis dans ton livre.

— Sans toi, je ne peux pas. Conte-moi une histoire de fée. ou de ce que tu voudras.

— J'ai bien assez d'être couturière. Si tu n'étais pas paresseux, tu t'amuserais à meubler notre maison.

— Avec quoi ?

— Tu pourrais bien construire des chaises à l'aide du bois que nous avons et du varech tressé en guise de paille.

— Tu fais tout ce que tu veux, Mélite ; moi, je suis maladroit ; mais quand je serai grand, je serai très fort. »

Sa sœur quitta des yeux son ouvrage pour les reporter sur les mains maigres et les bras si minces de son frère.

« Pauvre petit ! Deviendra-t-il grand seulement ? » se demanda-t-elle.

Fort, elle ne pouvait le croire, tant il était faible maintenant.

« J'ai faim, Mélite. Donne-moi le reste de ta bonne soupe.

— Ce sera pour le dîner Contentons-nous pour ce matin de nos biscuits et de deux pommes de terre. Nous n'avons point de poissons. Quand il en sera temps, nous descendrons et guetterons de l'escalier notre pêcherie pour empêcher les prisonniers de s'en aller, car nous avons grand besoin de provisions. »

Mélite savait très bien deviner l'heure au soleil et à la clarté du jour. Son père le lui avait appris pendant leurs longues stations en mer.

« Midi approche, descendons, dit-elle. Nous verrons notre pêcherie de plus près. »

Tous deux s'assirent sur l'avant-dernière marche de l'escalier ; la mer avait beaucoup baissé.

« Nous ne ferons pas mauvaise pêche, Yvon. Regarde comme ça grouille autour de nos piquets. Il y a du poisson, c'est sûr. »

Tout à coup Mélite releva le bas de son pantalon, car elle avait gardé son costume de matelot, et elle entra dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Elle courut à la pêcherie et y rejeta un gros poisson qui ressemblait à un serpent.

« C'est un congre, Yvon, un beau congre ! Je vais essayer de l'étourdir ; grimpe me chercher là-haut un piquet. J'ai peur qu'il ne m'échappe et regagne le trou. »

Yvon rapporta le bois, et, n'osant pas entrer dans l'eau, il le jeta à sa sœur.

Mélite, le saisissant, s'en servit pour repousser le poisson dans l'endroit le moins creux, afin de pouvoir plus sûrement le frapper. Elle dirigeait ses coups sur la tête du congre, en songeant qu'il leur donnerait à manger pendant plusieurs jours. Quand elle le vit presque immobile, elle le souleva par le milieu du corps avec son bâton et le lança du côté de l'escalier.

Yvon, très absorbé par la bataille que livrait sa sœur, n'avait point songé à se garer ; le congre lui tomba sur les épaules. Le contact de ce gros boa

gluant lui fit pousser des cris perçants.

« A moi ! à moi ! Il va me manger. Mélite, à mon secours ! »

Sa sœur se précipita pour le débarrasser et surtout pour le faire taire.

« Si l'on avait entendu tes cris, Yvon, nous serions perdus. On peut être sur la plage près de nous, pour voir si la marée n'aura rien amené des débris du navire. Écoutons si l'on ne nous parlerait pas. »

Mais aucune voix humaine ne s'élevait. Le bruit seul du vent et des vagues, qui se retiraient en clapotant, troublait le silence que gardaient les petits prisonniers.

Le congre était mort, et Mélite, très fière de sa capture, le mesurait sur ses deux bras.

« Il est plus long que moi, disait-elle à Yvon, qui n'était pas revenu de son effroi.

— Il m'a fait trop peur, ce vilain serpent, je n'en approcherai pas.

— Ce qui ne t'empêchera pas d'en manger de bon appétit.

Oh ! ça non, par exemple ; il est si laid, il doit avoir mauvais goût.

— Tu le verras. Et la mouette en mangera aussi.

— A propos, où est-elle donc, notre jolie petite mouette ? demanda Yvon.

— Nous allons l'appeler. »

Mélite coupa, à l'aide de son couteau, les ouïes du gros poisson et le bout de sa queue. Aussitôt on vit accourir en nageant, d'un coin du rocher, l'oiseau, qui se jeta sur les morceaux du congre, les dépeça à coups de bec et les avala avec un plaisir évident.

« Tu vois, Yvon, qu'elle n'est pas si difficile que toi, et que le poisson est bon pour elle. Il le sera aussi pour nous, je t'en réponds. »

Pendant que les enfants causaient ainsi, la mer continuait à se retirer.

« Adieu, madame la mer, dit le petit garçon en riant. Quand vous reviendrez, apportez-nous donc quelque chose. . C'est très amusant d'ouvrir des boîtes et de grands sacs, et bien gentil à vous de nous les donner.

— Je crois que nous aurons des provisions, petit gars, ça saute dans la pêcherie. D'ici un moment elle sera à sec. Tiens, de gros dos qui se remuent. La mouette se rapproche, c'est bon signe. Je parie qu'elle n'aura plus peur de nous tout à l'heure, et qu'elle viendra nous demander sa part. Si nous pouvions la prendre, je lui rattacherais sa pauvre aile cassée ; elle se

raccommoderait bien plus vite, et ne traînerait plus à terre. Regarde-la courir à la pêche ! et quels coups de bec elle donne ! Que mange-t-elle donc là ? Des crevettes, ma foi !. Y en a-t-il !. Les vois-tu sauter !. Allons-y, car cette gourmande de mouette ne nous en laisserait pas. »

Mélite s'avança dans l'eau qui restait par flaques sur le sable.

La pêche formait un petit creux et, à mesure que l'eau devenait plus basse, on voyait de gros crabes qui s'enfuyaient, courant de côté, maladroitement.

« Voyons, Yvon, apporte notre bienheureux sac, et viens ramasser tout cela !.

— Oh ! nous ne mourrons pas de faim ces jours-ci !.

— Tiens, voici une grosse sole ! Oh ! un grondin ! Est-il beau ! avec toutes ses couleurs, ses nageoires bleues, son dos rose. Je suis sûre qu'il pèse bien deux livres ! C'est le marchand de marée qui serait content s'il pouvait emporter notre pêche à la ville ! »

Tout en jetant les poissons dans leur sac, les enfants aperçurent la mouette qui se dirigeait vers un des bas-côtés du rocher et se faufilait dans un petit bassin à fleur du sol. Mélite et Yvon ne l'avaient point remarqué, parce que quelques pierres en cachaient un peu l'entrée ; d'ailleurs c'était obscur et trop étroit pour qu'un des enfants pût y entrer.

« Qu'est-ce que la mouette cherche donc par là ? demanda Yvon.

— Attends, je vais relever ma manche et voir ce qu'elle veut attraper. «

Mélite avança sa main de toute la longueur de son bras et la retira pleine de crevettes moitié plus belles que toutes les autres.

« Du vrai bouquet, Yvon, dit-elle, et presque aussi grosses que des écrevisses !. »

Yvon ouvrit le fameux sac et les y renferma.

Comme Mélite allongeait davantage le bras, elle sentit, tout au bout de ses doigts, quelque chose qui remuait un peu, mais paraissait entouré de sable. Impossible de saisir l'objet, c'était trop loin, et puis, quelle mauvaise odeur se dégageait de ce trou !. Il devait y avoir des poissons gâtés : cela expliquait cette quantité de crevettes énormes ; ces demoiselles ne sont pas dégoûtées, elles mangent volontiers des poissons faisandés. La curiosité des

enfants s'éveillait en songeant qu'ils étaient les premiers à découvrir dans cette cachette naturelle ce qui pouvait s'y trouver.

« Eh bien, Mélite, montre donc ce que tu touches ! disait le petit garçon.

— Je ne peux pas ! »

Et sa sœur allongeait son bras jusqu'à ce que sa joue frôlât le rocher.

« Qu'est-ce que tu sens ?

— Je ne sais pas, c'est dur....

— Est-ce une bête ?

— Oh ! non, c'est plutôt une boîte.

— Comment, une boîte ! Alors, prends-la !

— Impossible, il n'y a que le bout de mes doigts qui l'atteigne.

— Nous ne pouvons pourtant pas la laisser sans l'avoir regardée.

— Ma foi, je ne peux plus, j'en ai mal à l'épaule. Comme elle ne s'en ira pas, elle est trop bien enterrée, nous avons le temps de chercher le moyen de la prendre. »

Yvon, sûr qu'il ne verrait pas la boîte ce jour-là, pensa à autre chose, exécuta quelques gambades en poursuivant sa sœur. Quand il en eut assez :

« Montons, dit Mélite, j'ai mon dîner à préparer, et toi, tu travailleras à ta lecture ; assez joué pour aujourd'hui. »

VI

Ils regagnèrent leur maison, se mirent chacun à son ouvrage. Après avoir bien dîné et dormi toute la nuit, ils se réveillèrent le lendemain avec l'espoir de découvrir toute espèce de choses apportées par la mer, et surtout de venir à bout d'attirer à eux l'objet qui les intriguait tant.

Dès que les enfants mirent le nez à leur fenêtre, ils aperçurent un petit tonneau sur un tas de varech.

« Encore une trouvaille, Mélite, dit Yvon ; décidément, dans notre malheur, nous avons de la chance !.

— C'est ce vaisseau naufragé qui nous vaut tout cela ; son chargement n'était point fait en marchandises., il appartenait à des amateurs, bien sûr, et non à des commerçants. C'était un petit vapeur comme on en voyait passer quand nous étions en mer, papa et moi. Il n'y a rien de si joli., tout brillait sur le pont, et il y avait de belles dames et des enfants qui s'y promenaient. Celui-ci a sombré bien près d'ici, la coque s'est ouverte en deux, il n'est pas étonnant qu'il flotte des tas de choses que le tourbillon engouffre et rejette chez nous. »

Tout en parlant, Mélite examinait de loin le petit baril...

« On dirait qu'il est fabriqué par chez nous, celui-là. Je ne serais point étonnée que ce qu'il y a dedans te fasse grand plaisir.

— Quoi ? quoi donc ? dis, sœur.

— Descendons, et tu le sauras tout à l'heure.... »

Quand ils furent auprès du baril :

« Il faut le rouler jusqu'à l'escalier, dit Mélite. Allons, Yvon, hisse... »

Et la petite avait pris deux piquets et en tendait un à son frère.

« Glisse le bout de ton piquet sous le tonneau, j'en ferai autant du mien, et poussons ensemble. Hisse !. »

A l'effort combiné des deux enfants, le petit baril roula.

« Oh ! c'est très drôle, sœur, recommençons.

— Certainement. »

Cela marcha à souhait, et le tonneau atteignit ainsi le bas de l'escalier. Le plus rude n'était pas opéré... Comment franchir ces hautes marches ? Mélite craignait que le baril leur retombât sur les jambes., au risque de les briser. Alors, elle imagina quel serait leur sort si elle était grièvement blessée. Yvon ne suffirait pas à la soigner, à pêcher leur nourriture, à l'apprêter ; et Mélite s'assit sur une marche pour mieux réfléchir à ce qu'elle devait faire.

Jamais ils ne pourraient s'en tirer s'ils ne défonçaient pas le tonneau ; et une fois défoncé, si ce qui était dedans allait se gâter à l'air, ou bien se répandre, etc.

Tout à coup, elle songea à la corde de son sac et partit la chercher ; elle en entortilla le centre du baril. Ce qu'il contenait était lourd, mais le contenant était petit en somme.

« Tu vas monter sur une marche au-dessus de moi, Yvon, tu tireras la corde et je pousserai d'en bas. Surtout ne la lâche pas sans m'en prévenir, afin que je puisse m'écarter à temps. » Quand tout fut prêt, Yvon passa la corde par-dessus son épaule, Mélite prit son piquet et souleva le baril.

Ce fut plus facile qu'on ne le croyait en commençant ; mais, au milieu de l'ascension, Mélite dut s'agenouiller et, mettant le tonneau sur son épaule, elle le souleva d'un élan si vigoureux qu'elle le hissa au haut de la première marche.

« Et d'une ! dit-elle en riant, ce n'est pas plus malin que cela. »

Yvon était un peu essoufflé, cependant très fier des compliments que lui adressait sa sœur. On renouvela ce gros travail ; tout marcha bien jusqu'à l'avant-dernière marche, qui était un peu plus élevée que les autres ; Yvon, soudain, poussa un cri.

« Je vais lâcher tout, je ne peux plus. »

Mélite bondit à côté de son frère, saisit la corde à son tour, et employa une telle force, qu'à eux deux ils firent franchir à leur fardeau la dernière

marche, qui n'était pas très haute.

« Allons, Yvon, encore un bon coup d'épaule. et ce sera fini ! »

Le petit garçon refusa, et, comme sa sœur le grondait et insistait pour qu'il l'aidât à rentrer le baril dans la grotte, Yvon pleura en se plaignant d'une douleur dans les reins qui lui faisait grand mal.

« Tu dis cela pour m'attendrir, reprit Mélite, eh bien, je me passerai de toi et remettrai seule nos provisions dans notre maison. »

Ce que Mélite fit aussitôt.

Yvon l'avait suivie et s'étendait sur son lit, en criant de plus belle.

« Voyons, mon chéri, tu as donc vraiment grand mal ?

— Oh ! oui. ça me brûle, c'est comme si on m'arrachait quelque chose dans le dos. »

Et au moindre mouvement :

« Oh ! là ! là ! » criait-il.

Et ses larmes recommençaient à couler.

« Pauvre mignon ! Et c'est moi qui ai été assez mauvaise pour t'imposer un travail au-dessus de tes forces...., dit sa sœur. Veux-tu que je te conte une histoire ?

— Non, rien ne m'amuserait à présent.

— Je te ferai une bonne soupe.

— Je n'ai pas faim. Oh ! là ! là ! »

Mélite s'était assise sur leur lit, tout près de son frère, et elle avait le cœur bien gros en l'entendant se plaindre ainsi. Comme c'était étonnant qu'une heure auparavant elle pensât à ce qui arriverait si l'un d'eux tombait malade et que l'autre ne sût quoi trouver pour le guérir... et voilà que le pauvre mignon d'Yvon le devenait sans que Mélite eût rien sous la main pour le soulager.

« Vas-tu dormir, mon petit gars ? lui demanda-t-elle.

— Comment veux-tu que je dorme avec un mal pareil ? »

Cependant sa sœur chanta tout bas :

Il était un mouton
Qu'il avait quatre pattes....

Et elle recommençait tous les couplets d'une voix un peu basse, très monotone ; peu à peu les yeux du petit se fermèrent, et Mélite n'osa plus

bouger de peur de le réveiller.... Donc, pas moyen de casser du bois, d'allumer le feu, de faire la soupe. Pourtant Yvon aurait faim en se réveillant, et Mélite n'aurait à lui donner qu'un biscuit sec ; ce serait bien maigre ; mais le sommeil était si bon au jeune malade que peut-être suffirait-il à le guérir.

Si sa sœur allait faire sa soupe en bas ? Elle allumerait son feu sur l'escalier et mettrait dans sa casserole une tranche de congre, du biscuit, et, au moindre appel d'Yvon, elle accourrait auprès de lui.

C'est ce que décida Mélite, qui, une fois la soupe cuite, la monta et vint regarder son frère. Les yeux d'Yvon étaient restés fermés ; tout en se plaignant, il réclamait à boire. La petite lui apporta de l'eau fraîche dans une de leurs cuillères et la lui glissa dans la bouche.

L'enfant la rejeta et rouvrit les yeux.

« Tu as donc soif ? demanda sa sœur.

Oui, répondit le petit en pleurnichant.

Pourquoi as-tu repoussé l'eau que je te donnais ?

C'est mauvais, je veux du cidre.

Nous n'en avons pas, tu le sais bien.

Il n'y a donc rien ici, je veux m'en aller. »

Et Yvon fit mine de se lever ; aussitôt il poussa un cri et ses pleurs redoublèrent.

« J'ai trop mal ! Allons-nous-en, Mélite, porte-moi.

Je te ferais souffrir en te remuant, mon mignon, et puis, tu ne pourrais pas t'étendre dans le trou du rocher. Alors impossible de sortir., tandis qu'ici tu es couché sur du varech., bien enveloppé par la couverture. Yeux-tu de la soupe ? Tu sais, celle que tu aimes tant ?

— Non, non, je ne veux que boire du cidre, j'ai soif. »

Quel supplice pour la pauvre Mélite qui n'avait rien à offrir à son cher petit malade ! Dieu sait qu'elle se fût privée de manger si elle avait pu remplacer sa soupe par du cidre. ou du bon vin sucré qu'Yvon aurait aimé. Elle se rappelait qu'une fois, à la fête de leur maman, ils en goûtèrent et qu'Yvon en redemanda par deux fois !

Ce fut bien tristement que Mélite dîna toute seule, son frère s'entêtant de refuser de la soupe.

« Tu as tort, petit gars, jamais elle n'a été meilleure.

— Ça m'est égal... puisque ça n'est pas du cidre. »

Enfin, Yvon finit par s'assoupir. La nuit rendant la grotte toute sombre, Mélite s'étendit doucement auprès de son frère, et le sommeil vint calmer les souffrances de l'un et les appréhensions de l'autre.

Quand le soleil filtra par la fente du rocher, il les réveilla.

« As-tu encore mal ? » s'inquiéta Mélite en embrassant son frère.

Il s'assit sur son séant avant de répondre, remua ses bras.

« Ma foi non ! » répondit-il en souriant, tout heureux d'être guéri.

Cependant il ne put retenir une grimace en posant ses pieds par terre.... ; mais sa douleur devait être bien peu de chose, car il demanda tout de suite :

« Y a-t-il encore de la soupe d'hier ?

— Oui, mon mignon, bientôt elle sera chaude et tu t'en régaleras !...

— Que ferons-nous aujourd'hui, sœur ?

— Si tu veux, nous ouvrirons le petit tonneau.

— Ah ! le gredin ! c'est à lui que je dois ma douleur d'hier. »

Et l'enfant, l'apercevant dans un coin, s'en approcha.

« Tiens ! dit-il, en donnant un coup de pied dessus, voilà pour toi ! Aïe ! aïe ! mes reins...., ma douleur....

— Elle va cesser, mon mignon, mais aussi, pourquoi te mettre en colère ?

— Parce que je déteste ce tonneau, que j'ai porté tout le long de l'escalier.

— Je t'ai aidé, avoue-le....

— Oui., tu es une bonne sœur, je le sais bien

— Ta douleur s'en va-t-elle ?

— Je ne la sens plus.

— Alors, je vais ouvrir le baril ?

— Prends garde, qu'il y ait un diable dedans ; je me défie de ce scélérat !. »

Mais, cette fois, Yvon riait en parlant ainsi

Mélite, après avoir mis leur déjeuner à chauffer, scia un des cercles du baril, puis deux, enfin au troisième les planches s'écartèrent, le couvercle roula par terre.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria Mélite, si c'en était ! »

Et prenant au bout de son couteau de ce que contenait le tonneau :

« Oui, c'est du beurre !

— Du beurre ! s'écria le petit garçon. Y a-t-il longtemps que nous n'en avons mangé ! donne-m'en une tartine sur un biscuit, et mets-en dans ta casserole. Qui nous envoie ce beau cadeau-là, sœur ?

— C'est le bon Dieu, mon gars, aussi remercions-le de toutes ses bontés ! »

Et ce jour-là, les deux enfants prièrent avec plus d'ardeur encore qu'à l'ordinaire !

Ah ! quel plaisir leur causa cette soupe au poisson, bien mijotée, bien assaisonnée ! Mélite fut forcée d'en refuser à son frère, qui ne pouvait s'en rassasier.

Depuis qu'ils étaient venus se réfugier dans la grotte, Mélite n'avait pas perdu son temps. Afin de ne pas salir leur eau douce, elle avait creusé un second bassin, tout petit, sur le chemin de la rigole qui déversait le trop-plein de l'eau dans une fente du rocher où elle disparaissait. Ce second bassin servait à la jeune cuisinière pour laver sa casserole et sa batterie de cuisine, c'est-à-dire ses deux cuillères. Maintenant qu'elle avait trouvé du savon dans le sac du matelot, elle nettoierait leurs vêtements qui en avaient un fameux besoin.

« Ne lave pas aujourd'hui, sœur, dit Yvon, viens jouer avec moi au cheval dans la cour. Descends la corde du sac. » Mélite était trop heureuse de voir son frère debout et de joyeuse humeur pour lui rien refuser.

« Viens donc ! »

Quand ils furent en bas, le petit gars passa un nœud coulant aux deux bras de sa sœur.

« Cours, je serai le cocher. »

Alors Mélite partit en avant en trotinant.

« Mais galope donc ! Mélite, tu vas trop lentement, » reprit Yvon.



LA MOUETTE SAUTA, LES AILES OUVERTES, SUR LE
SABLE. (PAGE 80.)

Et tous deux se mirent à courir.

« Ah ! si j'avais un fouet ! Ce serait bien plus amusant !

— Grand merci, Yvon, il me semble que ta voix suffit pour me faire aller très vite. »

Et la grande sœur prit un tel galop que le petit garçon ne pouvait plus la suivre et fut obligé de lui demander grâce.

Comme ils s'étaient arrêtés en riant, ils tressaillirent au bruit d'un coup de fusil tiré de l'autre côté du rocher, et une mouette tomba à leurs pieds. Yvon poussa un cri, mais sa sœur lui ferma la bouche avec sa main :

« Tais-toi ! tais-toi ! » dit-elle.

Un second coup de fusil fut tiré sur des mouettes qui s'envolaient et quittaient le rocher pour se réfugier sur la mer.

« Pourvu qu'on ne nous ait pas entendus rire ? dit Mélite à voix basse. On saurait bien que nous sommes là-dedans Si c'est quelqu'un de par ici, il cherchera à entrer. Ce qui me rassure un peu. c'est qu'il n'y a ni pêcheur, ni habitant du village qui perde un coup de fusil sur des mouettes bonnes à rien.

— Est-ce vrai ? C'est un manger qui nous changerait du poisson. Puisque la pauvre bête est morte, il faudra la faire cuire, sœur ; je suis sûr que j'aimerai cela.

— Eh bien, nous essayerons ; mais voici l'heure de nous retirer, l'eau monte. Tu me laisseras bien travailler.

— A quoi ? Tu travailles toujours....

— A laver nos effets, car si nous étions forcés de nous mettre à chercher la tante Geneviève, et que ce fût pressé de nous sauver d'ici, il faut que tout soit prêt, que nous n'ayons pas l'air de petits pauvres.

— Dis-donc, sœur, tu ne penses plus à ce que tu sentais au fond du petit trou où notre mouette mangeait des crevettes ? Je ne la vois pas. Qu'est-elle donc devenue ?

— Les coups de fusil l'auront effrayée... et sa camarade tuée aussi. Nous lui jetterons des débris de poisson, et tu la verras accourir... ; et puis, elle

n'a pas peur comme nous de se mouiller les pieds ; l'eau, au lieu de la chasser, la fera venir sur le sable, guetter ce que la mer apportera. »

Pendant ce temps, la marée montait d'un mouvement régulier ; quand les enfants furent à leur balcon, ils jetèrent encore des morceaux de congre, car le poisson était si gros qu'ils n'en verraient jamais la fin.... Aussitôt on vit sortir une petite tête grise de l'anfractuosité du rocher ; c'était la mouette, cachée au même endroit que la veille. Elle sauta, les ailes ouvertes, sur le sable, où ses petites, pattes coururent avec une vitesse singulière chercher la pâture qu'on lui donnait.

« Et son aile, Mélite ? tu devais la raccommoder et tu ne lui fais rien, dit Yvon.

– Je crois qu'elle n'est que meurtrie. Remarques-tu qu'elle est bien moins basse à présent ? Elle n'est point cassée, elle se remettra toute seule. Tiens, voyons si la pauvre bête pourra monter quelques marches de l'escalier. »

Mélite lança un peu de poisson sur la première marche, l'oiseau y monta et avala sa part de congre ; de même pour la seconde marche, la troisième, etc. Arrivé à l'avant-dernière, si haute, celle qui avait fait tant de mal à Yvon, la mouette retomba sans pouvoir la franchir, et peut-être n'avait-elle plus faim.



« NE PLEURE PAS TANT, MA MÉLITE.... »
(PAGE 83.)

« C'est égal, dit Mélite, elle n'est plus guère malade, et il faut nous attendre à ce qu'un beau matin elle soit assez ingrate pour nous abandonner.

— Ce serait vilain de sa part, sœur, car jamais elle n'a autant mangé qu'ici. A notre tour ; plumons la mouette morte, on la mettra dans la casserole avec du beurre., elle vaudra bien le congre qui n'en finit plus de longueur ; on dirait qu'il repousse à mesure qu'on en coupe !

— Yvon a raison, se dit sa sœur. Je ne veux plus de ce vilain poisson qui me fait l'effet d'un serpent... »

Et Mélite, sans avertir son frère, prit le reste du congre et le jeta dans la cour, où déjà l'eau avait tout envahi, quoique peu profonde.

« Que fais-tu donc là, sœur ?

— Ce poisson me dégoûte.... »

Et, tout à coup, Mélite se rappela que son père disait que les lamproies et les congres, qui étaient de la même famille, mangeaient les morts, et que, lorsqu'il y avait un malheur en mer, on trouvait toujours de ces bêtes voraces dans les environs ! Ainsi ce congre aurait pu dévorer des malheureux noyés du bateau qui avait sombré ! Quelle horreur ! Il semblait à Mélite que plus jamais elle ne mangerait de poissons ! De ceux-là, du moins, elle en était bien sûre !

Aussi la mouette lui parut-elle un gibier parfait.

Rien que de la plumer divertit les enfants, et quand elle se dorait et rissolait dans la casserole, le frère et la sœur se frottaient les mains et disaient :

« Que ce chasseur a donc bien fait de nous envoyer un si bon dîner !

— Bon ?... Bon ?... » C'était peut-être un peu exagéré, pensèrent-ils en déchiquetant l'oiseau.

Il était dur, avec un goût huileux qui n'était pas agréable ; cependant, les enfants n'avaient pas eu de *chair* à se mettre sous la dent depuis si longtemps, que la mouette fut trouvée très mangeable, et Yvon, ainsi qu'à chaque nouveauté que sa sœur lui servait, répéta :

« J'aime bien cela, Mélite, fais-moi un rôti pareil tous les jours.

Comme le homard, comme tout ce que je te donne, répondit sa sœur. Enfin, cela-vaut mieux que si tu ne voulais de rien, ainsi qu'hier. »

La soirée s'écoula vite, grâce aux contes de Mélite. Le sommeil vint d'autant plus facilement que, la nuit précédente, les deux enfants avaient mal dormi, pour des causes différentes.

Le lendemain était consacré à la lessive. Mélite, qui décidément était parfaite ménagère, descendit dans la cour et chercha parmi le tas de bois une petite planche qui pût lui servir de battoir.

C'était lourd à remuer, ces pieux, la plupart très gros, incommodes, et puis c'était une planche plate qu'il fallait pour battre le linge.

Enfin Mélite en aperçoit une qui doit faire son affaire. Elle la tire, après beaucoup d'efforts. Elle la retourne et devient si pâle que son frère, qui l'a suivie, s'écrie, effrayé :

« Qu'as-tu, sœur ? On dirait que tu vas tomber !

Oh ! Yvon, regarde ! »

Et la sœur tourne la planche du côté de son frère, tandis que deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux.

« Il y a de l'écrit dessus. Je ne peux pas bien lire, dit le petit gars.

Épèle ce mot, mon frère, moi je n'y vois plus clair.

– M-é-l-i-t-e !

Eh bien, tu ne devines pas ?

C'est ton nom, répondit l'enfant.

Tu ne te rappelles donc pas comment se nommait le bateau de notre papa ?

– Il s'appelait Mélite.

– Cette planche en vient, elle n'a jamais été rejetée sur la grève ! Oh ! mon pauvre père ! Ce n'est pas loin d'ici que sa barque a été brisée, puisque le tourbillon a entraîné ce débris dans notre roc. Mon Dieu ! mon Dieu ! que nous sommes malheureux ! »

Et Mélite continuait à pleurer. Yvon passa son bras autour du cou de sa sœur et l'embrassa.

« Ne pleure pas tant, ma Mélite., ça me fait trop de chagrin.

Tu ne comprends donc pas que cela me rappelle la mort de papa, qui a causé celle de maman ?. Nous n'avons plus de parents !

Toi, sœur ; mais moi j'ai une petite maman, car tu es ma maman, Mélite. »

Et l'enfant redoublait ses caresses, et de ses petites mains essuyait les yeux de sa sœur.

« Alors, tu m'aimes donc bien, Yvon ? dit la sœur, touchée de la tendresse qu'elle lisait sur la figure de son frère.

De tout mon cœur ! Mais ne pleure plus., je t'en prie., ou je tomberais malade. »

Il souriait à demi en parlant ainsi, sachant que cette menace effrayerait plus sa sœur que toute autre chose. A son âge on oublie les chagrins qui datent de longs mois. Puis sa vie nouvelle effaçait le passé de sa mémoire. :

Cette planche du bateau de son père ne lui rappelait rien à lui ; jamais on ne l'avait emmené en barque, tandis que Mélite, c'était le meilleur temps de sa vie qui s'y était écoulé, et son père avait toujours été pour elle sa plus grande affection. Elle aimait sa mère, oh ! oui, mais elle adorait son père ! Elle l'admirait et le croyait au-dessus des autres hommes. lorsqu'elle le voyait tenant la barre au milieu des vagues qui s'élevaient quelquefois bien au-dessus de leurs-têtes.... qu'il conduisait sa barque en si bon marin !. Elle était fière de lui !.

Mélite lui ressemblait ; elle était blonde comme lui, avec de grands yeux noirs ! Derrien était un des plus beaux hommes du pays lorsqu'il périt, avant quarante ans !

Mélite ne pouvait plus détacher sa pensée de ce père tant chéri et même de cette petite planche où le nom de Mélite, écrit en grosses lettres, semblait venir recommander aux deux enfants, de la part de leur père, de ne pas l'oublier ! «

« Viens, Yvon, dit enfin Mélite, mais je ne jouerai pas aujourd'hui. Je t'attendrai sur l'escalier ; il semble que mes pieds soient lourds comme des pierres depuis que j'ai vu ce qui reste de notre pauvre bateau. Et puis, maintenant, je croirais jouer dans le cimetière.

– Oh ! ne prononce pas ce mot-là, sœur ! C'est si effrayant de parler d'un cimetière ! Chaque fois que je passais devant celui de chez nous, je fermais bien vite les yeux ; le gars Fanchon nous faisait peur en jurant qu'il y avait dedans, le soir, de grands revenants, hauts comme le clocher, qui étaient

habillés de draps blancs. Il n'y a point de choses pareilles ici, n'est-ce pas, Mélite ?

– Non, non, car si on revenait, papa et maman viendraient nous embrasser et nous mèneraient chez tante Geneviève.

– C'est égal, sœur, je ne suis pas tranquille., tu aurais bien mieux fait de ne point parler de cimetière. Remontons, veux-tu ?. J'ai peur qu'il sorte de dessous le tas de bois quelque chose qui grimperait, qui grimperait jusqu'à notre grotte et s'asseoirait sur notre balcon. Alors, nous n'oserions plus jamais rentrer chez nous et, comme le beurre et la casserole sont dedans, nous mourrions de faim en bas ou sur l'escalier.

Donne-moi la main, Yvon, et rentrons, je te ferai une lecture dans la Bible, c'est ce qui nous conviendra – le mieux »

Mais, grâce à la versatilité des enfants, Yvon abandonna vite ses craintes pour dire à sa sœur :

« Ce que tu avais senti dans le creux du rocher où se cachait la mouette, quand donc le prendras-tu ?. Ce serait amusant de voir ce que c'est !

– Tu ne dois pas t'amuser un jour comme celui-ci ; tout à l'heure tu avais peur de tout et étais prêt à pleurer aussi. Cela eût mieux valu que de vouloir jouer. Viens donc, je ne suis pas contente de toi.

Voilà que tu vas me gronder, à présent ; je n'ai pourtant point voulu te causer de peine. »

Et, cette fois, Yvon se mit à pleurer tout de bon.

« Pauvre petit, songea Mélite, il est plus jeune que moi, et quatre ans, c'est beaucoup pour nous autres enfants. Je me souviens qu'à son âge j'oubliais tout ce qui était triste. et personne ne me grondait. Je suis trop sévère pour Yvon, j'ai tort. »

Et la bonne petite fille embrassa son frère en lui annonçant qu'après la Bible elle lui raconterait une histoire.

Quand le chapitre de la Bible fut lu :

« Tu m'as promis une histoire, sœur. Veux-tu encore me la conter ? demanda Yvon.

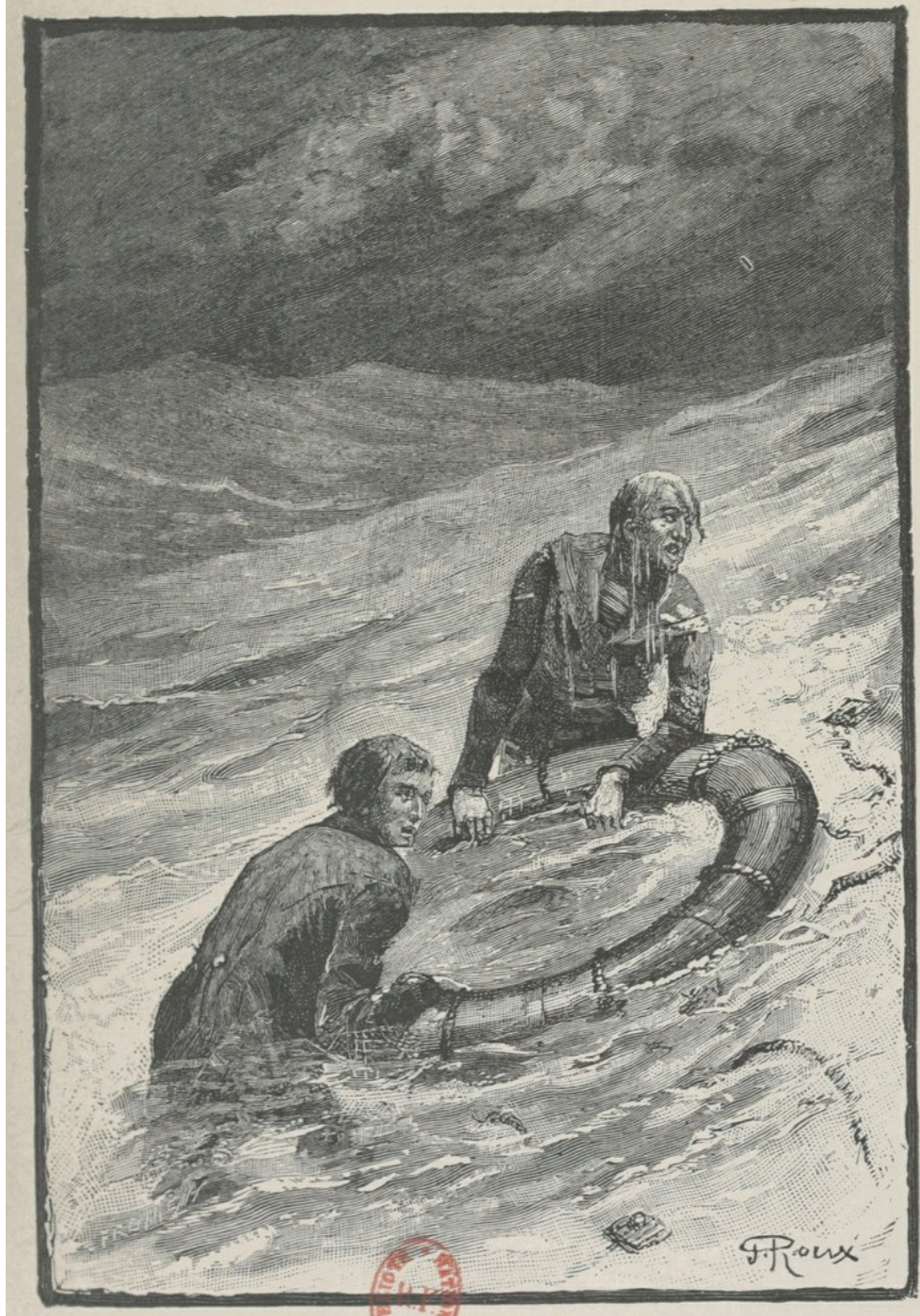
Oui, tiens, je me souviens de ce que papa m'a rapporté une fois que nous étions en mer. Il faisait un temps si calme qu'on ne bougeait pas. ; les filets tendus, on attendit que le poisson vînt s'y prendre. Alors père parla :

« Je faisais en ce temps-là mon service sur la flotte. Un jour, par une grosse mer, on me commanda une manœuvre pas facile ; je n'étais point encore bien adroit, je lâche pied et tombe à la mer !. Je nageais comme un poisson ; mais les vagues étaient hautes, le vent contraire. une écume épaisse me fouettait la figure. On me jette une bouée ; je ne peux pas l'attraper. »

Qu'a fait papa, il se noya ? demanda Yvon.

Mais non, petit, tu ne m'écoutes donc point ; c'est notre père dont je te parle, avant d'avoir épousé maman, il n'était pas noyé !.

– C'est vrai, je suis bête, continue, c'est si intéressant ! »



« DERRIEN, REGARDE SI LE VAISSEAU
S'ARRÊTE ! » (PAGE 87.)

« J’espérais, reprit papa, que le vaisseau s’arrêterait ; mais non, il filait toujours. Il est vrai que le temps était bien mauvais pour lancer un canot. Aussi, je me crus perdu !. Pourtant, à force de nager, tantôt sur le dos, tantôt en faisant la coupe, j’atteins la bouée et m’assieds dessus, quand voilà que j’aperçois un homme qui se jette à l’eau du vais-seau, et, lui tournant le dos, nage vers moi. Cet homme était lourdement habillé de drap. C’était un officier ! Et, à force de regarder, je reconnus l’enseigne de Kerdreuc..., le meilleur et le plus humain de tous nos chefs ; nous l’adorions à bord. Quand je fus un peu reposé, et voyant que l’officier n’en pouvait plus, j’allai au-devant de lui, je le soutins et le hissai sur la bouée, où je m’appuyai à son côté.

« Derrien, regarde si le vaisseau s’arrête ! me demanda l’enseigne.

« – Je ne vois pas bien, les vagues cachent le bâtiment par moments.

« Derrien, le vaisseau s’arrête-t-il ? répéta l’officier un moment après.

« – Il me semble qu’il ne s’éloigne plus. »

« Et, en effet, il avait stoppé. Tout à coup nous vîmes mettre un canot à la mer et dix hommes y descendre. Ah ! les braves gars, avaient-ils du mal à nous joindre ! Enfin, non sans embarquer de l’eau bien souvent, ils purent arriver jusqu’à nous. L’officier voulut qu’on me prît avant lui. Quand nous fûmes tous remontés sur le pont du navire, le grand François, qui était de chez nous, m’apprit que, lorsque j’étais tombé à la mer, l’enseigne de Kerdreuc avait supplié le capitaine de le laisser partir avec le canot pour me secourir.

« La mer est trop dure, répondit le commandant ; je ne dois pas risquer la vie de dix hommes pour en sauver un seul. Ah ! si c’était un officier, ce serait différent !

« A peine le commandant avait-il prononcé ces paroles, que l’enseigne enjambait le bastingage du navire et se jetait à l’eau.

« On ne put pas arrêter tout de suite le bateau en marche, M. de Kerdreuc avait des bottes, des habits épais., il devait se noyer si le commandant refusait d’envoyer à son secours le canot. Le courage et la bonté de notre enseigne t’ont sauvé. »

« Quand François eut fini de me raconter cela., j'allai doucement derrière M. de Kerdreuc, qui venait de reprendre son poste sur le pont après qu'il eut changé ses vêtements mouillés, je saisis sa main et la baisai, puis je me sauvai comme un voleur »

« Est-ce qu'on aurait puni papa pour baiser la main de l'officier ? interrogea Yvon.

Non, mais ça l'intimidait, et son cœur était si gros d'émotion qu'il avait peur de pleurer devant tout le monde. Aussi comme papa aimait cet officier-là !

Qu'est-ce qu'il est devenu, l'enseigne ?

On ne l'a pas su ! il est parti si loin, si loin.

Est-ce qu'on ne revient jamais quand on est parti si loin, si loin ? demanda Yvon.

Si, mais pas toujours.

Alors, je ne partirai qu'un petit peu loin, et tu viendrais avec moi dans mon bateau, Méлите, car je ne pourrais jamais me passer de toi !. Et après ? Est-ce qu'il n'y a plus rien au bout de ton histoire !

Non, puisque papa, une fois son temps fini, revint pour épouser maman et nous avoir comme petits enfants.

Et. il ne lui arriva plus rien du tout ?

Hélas ! tu sais bien que si, puisque cette mauvaise mer nous l'a pris !

Tâche qu'elle ne te prenne pas, sœur. Je vais en rêver cette nuit, tu m'as conté trop de choses tristes aujourd'hui ! Allons, donne-nous au moins un bon dîner, que nous oublions notre chagrin. »

Méлите sourit, malgré elle, de cette légèreté du petit, qui lui faisait trouver une consolation dans un dîner à son goût.

VII

Le lendemain matin, Yvon, de même que tous les jours, s'informa de ce qu'ils devraient faire.

« Je veux voir ce qu'il y a dans le creux du rocher, dit-il. Avec quoi essayeras-tu de ramener ce que ta main a touché ? Ça remuait.. et ne doit pas être trop difficile à atteindre.

Il me faut façonner une sorte de crochet. J'attacherai par ses deux extrémités un morceau d'un des cercles du baril au bout d'un bâton, ce sera très commode. »

Quand l'outil fut fabriqué, les deux enfants descendirent. La mer revenait à midi, il leur fallait se mettre à ce travail de bonne heure. En bas, la mouette, cette fois, accourut au-devant d'eux, piquant leurs pieds nus pour leur demander du poisson.

« Cette demoiselle se fatigue des crevettes ! dit Yvon en riant. Je cours là-haut lui chercher une tête de sole. » Et il monta au plus vite l'escalier en criant à sa sœur :

« Surtout, attends-moi pour chercher dans le rocher ! »

L'attente de Mélite ne fut pas longue, car le petit garçon revint aussitôt rapportant le poisson promis.

La mouette, qui devinait sans doute qu'elle allait être servie à son gré, battit des ailes en essayant de s'enlever.

« Yvon, Yvon, dit Mélite, tu vois que j'avais raison, l'oiseau n'a pas l'aile cassée, elle n'était que meurtrie, elle s'envolera prochainement.

Pourvu qu'on ne la tue pas, la jolie petite bête !. Crois-tu, sœur, qu'elle nous oubliera ? Ou bien qu'elle reviendra nous retrouver dès qu'elle aura pu passer par-dessus le rocher, rejoindre ses amies et pêcher en mer ?

Qui sait ? Nous le verrons bien. En attendant elle marche sur nos talons, elle veut voir si notre pêche à nous est bonne. «

Les enfants ne découvrirent dans leur pêcherie qu'un beau turbot et un homard. Le turbot serait pour le dîner du soir et le homard pour le déjeuner du lendemain.

« Voyons, maintenant, le trou, cherchons ce qu'il y a dedans ? »

Sitôt qu'on fut devant la fente d'où la mouette était sortie, l'oiseau accourut et, comme la première fois, il se faufila sous la roche et disparut.

« Ça m'ennuie qu'elle soit là-dedans, si j'allais la blesser avec mon crochet ? dit Mélite.

Va doucement, sœur, elle se sauverait si elle sentait ton bâton... »

Mélite s'agenouilla et glissa son espèce de harpon avec de grandes précautions. Elle sentit de nouveau le corps dur qui l'intriguait. ; elle essaya de l'ébranler, il remuait un peu, puis retombait dans un creux d'où il était difficile à démarrer. Cependant une petite secousse, que la pêcheuse ne s'expliqua pas, fit avancer l'objet, qui franchit les rebords du creux. Qu'est-ce qui avait bien pu causer ce mouvement qui rapprochait de la sortie cette chose inconnue.

Le crochet remplissait son office plus facilement à présent qu'il était engagé sous l'objet, qu'on tirait en ayant. bien sûr, car il avançait très promptement. Tout à coup, la mouette montra sa queue au bord du trou et Mélite comprit qu'en enfonçant son bras, elle saisirait ce qu'elle désirait tant avoir.

« Le sens-tu ? demanda Yvon regardant avec curiosité manœuvrer sa sœur.

– Oui.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas ; c'est entortillé de varech, le dessus est mou, mais le fond est dur ! Il y a même des pointes qui me piquent les mains....

– C'est-il vivant ?

– Non.

– Amène-le donc. »

Alors les enfants, surpris, virent la mouette tirer avec son bec, ou plutôt essayer de tirer un objet qui devait être lourd, car l'oiseau avait beau s'arc-

bouter des pattes sur la pierre et se livrer à des efforts qui arrondissaient son dos et hérissaient ses belles plumes grises, il ne fût point arrivé à un résultat décisif si Mélite n'avait saisi dans sa main. une sorte de boîte ni ronde ni carrée., enfin, de forme très irrégulière. On n'en distinguait pas les contours.

« Qu'il y a longtemps que ce doit être là !

– Montre..., montre donc ! dit Yvon en voulant prendre cette chose des mains de sa sœur....

— Non, laisse.... Allons laver dans la pêcherie ce coquillage, qui s'est ensablé là depuis des années. «

Les deux enfants coururent plonger leur trouvaille dans une petite flaque d'eau que la marée descendante avait déposée là.

« Que de sable, de boue !... Gratte avec moi, Yvon, laissons tremper un peu de temps et cours en attendant.

— Alors joue à cloche-pied avec moi ou au chat perché ? »

Quand ils revinrent prendre leur singulière pêche et qu'ils l'eurent frottée vigoureusement, ils aperçurent le coin d'une petite boîte de couleur jaune, terne encore, mais si bien travaillée, que le frère et la sœur poussèrent un cri d'admiration :

« C'est comme une dentelle de cuivre, les pieds de la boîte sont à jour ! c'est vraiment joli ! Qu'y a-t-il dedans ? Est-ce vide ou plein ? se demandait Mélite. »

Ce n'était pas vide, car, en la secouant, on entendit comme un bruit de petits cailloux.

« Il faut ouvrir, sœur.

– Il n'y a pas de clef, je ne pourrai pas.

– Si..., tu vois bien que la serrure n'est plus bien solide ; essaye de la soulever avec ton couteau. »

Mélite fit ce que lui conseillait son frère, et le couvercle se souleva au moment où un rayon de soleil perçait les nuages.

« Ça me brûle les yeux ! s'écria Yvon.

– Moi aussi, reprit sa sœur. On dirait des chandelles de toutes les couleurs, ces cailloux blancs. ; les voilà qui deviennent bleus, verts, rouges ! »

Et Mélite prenait ces cailloux à pleines mains et les laissait retomber dans la boîte, où ils coulaient comme un petit ruisseau de flammes.

« Et ces verts-là ! ces rouges !. C'est bien joli aussi !. Et ces noisettes blanches !. Ça se mange-t-il ? s'inquiéta Yvon.

Non ! ça doit être des perles ! J'en ai vu mettre des rangs enfilés, au cou de la petite Nanette ; sa mère avait acheté cela trente sous à la foire. Il y en a peut-être pour quarante sous dans tout ça. C'est lourd. Nous allons monter la boîte dans notre grotte, elle pourra nous servir à nous amuser ce soir. Nous compterons les pierres, et on allumera un oribus pour voir si elles brilleront comme celles qu'il y avait à la couronne de la sainte Vierge. »

Les enfants, après avoir placé leur boîte en sûreté, se poursuivirent en jouant.

« Ferme les yeux, Mélite, cria son frère, je vais me cacher,

– Mais, petit bêta, il n'y a aucun endroit pour te cacher.

Si, si, ferme les yeux, tu vas voir !

Eh bien, c'est fait. »

Mélite, en fille consciencieuse, tenait sa promesse et ne regardait pas, quand, tout à coup, elle entendit un cri perçant suivi de ces mots :

« Sœur ! A moi ! Au secours ! »

Éperdue, elle ouvrit les yeux et ne vit rien ; cependant les cris continuaient, de plus en plus effrayés. C'était derrière la pêcherie., près du grand trou par lequel la mer entraît et sortait.

Mélite se précipita de ce côté et aperçut son frère, couché par terre, les jambes suspendues dans le vide et le sable s'écroulant sous le poids du corps de l'enfant.

Le pauvre petit était à plat ventre, il allongeait aussi les bras pour tâcher de saisir un des bois de la pêcherie.

« Je coule, Mélite !. Viens vite à mon secours. »

Mélite prit une perche et s'allongea aussi sur le sable, craignant que leur double poids ne le fit ébouler plus vite.

« Prends le bois, mon chéri, aie bien attention à ne pas le manquer, et n'essaye pas de te relever. »

Yvon, avec plus de courage et de sang-froid qu'on n'en eût attendu d'un enfant si jeune, se cramponna des deux mains à la perche tendue vers lui.

« Ne tente aucun effort, ne remue pas les jambes surtout ! lui répéta sa sœur en tirant lentement, bien lentement la perche. Avec quelle angoisse elle se demandait si elle serait assez forte pour sauver son frère en l'éloignant de son périlleux voisinage. Yvon était lourd ; mais la mortelle frayeur qu'elle lisait sur son visage lui eût fait soulever un poids encore plus considérable.

Quand elle sentit que le corps d'Yvon paraissait moins pesant et que ses pieds quittaient le vide : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous êtes bon ! » murmura-t-elle.

A ce moment un jet liquide sortit du trou et fit redoubler les cris du petit garçon. Cependant, loin d'augmenter le danger qu'il courait, l'eau fut un secours ; elle le repoussa et aida Mélite à mettre son frère en sûreté.

Dès qu'ils furent tous les deux sur un terrain ferme, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais la pauvre Mélite avait eu trop grand'peur ; à peine furent-ils sur l'escalier qu'elle sentit le rocher tourner autour d'elle et qu'elle s'évanouit !

« Ma sœur ! cria Yvon, es-tu morte ? dis-le-moi ! que je meure aussi. Ma Mélite, ma mignonne, parle-moi ! »

Et le petit sanglotait. La fillette, toujours inerte, couchée et si blanche, ne revenait point à elle. Alors Yvon prit la tête de sa sœur sur ses genoux et pleura si abondamment que ses larmes inondèrent d'une pluie chaude tout le visage de sa chérie.

Sont-ce les larmes d'Yvon qui la firent revenir à elle ? Ses yeux s'ouvrirent tout grands.

« Ah ! c'est toi, dit-elle, en rendant ses baisers à son frère. Ah ! si tu savais combien j'ai tremblé en te voyant les pieds dans le tourbillon ! Si j'avais été aussi lâche que tout à l'heure et que je me fusse trouvée mal, tu étais perdu ! Oh ! tiens, je ne peux pas y penser sans me sentir prête à m'en aller comme tout à l'heure ! Tu n'iras plus jamais du côté de cet horrible trou ? promets-le-moi ?

– Ah ! n'aie pas peur, va ! je m'en souviendrai....

Comment cela t'est-il donc arrivé ?

– Je ne sais pas trop. J'ai voulu me cacher derrière la pêcherie, et j'ai détaché du varech de la berge en allant à reculons pour l'arracher, car il

tenait ferme ; je tirais si bien que je glissai sur le sable qui était gras dans ce coin-là et que je tombai à plat ventre. Mais quelle peur. quand je sentis mes pieds qui ne s'appuyaient plus sur rien. Je voulus m'agenouiller, je sentis que le sable s'en allait et descendait dans le trou qui s'agrandissait. Je compris que j'allais être pris dans le tourbillon... c'est alors que je t'appelai, et, ... c'est alors comme toujours, c'est toi qui m'as tiré de mal. Ah ! oui, tu penses bien que j'aimerais mieux ne jamais dîner que de retourner autour de ce méchant tourbillon !.

Qu'est-ce que tu pensais pendant le grand danger que tu courais ?

Ah ! je n'en sais rien. J'étais tout mouillé de sueur quand le sable glissait dans le trou et que je me disais que j'y enfonçais aussi. brrr !... N'en parlons plus, sœur, cela me donne le frisson.

A moi aussi, mon mignon. »

Et Mélite embrassa encore son frère.

« Viens chez nous, Mélite, dit le petit, compter les cailloux de la boîte, pendant que notre dîner cuira. D'ailleurs la mer monte. Quand je pense que j'aurais pu tout à l'heure voir ce qu'il y a au fond !. Oh ! que je la déteste ! Comme nous sommes bien plus tranquilles dans notre maison d'en haut !. Je n'aime plus qu'elle. »

VIII

Une fois chez eux, comme disaient les enfants, tandis que sur le feu chantait le beurre dans lequel un turbot se dorait, Yvon prit la boîte et la vida sur la couverture de leur lit.

« Comptons les noisettes blanches, Mélite : une, deux, trois, quatre. »

Yvon compta jusqu'à vingt et s'arrêta.

« Je ne sais pas compter plus loin, dil-il en riant. A toi sœur. »

Elle reprit :

« 21, 22, 23.... »

Et arriva jusqu'à cent.

« Quel collier cela ferait, Yvon : plus de trois fois le tour du cou et pas serré encore !. Oui, c'est vraiment gros comme des noisettes, ces perles.

Et les pierres blanches ? Je vais voir combien il y en a. »

Pendant qu'Yvon restait plongé dans ses calculs qui ne dépassaient jamais vingt et qu'il recommençait toujours, Mélite alluma un oribus pour surveiller sa casserole ; son frère l'appela :

« Viens voir, sœur ! Toute la grotte est éclairée. »

Et il lui montrait les pierres changées en arc-en-ciel, tant elles brillaient de feux de toutes couleurs !

« On dirait des vers luisants, mais bien plus vifs ! reprit Mélite ; c'est presque comme des étoiles quand il gèle. Cela éclaire tout. Que c'est donc beau !

– Combien y en a-t-il, sœur ?

– Il y en a cent vingt, et grosses comme des groseilles à maquereau. Tu les aimes, les groseilles, Yvon. t'en souviens-tu ?

Je crois bien, ce serait si bon après tous ces poissons qui vous donnent soif !. Mais il y a aussi des cailloux rouges dans la boîte. Compte-les, Mélite ?

Soixante, répondit la sœur après un silence.

Et des verts ?

– Il y en a quatre-vingt-dix.

– Ce n'est pas fini, voilà les bleus foncés, presque de la couleur de tes yeux, Mélite. »

Et le petit gars prit une pierre et l'approcha des yeux de sa sœur.

« C'est tout pareil !

Il y aura de quoi broder une belle robe à la sainte Vierge, reprit la petite fille. Il y en a près de cent aussi de ces bleus-là.

Et la boîte ! Regarde donc, sœur, est-elle drôle !. Avec toutes ces petites bêtes qui sont taillées dessus.

Heureusement que c'est doublé en épais à l'intérieur, sans cela l'eau serait entrée dedans et aurait tout abîmé. Ces perles se seraient fondues ! J'en ai cassé une, un jour, au collier de la petite Nanette pour voir ce qu'il y avait dedans ; c'était de la cire. Ces perles-ci ne sont pas percées, on ne pourra pas les enfiler »

Toute la soirée se passa à jouer avec ces singuliers cailloux.

Le lendemain ce fut autre chose, et la vie des enfants continuait paisible. Ils ne s'ennuyaient pas, car ils avaient une nouvelle compagne de jeu. Tous les jours, à présent, la mouette venait leur rendre visite dans la grotte.

Elle accourait dès le matin et, si les enfants dormaient, elle sautait sur le lit et leur tirait les oreilles ou bien une mèche de cheveux. Elle était si apprivoisée et si drôle qu'on lui pardonnait la brusquerie de ses manières, et on obéissait à ses demandes en lui donnant à manger. Un jour elle ne parut pas. Cette absence inquiéta ses amis.

Que lui était-il arrivé ? Le reflux du tourbillon l'avait-il entraînée ? son aile, faible encore, n'ayant pu résister au courant. Non, elle était trop fine et eût bien trouvé moyen de se mettre hors de l'eau. Une bête l'avait-elle mangée ?

Yvon la siffla, ce qui la faisait toujours apparaître, mais elle ne se montra pas.

La journée se passa tristement. Quand on est si peu nombreux, celui qui manque à l'appel est d'autant plus regretté.

« L'ingrate, disait Yvon, moi qui croyais qu'elle nous aimait !

Pourquoi ingrate ? Son aile est guérie et elle a repris son vol bien loin, avec ses amies.

– Elle est plus heureuse que nous, sœur ; comme j'aimerais avoir des ailes ! et toi ?

Où irions-nous, puisque nous n'avons plus de parents ?

D'abord faire *peur* à la cabaretière en cognant sur ses carreaux, puis nous nous envolerions très haut, tout près des étoiles. elles doivent briller comme nos pierres et éclairer le ciel où il n'y a jamais de nuits, bien sûr. »

Déjà Mélite et son frère étaient rentrés dans la grotte, quand un bruit d'ailes se fait entendre, et leur petite amie s'introduit auprès d'eux en réclamant sa part de souper.

« Ah ! la voilà ! s'écrient les enfants.

– Ah ! que tu es gentille de revenir, dit Yvon. Viens. viens. que je t'embrasse. »

Et il tendait sa main, sur laquelle la mouette grimpa, pour, de là, sauter sur ses genoux.

« Oh ! Mélite ! regarde donc ce qu'elle a sur le dos ; du papier avec de l'écrit.

De l'écrit dessus ! Donne-la-moi. »

Mélite prit l'oiseau qui se laissa faire, et, se rapprochant de l'entrée pour y voir plus clair, la fillette aperçut un petit papier collé sur les plumes du cou de la mouette. Elle lut avec angoisse ces mots :

« Y a-t-il quelqu'un dans le rocher ?

Quel malheur, mon frère ! nous sommes découverts. dit Mélite. Il va falloir décamper d'ici.

Ma foi, voilà déjà bien longtemps que nous sommes claquemurés là dedans, répondit Yvon.

Mais nous y sommes en sûreté, du moins.

On ne sait pas. Si cet homme qui a écrit est un méchant qui veut nous ramener chez la cabaretière.

Attendons à demain, nous verrons si on écrira encore. Lavons le cou de la mouette, ça détachera le papier. »

Et, avec l'aide d'un linge mouillé, Mélite ôta le papier et rendit sa liberté à l'oiseau qui ne voulut pas descendre et alla se cacher, la tête sous l'aile, dans un coin de la grotte, décidé à y passer la nuit.

Mélite dormit mal ! Ce papier la tourmentait. Était-ce un soupçon de quelque habitant du village ? ou bien un pêcheur peut-être qui, ayant vu en mer de la fumée s'échapper du rocher, voulait en avoir le cœur net ? Ce qui était plus inquiétant encore, c'est que le vilain homme, venu à l'enterrement de leur mère, était son parent. Sans doute il avait dit à la cabaretière que s'il était certain de la mort des enfants Derrien, il serait content, parce qu'il lui reviendrait quelque chose de la vente de leur maison ?. C'est lui qui l'aisait trembler Mélite. On avait dû tant les chercher, son frère et elle, et se demander où ils avaient passé ? Enfin, on verrait bien.

Il plut le lendemain toute la journée. A part des équilles, on ne pêcha rien. Les plumes de la mouette étaient toutes mouillées et aucun papier n'aurait pu y être fixé. La pluie continua ; la mer était si grosse que Mélite ne vit point de bateaux de pêche au large.

La bourrasque amenait toujours du poisson dans le rocher ; mais le biscuit diminuait rapidement, et Yvon commençait à se fatiguer de la nourriture marine. Puis, le beurre prenait un goût très fort ; Mélite mit à fondre dans sa casserole ce qui en restait.

« Oh ! une pomme, si je pouvais manger une pomme ! disait Yvon. Je donnerais tous les morceaux de viande et de poisson pour une pomme ! »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le billet rapporté aux enfants par l'oiseau. Yvon pâlissait et ne voulait plus manger que du biscuit. La vue et l'odeur du poisson lui donnaient des nausées. Mélite se disait : « Si nous n'étions pas si tranquilles, je me déciderais à emmener mon frère, car, s'il tombait malade pour de bon, jamais je ne pourrais le sortir d'ici. Que je suis donc en peine !. Mon Dieu, faites-moi savoir ce que je dois faire ! »

Un jour, les enfants entendirent tirer des coups de fusil. Pourvu que leur pauvre mouette ne fût pas tuée ! Ils l'aimaient beaucoup, c'était leur seule société, et, chaque fois qu'elle rentrait le soir, ils avaient envie de lui parler pour demander ce qu'elle avait vu et appris. Jamais les enfants ne s'étaient

sentis si tristes que ce soir-là. Il était déjà tard, et la mouette ne se montrait pas.

« Ah ! la voilà ! » dit Yvon tout joyeux.

L'oiseau accourait très vite ; il grimpa sur les genoux de Mélite et se frotta le cou contre ses mains.

« Elle a un billet, mon frère. Détache-le. que je lise ce qu'il contient :

« Vous ne m'avez pas répondu. Vous êtes des enfants. J'ai « entendu vos éclats de rire. Pourquoi êtes-vous toujours « dans ce rocher ? Regardez un bateau de pêche qui tirera « des bordées en face. Mettez un mouchoir au bout d'une « perche. J'essayerai de vous joindre. »

« C'est tout, Mélite ? demanda Yvon quand elle eut fini.

Oui, c'est déjà bien long d'avoir pu mettre tout ça sur le cou de notre mouette.

– Tu vas répondre ?

– Avec quoi ?



« RELISON ET ECRIT. » (PAGE 105.)

— Je ne sais pas ; mais dis-lui de nous envoyer un panier de pommes !

— Es-tu enfant ! Je n'ai ni plume, ni encre, ni papier, ni colle pour fixer notre lettre sur le cou de la petite bête, et tu me dis : Écris qu'il nous envoie des pommes ! Non, non, c'est sans doute une tromperie pour nous guetter et nous prendre. Si notre cachette est connue, il faut nous en aller cette nuit, avant que le jour n'arrive ; au soleil levant, nous serons loin déjà. Relisons cet écrit :

« Vous êtes des enfants. J'ai entendu vos éclats de rire. » Tu vois que celui qui nous envoie ce papier nous connaît. Et c'est un méchant, car maman n'avait plus d'amis, personne ne voulait lui rendre service dans les derniers temps de sa vie ! Un jour, nous verrons passer un homme par l'endroit où nous sommes venus ici, et il nous emportera.

— En nous tirant par les pieds ! s'écria Yvon épouvanté.

— Peut-être.

— Alors partons, sœur. Allons chez notre tante Geneviève. C'est-il loin Paris ?

— Je n'en sais rien ; cependant, en marchant très longtemps, nous arriverons bien à Paris. Et puis, j'ai pu te donner à manger jusqu'à présent ; mais, les biscuits finis, et ce sera bientôt, que ferons-nous ? Il y a près de deux mois que nous vivons ici, sais-tu ?

— Oui, en chemin, nous mangerons des pommes, n'est-ce pas, Mélite ? Ce sera plus facile à trouver que notre baril de beurre et notre caisse de biscuits. D'ailleurs, avec toi, je n'ai peur de rien. Quand partons-nous ? Demain matin, n'est-ce pas ?

— Non, restons encore une journée ici. Voilà qu'au moment de le quitter, je regrette notre Roc-Fermé. Je regrette aussi la petite mouette. Nous partirons dès quatre heures du matin, pas cette nuit-ci, l'autre. Nous reprendrons nos habits ordinaires, ils sont propres et repassés.

— Emporterons-nous nos cailloux et nos perles ?

— A quoi bon ? C'est lourd, et ne nous servirait à rien. J'emporterai les quatre francs de ma tirelire. C'est bien plus utile que des morceaux de verre ! Nous serons arrivés à Paris avant de voir la fin de notre argent. »

La dernière journée des deux enfants se passa tristement. Ils se promenaient dans leur jardin de sable, tantôt cherchant des crevettes, tantôt bêchant pour pêcher des équilles. Comme il y en avait, de ces petits poissons ! on n'en mangerait peut-être plus jamais. Et la pêche continuait.

En donnant un coup de bêche, Mélite fit sauter une pièce jaune enterrée dans le sable. Elle avait, gravées à côté l'une de l'autre, une tête de femme, et une d'homme.

— C'est joli, dit Yvon, qui s'en était saisi. Ce ne sera pas embarrassant à emporter.

— Cette pièce-là est trop grande pour être vraie, reprit sa sœur, et puis elle n'est pas blanche comme les cinq francs que papa a rapportés un jour. C'est une pièce de cuivre. Personne n'en voudra.

— C'est égal, je la mettrai tout de même dans ma poche ; la figure de la petite bonne femme est trop drôle avec cette coiffure-là. »

Et tous deux allèrent s'asseoir à leur balcon, regardant la mer qui paraissait en feu sous un beau soleil. Ils étaient en proie à la frayeur de l'inconnu vers lequel ils marcheraient bientôt. Que leur apporterait-il ? Yvon ne s'en inquiétait guère ; grâce à l'imprévoyance de son âge, il croyait que tout serait plus beau le lendemain que la veille, et, habitué à la protection de sa sœur, il ne craignait rien à côté d'elle.

Mélite réfléchissait, au contraire, et pour la première fois, le regret de quitter la mer lui serrait le cœur. Elle lui avait fait bien du mal ! et pourtant, au moment de s'éloigner d'elle, il lui semblait que c'était à sa dernière amie qu'elle disait adieu....

IX

Mélite partait sans un protecteur, c'est elle qui devrait en devenir un pour son jeune frère. Autrefois, elle ne savait pas qu'il y avait des méchants ; à cette heure, elle en verrait partout. La cabaretière, leur mauvais parent, les ivrognes, tous en voulaient aux pauvres enfants et les poursuivraient peut-être. Mélite ne s'était sentie rassurée que dans la solitude du rocher, avec les bêtes inoffensives, les objets inanimés ; leur jolie mouette, elle aussi, avait été une rassurante compagnie pour les enfants. C'est pourquoi la petite prisonnière se prenait à regretter sa prison et à redouter la liberté.

Quand le frère et la sœur furent rentrés dans la grotte, la jeune ménagère s'occupa de ranger le long du mur ses ustensiles de cuisine qui se bornaient à leur casserole et leurs deux cuillères. Elle mit en un coin les effets de marin qu'ils avaient trouvés dans un sac ; rien ne pouvait leur servir que les vêtements qu'ils avaient apportés sur eux en quittant leur maison.

La veille, Mélite avait défait l'ourlet de sa robe et celui du pantalon d'Yvon. Les deux enfants avaient grandi.

« Où cacherons-nous nos pierres ? demanda Yvon.

– Je ne sais pas, cherchons. »

Il fut décidé qu'on creuserait un trou dans le sable de la grotte pour y enfouir la boîte.

« Il faut l'entortiller dans une veste du marin, sœur, pour qu'elle ne s'abîme pas.

C'est bien inutile. N'était-elle pas dans l'eau sur le sable et la boue, et tu vois qu'en la frottant, elle reprend sa couleur de cuivre. Fais donc un trou, Yvon, et mets-là au fond. Nous piétinerons dessus. »

Mais le petit garçon ne voulut pas en démordre. Il entortilla la boîte dans une manche de chemise de matelot, non sans avoir pris une pierre blanche qu'il glissa dans sa poche tandis que sa sœur avait le dos tourné. Il creusa profondément le sable, et y coucha la boîte en la recouvrant aussitôt.

« Viens piétiner à côté de moi, sœur, » dit Yvon.

Et quand ce fut fait :

« Adieu, mademoiselle la boîte, reprit-il en riant, adieu, jusqu'au moment où nous viendrons vous chercher.

En tout cas, elle ne restera pas si longtemps enterrée qu'elle est restée dans le creux de la mouette. Que mettrions-nous donc au-dessus d'elle pour que nous la retrouvions ?

Le couvercle du baril de biscuits. Nous nous en souviendrons comme cela. »

Et les enfants se virent déjà revenant au pays avec tante Geneviève, revoir leur maison.

« Si nous étions trop grands pour passer par le trou, par où rentrerions-nous, Mélite ?

– La mouette nous y portera, répondit la sœur en souriant pour égayer son frère.

Tu plaisantes. Un petit oiseau ne peut porter un grand garçon comme moi.

Pourquoi pas ? Tu te souviens que la mère Angélique contait qu'il y avait une fois un gros, gros oiseau qui enlevait en l'air un enfant pour le donner à manger à ses petits ?

Ce n'était pas vrai, n'est-ce pas, sœur ?

– Et les fées, le chat botté.?

– Ça n'est jamais arrivé, répondit Yvon qui n'en était pas sûr.... Voyons, Mélite, de vrai, comment rentrerons-nous pour reprendre notre boîte ?

Il sera bien temps d'y penser quand nous en serons là. «

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent le frou frou des ailes de la mouette. Le matin, Mélite lui avait décollé son papier, craignant qu'il n'alourdît son vol, et, comme les enfants comptaient partir, ils ne redoutaient plus rien.

« Tiens, sœur, dit Yvon en prenant l'oiseau, c'est le facteur décidément, il y a encore une lettre pour nous.

– Voyons, » et Mélite lut tout haut :

« Plus de doute, chaque jour mon papier est enlevé. « Comptez sur moi un de ces jours. Je ne sais comment « vous rejoindre, mais j'y parviendrai. En attendant, dès « que la mer sera haute, je me rapprocherai du rocher. »

« Quel malheur ! s'écria Mélite, peut-être cet homme ne connaît pas le tourbillon ; il sera dans le cas de sombrer, s'il dirige son bateau trop près du trou.

S'il nous veut du mal, tant mieux !

Oh ! Yvon, ne dis pas cela ! Et si c'est un homme qui nous veuille du bien, comment peux-tu souhaiter sa mort ?

Aussi pourquoi nous poursuit-il ?

Il faut que je le prévienne que nous serons partis demain, et qu'il se défie du tourbillon afin qu'il s'éloigne du Roc-Fermé.

– Sur quoi vas-tu écrire ?

– Entre les lignes de son billet, puisque je n'ai pas de papier.

Mais où trouver une plume ?

C'est là le difficile. Ah ! je vais brûler un brin de bois, le tailler avec mon couteau. Tant pis, j'aurai fait du moins mon possible pour préserver cet homme du danger. «

Et entre les lignes du billet, Mélite traça ces mots :

« Évitez le tourbillon à cinq cents mètres du rocher.

« Jetez une planche à la mer, elle vous enseignera « l'endroit dangereux. »

Regarde, Yvon. On lit très bien, n'est-ce pas ?

Je ne lis rien du tout, sœur ; c'est écrit trop petit ; mais si c'est un monsieur et non un pêcheur, il saura déchiffrer ce qu'il y a dessus le papier.

Il faudra partir de bonne heure. Couchons-nous dès que nous aurons soupé.

Que nous donneras-tu pour notre dernier repas ?

Des équilles frites dans le beurre, des crevettes et un crabe. Mais j'y songe, si j'emportais ces belles crevettes... du bouquet rose, nous les vendrions en route.

– Ce sera embarrassant ; et si nous ne trouvons point à les vendre ? objecta Yvon.

Eh bien, nous les donnerons pour un morceau de pain. Je vais les cuire, nous en avons trop pour nous.

Dans quoi les emporteras-tu ?

– Je ne sais pas. Tiens, je crois que tu as raison, petit gars, il ne faut point nous charger. »

Un peu avant quatre heures du matin, il ne faisait pas jour encore, Mélite alluma un oribus ; c'était la fin de leur paquet. Puis, ayant mis à chauffer une panade de biscuits et de beurre, elle réveilla son frère.

« Ouvre les yeux, mon mignon, dans une heure nous devons avoir quitté notre grotte. »

Yvon s'étirait, ne pouvait pas se réveiller franchement. Mais la fillette était là, veillant à tout et ne le laissant pas se rendormir. Lorsqu'elle fut lavée et habillée, qu'elle eut pris son argent, son couteau, mis des biscuits dans sa poche et dans celle de son frère, elle jeta de l'eau fraîche sur la figure d'Yvon qui cria et sauta à terre.

« Débarbouille-toi donc, lui dit sa sœur, il faut que nous soyons propres pour aller à l'auberge, ou chez les braves gens qui voudront bien nous loger. »

Dès qu'Yvon fut prêt, ils déjeunèrent. A la fin du repas, Mélite prit la mouette dans ses bras.

« Adieu, petite, dit-elle, que Dieu te protège ! Nous allons prier pour toi et pour nous. »

Et, s'agenouillant ainsi que son frère, Mélite récita la prière pour toi et pour nous. » prière du matin, en demandant à Dieu de les conduire pendant leur voyage et les amener chez la tante Geneviève. Puis elle déposa l'oiseau sur le balcon après l'avoir embrassé. La mouette remit tranquillement sa tête sous son aile et se rendormit.

« Viens, petit frère. il est temps de partir, n'attendons pas le jour. N'oublie pas la pelle, j'en aurai besoin pour le sable. Pourvu que le trou ne soit pas trop solidement bouché, murmura Mélite. Cette sortie est si effrayante quand on croit étouffer.

Que dis-tu ? » demanda Yvon.

Sa sœur avait parlé très bas pour que son frère ne l'entendît pas.

« Rien. Viens. »

Le petit gars s'assura qu'il avait dans sa poche sa pierre blanche. Il la serra dans le coin de son mouchoir ainsi que la pièce jaune que sa sœur lui avait donnée. Mélite tâta aussi si elle n'oubliait pas ses quatre francs, et sa trousse de matelot avec des aiguilles, etc.

« Partons. partons. »

Et, prenant la main de son frère et un oribus allumé, ils descendirent l'escalier qu'ils avaient tant de fois monté joyeusement ensemble. Tous deux se dirigèrent vers le couloir qui leur ouvrait l'entrée du monde !. La marée était basse. Nul obstacle devant eux.

« Tu n'as rien oublié, Yvon ?

Non. Il ne fait pas chaud, par exemple. Si nous emportons la couverture, Mélite ?

Elle nous pèserait trop sur les épaules et ralentirait notre marche. Le soleil ne tardera pas à se lever et nous réchauffera. Voyons, attention. je vais passer la première. Suis-moi dès que je sifflerai. aide-moi à dégager les abords du trou ; pendant que je bêcherai, tu rejetteras le sable en arrière. »

Quand le tuyau fut bien en vue, Mélite y introduisit la pelle, puis elle se coucha, avança la tête, les épaules, le corps tout entier. Pendant ce temps, elle poussait l'instrument en avant. Lorsqu'elle sentit qu'elle rencontrait une certaine résistance, Mélite comprit qu'elle venait d'atteindre le sable, et, en effet, l'air était plus rare, la respiration moins facile. Alors elle tourna le manche de la pelle en tous sens, de droite et de gauche dans le couloir, afin de remuer le sable et de le rendre plus friable. Enfin elle se décida à foncer de la tête jusqu'à l'orifice du trou, à saisir des deux mains l'extrémité de son levier et à s'en servir comme eût pu le faire un chien qui aurait eu un museau de fer.

Quelle douloureuse position ! Ainsi que la dernière fois, les oreilles de l'enfant bourdonnaient, l'étouffement augmentait, et ce travail de la pelle, les efforts qu'il fallait accomplir pour avancer et gagner la surface de la grève, commençaient à faire craindre à la courageuse enfant de ne pouvoir même pas rebrousser chemin.

Si cela était, plus de salut possible ! Son frère périrait, puisqu'elle lui boucherait le chemin de la délivrance ! Et seul, les biscuits presque finis, les oribus aussi, le bois diminuant vite, l'hiver seulement les ouragans en apportaient, le pauvre petit Yvon mourrait de faim, et de froid aussi, car ses vêtements s'useraient !.

A ces pensées, Mélite se sentit des forces nouvelles. Elle tourna fiévreusement sa pelle, et de même qu'à leur première sortie, une bouffée d'air frais vint frapper ses yeux, ses joues ; sa bouche se dégagea, puis la tête tout entière. Enfin, Mélite se mit sur ses pieds, et sortit du sable ; elle était sauvée !

Tout devenait facile ; un trou très large laissa passer l'air dans le tuyau, et la grande sœur put envoyer au petit frère le signal convenu. Après quelques cris de frayeur pour entrer dans le sombre couloir, la voix encourageante de Mélite décida Yvon à venir la rejoindre. Bientôt les deux enfants se trouvèrent réunis et s'embrassèrent comme après une longue séparation. Il faisait encore trop noir pour se mettre en route ; mais le plus rude était atteint. Dès que le ciel deviendrait plus clair, ils commenceraient leur voyage, et à *Dieu vat*, comme disait leur père quand il entrait en barque.

X

Avant de s'éloigner, Mélite s'approcha de la grande mer ; il y avait si longtemps qu'elle ne la voyait que de loin, qu'elle voulut lui dire adieu. Peut-être ne la reverrait-elle jamais ! La fille du pêcheur regarda les vagues noires. Quand elle s'aperçut que la bande d'écume qui les couronnait devenait plus apparente, elle se détourna et distingua un coin du ciel qui s'éclairait d'une teinte grise. Alors, elle se baissa pour prendre avec sa main un peu d'eau salée et y tremper ses lèvres ; on eût dit qu'elle l'embrassait.

« Viens, Yvon, dit-elle, il est temps de partir. »

Et Mélite s'essuya les yeux pour que son frère ne la vît pas pleurer.

Ils marchèrent, enveloppés dans l'obscurité, passant comme de petites ombres le long des haies du chemin qui conduisait à la route. A mesure qu'ils avançaient, le ciel changeait de couleur. Le gris foncé devenait gris pâle, mêlé d'un peu de jaune.

« C'est joli, Mélite, dit le petit garçon, mais j'aimerais mieux être couché dans notre grotte sous notre bonne couverture, et puis j'ai déjà très faim. Et deux biscuits ne durent pas longtemps. je vais en manger un. peut-être deux. Ça creuse de marcher ! il y a si longtemps que je n'en ai plus l'habitude.

Ménage tes biscuits, nous n'en trouverons pas sur la route.

Bast ! tu as des sous, tu achèteras du pain ; ce sera meilleur que du biscuit. »

Maintenant, les enfants étaient ragaillardis par un chaud rayon de soleil qui leur donnait du courage. Ils regardaient autour d'eux, un peu effrayés de la clarté. S'ils apercevaient la carriole de la cabaretière, ils se cacheraient bien vite ; mais les buissons n'avaient pas encore beaucoup de feuilles ; puis le méchant chien noir de la mauvaise femme les reconnaîtrait et

voudrait les mordre, comme il l'essayait toujours quand ils allaient au bourg. Heureusement qu'on n'entendait aucun bruit de voiture sur la route.

Les enfants pressaient le pas pour gagner un village, ou plutôt pour fuir les environs de leur maison. Il y avait deux heures qu'ils étaient en route, lorsque Mélite aperçut une ferme. Il était un peu matin pour frapper à la porte et acheter du pain. Il fallait marcher. marcher encore.

« J'ai faim, dit Yvon. et puis je veux m'asseoir.

– Viens donc. paresseux. allons plus loin.

– – Non. je prends mon biscuit. »

Et le petit s'assit sur un tas de cailloux.

« Pas là... tous les passants nous verraient. »

A ce moment, on entendit un chien aboyer dans le lointain



ILS MARCHÈRENT, ENVELOPPES DANS L'OBSCURITÉ.

(PAGE 117.)

« C'est la cabaretière, s'écria Mélite, elle nous emportera tous les deux. »

Cette fois, Yvon se redressa d'un bond, et entra dans un champ où de gros troncs d'arbres les cachèrent.

Déjà las, ayant peu mangé, mal dormi la veille, le – frère et la sœur se couchèrent sur la terre. Ils luttèrent contre le sommeil, quand vint à passer près d'eux un bouvier qui menait ses bêtes aux champs ; Mélite et Yvon se levèrent alors et suivirent le même sentier, mais dans le sens opposé et qui conduisait à la ferme ; devant la porte était une femme qui les regardait venir.

« Bonjour, la maîtresse, dit Mélite, pouvez-vous nous vendre du pain ?

« D'où venez-vous, les petiot ?

De chez nous. Notre panier s'est renversé et ce qu'il y avait dedans est tombé dans l'eau.

Où donc allez-vous comme ça ?

Chez notre tante Geneviève. »

Celle qui interrogeait les petits voyageurs ne les quittait pas des yeux, trouvant qu'ils n'avaient point l'air de vagabonds, mais d'honnêtes enfants ; Mélite avait eu soin de secouer la poussière de leurs habits, d'arranger leurs chevelures, et, leurs jolies figures aidant, ils faisaient bonne impression.

« Les hommes viennent manger la soupe bientôt, attendez-les. Tenez, les voilà, » ajouta la fermière.

Trois paysans, le maître en tête, entrèrent au logis, se mirent à table et plongèrent à l'envi leurs cuillères dans les assiettes fumantes que la maîtresse plaça devant eux.

« Il y en a pour vous, les mignons, dit-elle en leur servant deux grandes assiettes de soupe. Puis elle s'adressa à celui qui paraissait le maître :

« Ils se sont égarés. ils ont grand'faim, ça se voit. »

Quand les enfants eurent fini, Mélite tira quelques sous de sa poche pour payer.

« Garde ton argent, ma fille, nous ne vendons point la nourriture. »

La petite la remercia et lui demanda de quel côté était le chemin de Paris, et si Paris était bien loin.

« Vous n'allez pas jusque-là ! s'écria un des hommes, avec un gros rire ; à moins que vous soyez des oiseaux et que le vent vous y porte, vous mettrez du temps à y arriver ! Quant à la route, vous la voyez d'ici, c'est toujours tout droit. »

Mélite salua la compagnie et, prenant Yvon d'une main, elle gagna le chemin indiqué.

Une fois seuls et libres sur la route, les enfants, bien restaurés, se sentirent contents. Si Paris était éloigné et s'ils n'avaient pas d'ailes, leurs jambes étaient bonnes et leur argent les rassurait. Mélite avait dix ans, Yvon six. A cet âge on est fort, du moins on croit l'être. Mais, en retournant la tête, la fillette vit des gens qui marchaient derrière eux.

La pensée qu'on pourrait les poursuivre effraya les petits ; ils grimpèrent sur le talus d'un champ et se blottirent dans un sillon, afin d'attendre que ceux qu'ils avaient vus de loin fussent passés. Les deux assiettes de soupe les alourdissaient, il y avait des mois qu'ils n'en avaient mangé de pareille avec des carottes et des pommes de terre !. Si bien qu'ils fermèrent les yeux malgré eux, et il n'était pas loin de midi lorsqu'ils se réveillèrent, ayant oublié qu'ils n'étaient plus dans leur rocher. Ils avaient dormi plus longtemps qu'ils n'auraient voulu. Il fallut regagner les heures employées à prendre un peu de repos.

La nuit commençait à tomber ; exténués, les voyageurs découvrirent de loin un clocher qui annonçait un village. Ils arrivèrent devant une maison où une branche de sapin, suspendue au-dessus de la porte, comme chez la cabaretière, leur apprit que c'était une auberge. Tous deux entrèrent. Une vieille femme filait au fond de la pièce, et Mélite lui demanda à souper.

« Avez-vous de quoi payer ? »

A la vue de l'argent, la vieille leur servit du pain noir, du beurre et un pichet de cidre. Les enfants s'informèrent ensuite si on pouvait les coucher. Pour peu de chose, la vieille les mit dans un coin sur deux bottes de paille. Cela ne valait pas la réception de la fermière, aussi, le lendemain matin, le frère et la sœur quittèrent-ils sans regrets ce mauvais gîte après avoir payé leur dépense et acheté du pain.

Le temps était si beau, ce matin-là, que la marche devenait un plaisir ; Paris ne devait pas être très loin maintenant ! et puis il y avait déjà des violettes et des coucous jaunes dans les fossés. Mélite et Yvon commençaient à en cueillir, lorsqu'ils aperçurent au-dessus d'eux un garçon armé d'un bâton.

« Voulez-vous bien vous en aller, ou je vous empoigne, » leur cria-t-il !

A cette menace, les orphelins s'enfuirent et ne se rassurèrent qu'après avoir fait un bon bout de chemin.

Ce jour-là et les deux suivants, ils ne manquèrent ni de nourriture ni d'abri ; on se montra accueillant pour eux. Le quatrième fut moins favorable ; ils se couchèrent sous un hangar. Partout, Mélite avait parlé de Paris ; mais, voyant qu'elle ne rencontrait que moqueries ou défiance, elle n'osait plus s'informer de la distance qui l'en séparait encore.

Les pauvres enfants sentaient leurs forces diminuer. Ce qui les inquiétait surtout, c'est qu'ils n'avaient plus d'argent. Qu'allaient-ils devenir ? A leur réveil, le brouillard était si épais qu'ils ne voyaient pas leur chemin. Il régnait autour d'eux un grand silence.

« Mélite, crois-tu que nous arrivions aujourd'hui chez tante Geneviève ? » demanda Yvon en se détirant.

Mélite ne savait rien ; cependant, elle reprit courage à la vue du soleil qui brillait, séchant la rosée et découvrant en même temps un horizon qui fit trouver aux enfants la terre bien grande. aussi grande que la mer ! Au moins s'ils avaient eu une barque pour les porter !

Enfin ils virent venir une charrette, attelée de bœufs et conduite par un homme, qui tenait un grand bâton dans sa main. Les voyageurs étaient alors assis sur un tas de cailloux ; le charretier avait une bonne figure.

Mélite alla à sa rencontre et lui dit bonjour.

« Vous n'êtes pas de par ici, fit l'homme, que me voulez-vous ? je n'ai rien sur moi, ma mignonne.

Nous allons chez notre tante Geneviève ; mais nous sommes si las que mon frère ne veut plus marcher.

Où demeure-t-elle votre tante ? »

Mélite se garda de répondre : à Paris ; elle cherchait un endroit quelconque. et pensa à leur pays de Bretagne.

« Elle demeure aux Landes, » dit-elle à tout hasard.

Il y avait un château de ce nom dans le pays.

« C'est chez M. Dumagny ? reprit l'homme, mais vous n'y êtes pas rendus. Il y a encore six bonnes lieues. Je vais vous mettre dans la charrette, ça vous avancera un peu, pas beaucoup. Comment laisse-t-on aller si loin et tout seuls des enfants de votre âge ?

Nos parents sont morts.

Pauvres petits ! »

Le frère et la sœur se trouvaient si bien que leur fatigue fut oubliée. Quelle charmante manière de voyager ! Chaque cahot les faisait rire, et ils ne s'inquiétaient plus du long ruban de route qui leur restait à parcourir. Cependant, ils avaient faim.

La charrette s'arrêta contre le portail d'une ferme rappelant à Mélite celle de la brave femme qui leur avait servi la soupe le premier jour de leur voyage. Cette fois, ils furent moins heureux.

« Je suis arrivé, » dit l'homme.

Il appela, une servante accourut.

« Donnez à chacun de ces petiots deux de nos galettes qu'on a cuites ce matin. et maintenant bon voyage, mes enfants, continua-t-il ; au haut de la montée, prenez le chemin à droite, il raccourcit. Vous longerez des champs, puis des prés et vous verrez les Landes. »

Mélite et Yvon mangèrent leur maigre repas, suivirent le chemin le long des champs ; ils s'arrêtaient souvent pour se reposer, ne sachant guère où ils allaient ; leur fatigue augmentait.

Au milieu de prairies très vertes paissaient deux ou trois vaches avec une chèvre et un petit chevreau ; la chèvre avait un gros pis gonflé de lait.

« Ah ! que ce serait bon de boire, Mélite ! dit Yvon. j'ai si soif et si faim !

Le lait n'est pas à nous, mon frère.

Il est au petit biquet, c'est vrai, mais il en trouvera d'autre ce soir, tandis que nous ce n'est pas sûr.

Ne fais point cela, Yvon.

Rien qu'un demi-verre ? »

Et le petit garçon se coucha sur le dos au-dessous de la chèvre et se mit à la téter comme l'eût fait son petit.

« Ah, voleur ! s'écria une voix glapissante de petite fille. tu viens sucer le lait de ma bique !. c'est donc ça que le matin elle n'en a presque pas. »

Yvon, blanc comme un linge, s'était relevé tout de suite.

« Ne nous faites pas une mauvaise affaire ! » suppliait Mélite, aussi pâle que son frère.

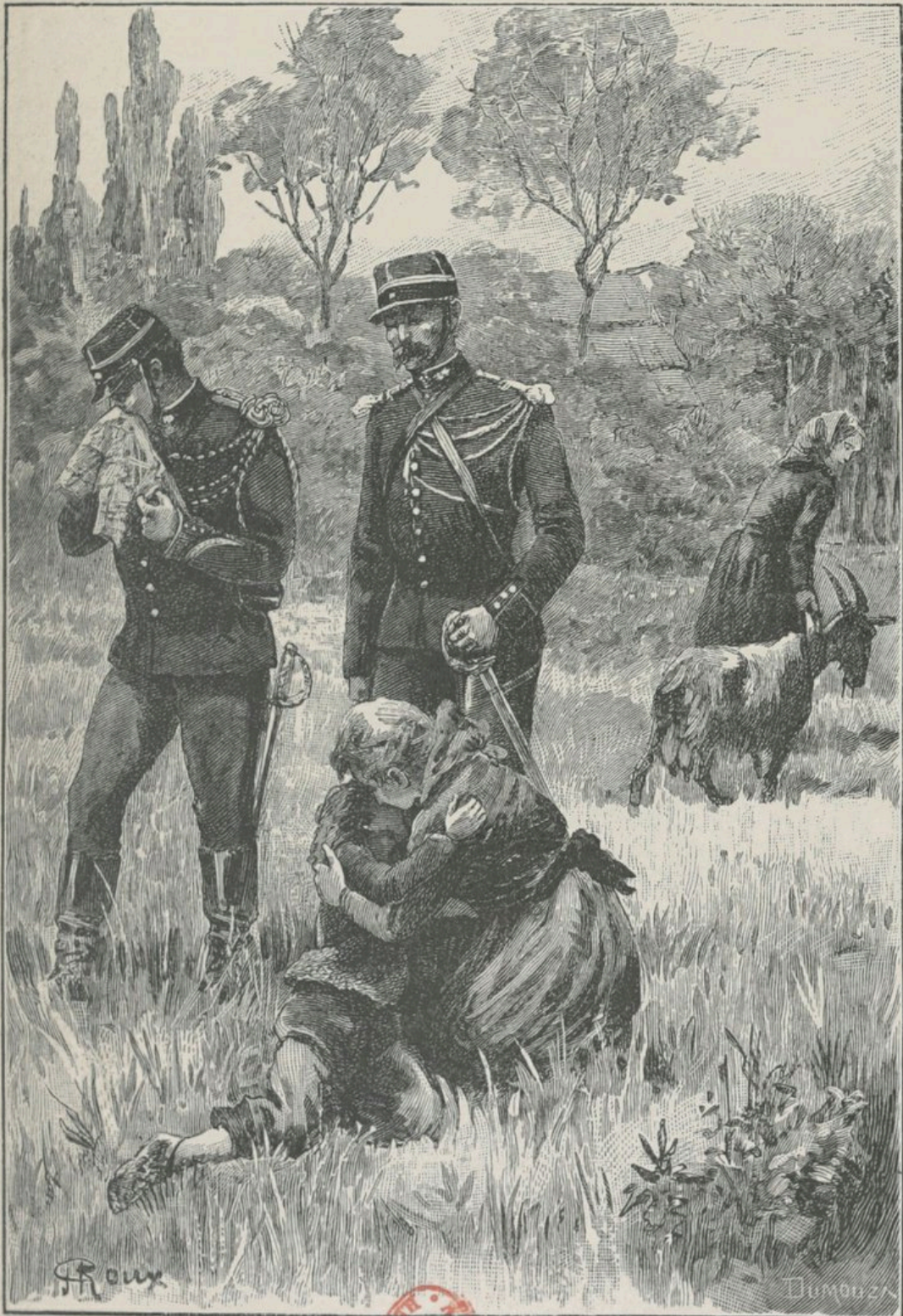
Mais l'enfance est souvent cruelle ; cette paysanne en guenilles était bien aise de tourmenter le frère et la sœur et de leur faire peur, elle, petite gardienne de vaches qui n'avait seulement pas de sabots pour se mettre aux pieds.

« Vous avez dû faire d'autres vols. ce n'est pas le premier... je parie que vous n'avez pas de papiers ?. Là, vous voyez bien, reprit-elle devant le silence des voyageurs. J'en étais sûre, vous sortez peut-être d'une prison. Ah ! nous allons bien le voir, voici les gendarmes là-bas. »

Et, tout à coup, elle courut jusqu'à la route et leva de grands bras en appelant :

« Messieurs les gendarmes, par ici, par ici !

Taisez-vous, je vous en supplie, dit Mélite terrifiée en apercevant les gendarmes qui revenaient sur leurs pas, attirés par les cris de la méchante fille.



« IL VA MOURIR.... YVON. MON CHÉRI ! » (PAGE 126.)

Qu'y a-t-il ? demanda l'un des deux qui avait un galon d'argent à la manche.
Monsieur le brigadier, c'est un voleur que j'ai pris tétant le lait de ma bique. »

A ce moment, on entendit des sanglots déchirants ; c'était Yvon, caché derrière sa sœur.

« Voyons, petite, dit le brigadier à Mélite, avez-vous vu aussi ce garçon prendre le lait de la chèvre ?

C'est mon frère, monsieur, et c'est vrai ce que dit cette mauvaise fille.

Je ne suis point mauvaise, répliqua la gardeuse de vaches, c'est vous qui êtes des voleurs.

Mon frère n'avait pas à manger ni à boire, il n'y a point de ruisseau par ici, il avait trop soif.

Allons, payez le lait qu'il a bu et je ne vous tourmenterai pas (le gendarme avait pitié de la peur des deux enfants). donnez deux sous à cette petite fille, c'est tout ce que vous avez dû boire, la tasse de lait de chèvre coûte deux sous par ici.

Hélas ! nous n'avons point d'argent, répondit Mélite.

Et pas de papiers non plus, insista la servante avec un malicieux sourire ; ah ! ils n'en sont pas à leur premier coup, monsieur le brigadier. interrogez-les donc. »

Le chagrin du frère et de la sœur semblait faire grand plaisir à celle qui parlait.

« Voyons, d'où venez-vous tous les deux ? demanda le brigadier.

De bien loin, de Ploumanac'h.

Comment se nomment vos parents ?

Derrien.

Pourquoi les avez-vous quittés ?

Ils sont morts.

– Est-ce vrai, ce que vous dites-là ?

Hélas ! oui, monsieur le gendarme ; s'ils vivaient nous serions avec eux.

Comment êtes-vous partis si loin sans argent et sans papiers, videz vos poches. «

Mélite les retourna sans peine, Yvon, au contraire, ne faisait rien ; il songeait avec terreur à sa pièce jaune qui était dans un coin de son mouchoir ; si on la trouvait, on croirait qu'il l'avait volée, et, si elle était fausse, ce serait bien plus terrible encore ; aussi, toujours caché derrière sa sœur, il retira son mouchoir de sa poche et le glissa dans sa poitrine.

« Et toi, le gars, montre donc tes poches à ton tour ordonna le brigadier qui y plongea sa main et les trouva vides.

Pouvons-nous partir ? demanda Mélite !

Non, car vous avez commis un délit pour la chèvre et, de plus, vous êtes en état de vagabondage, ce qui est interdit dans la commune. suivez-nous, vous passerez la nuit en prison.

En prison ! s'écria Mélite.

– En prison ! » répéta Yvon en s'arrachant les cheveux.

Puis il se laissa tomber à terre, ne pouvant plus se soutenir.

« Il va mourir. Yvon, mon chéri ! »

Et sa sœur s'était jetée à genoux à côté de son frère et lui soulevait la tête.

Pendant ce temps, le brigadier tirait son mouchoir de poche à carreaux pour s'essuyer les yeux tout en se mouchant avec un bruit formidable ! Ce bruit fit tressaillir Yvon qui se cacha la tête contre l'épaule de sa sœur en criant :

« On nous tue ! n'est-ce pas, Mélite ? c'est un coup de fusil qu'on a tiré sur nous deux. »

Les gendarmes se mirent à rire, malgré leur émotion, en pensant que le nez du brigadier pouvait être pris pour un fusil.

« Ce petit ne sera pas capable de marcher jusqu'au bourg ! il y a une grande lieue, dit le gendarme ; si vous voulez, brigadier, nous allons l'asseoir sur nos deux sabres, il se tiendra à nos bras.

Essayons, et, s'il ne peut se tenir, eh bien. je le porterai. j'ai mes mioches qui ont le même âge que ce petit ; ça me connaît les enfants. »

Quand les deux sabres furent placés côte à côte, les gendarmes les tenant par leurs extrémités se baissèrent pour qu'Yvon pût s'asseoir sur cette chaise improvisée ; mais celui-ci refusa et cria de plus belle, croyant qu'on allait l'embrocher.

« Tu es fou, Yvon, dit sa sœur ; vois donc comme c'est facile ; et Mélite s'assit plat des sabres pour lui montrer que cela était même amusant. Alors, les deux hommes se mirent en marche.

Attendez-moi, je vais monter, cria Yvon en courant pour rattraper sa sœur.

Eh bien, monte à côté d'elle, nous vous porterons tous les deux. »

Maintenant, les enfants riaient, trouvant très drôle cette manière de voyager. Les gendarmes eux-mêmes regardaient doucement les pauvres petits qui, désespérés tout à l'heure, se montraient joyeux maintenant. On fut vite en vue du village, grâce aux longues jambes des porteurs.

« Il faut descendre, petits, on se moquerait de nous si on voyait nos sabres changés en brouettes. mettez-vous entre nous deux.

Oh ! monsieur le brigadier, c'est comme ça qu'on emmène les voleurs ; entre vous deux, on nous prendrait pour des gens qui ont fait un mauvais coup. Je me rappelle que, chez nous, tous les petits gars de l'école avaient poursuivi une femme et un homme qui traversaient le village entre deux gendarmes ; on leur criait des sottises. on crierait comme cela après nous. Oh ! je vous en supplie, laissez-nous marcher derrière vous, je vous jure que nous vous suivrons de bien près.

– C'est pour vous sauver !

– Je n'ai plus de jambes, dit Yvon, et, si on ne me donne pas du pain, je n'irai pas plus loin. «

Et l'enfant recommençait à pleurer.

« Assez de pleurnicheries, il faut aller chez le maire, puis on verra à vous donner à manger.

Prends mon bras, mon mignon, dit Mélite, je te soutiendrai. »

Et les petits suivirent les gendarmes qui ralentissaient le pas pour que les prisonniers pussent les rejoindre.

On se rendit à la mairie ; le maire s'y trouvait, attendant un mariage.

« Que m'amenez-vous la, brigadier ? demanda-t-il d'un air pas commode du tout.

Monsieur le Maire, ce sont deux enfants que j'ai arrêtés sur la route.

Qu'ont-ils fait ?

Le garçon., qui avait faim et soif, commençait à boire le lait d'une bique, quand la gardienne nous a appelés.

Sont-ils des environs ?

Non, et ils n'ont pas de papiers.

Des vagabonds, alors. enfermez-les dans le grenier du vieux presbytère.

Le toit est défoncé, et il. y a tant de rats, objecta le brigadier.

– Des rats !. oh ! monsieur le Maire, mettez-nous ailleurs, dit Mélite toute tremblante, j'en ai si grand peur !

Voulez-vous pas que je vous donne ma chambre, petite effrontée ? Taisez-vous ! »

Mélite jeta un regard suppliant au brigadier qui reprit, un peu intimidé devant le maire :

« Notre capitaine, en venant inspecter nos logements, s'est fait montrer le grenier du vieux presbytère où nous enfermons les prisonniers, et il a dit :

« Il faut faire réparer cette toiture, on n'a pas le droit « de loger là des hommes, ce serait à peine bon pour les « chiens. »

A ce moment, la noce entra ;. la mariée était jolie ; le marié, fils d'un riche fermier très influent dans la commune, fut accueilli par le maire avec des sourires et des poignées de main.

Le brigadier, quand il le vit très affairé chercher ses registres, s'approcha de lui et dit à son oreille :

– Monsieur le maire, où dois-je conduire mes vagabonds ?

Au diable, si vous voulez, pourvu qu'on m'en débarrasse ! »

Le diable était beaucoup plus difficile à trouver que la gendarmerie ; aussi, le bon brigadier prit la main de Mélite, tandis que le gendarme prenait celle d'Yvon, et, comme tout le monde était occupé à regarder les gens de la noce, personne ne remarqua les prisonniers et leurs gardiens, et, au bout de cinq minutes, ils arrivèrent tous quatre à la gendarmerie.

« Entrez, petits », dit le brigadier en ouvrant la porte.

« Que va-t-on faire de nous, monsieur ? demanda Mélite à voix basse.

D'abord vous donner à manger ; « et, appelant très haut sa femme : « Jeanne, Jeanne », cria-t-il.

« Ah ! c'est papa ! »

Et deux petits garçons, de l'âge d'Yvon et de Mélite accoururent, et sautèrent au cou du brigadier qui s'était baissé pour les embrasser.

« Où est votre mère ? »

Je suis là, François, répondit une voix de femme dans la pièce voisine. Je trempe une soupe au choux pour notre dîner.

– Ah ! gémit Yvon, qui se laissa tomber sur une chaise

Qu'as-tu ? demanda sa sœur agenouillée auprès de lui.

Je voudrais un verre d'eau !. Ce n'est pas cher un verre d'eau !. Il y a bien un puits ici ?

Pas besoin d'aller si loin ! » dit un des petits garçons, qui ouvrit une armoire, en tira un verre et un pichet plein d'eau, il en emplit le verre qu'il apporta à Yvon.

« Tenez, buvez ! »

Ah ! que c'était bon de l'eau propre et fraîche !

« Si vous vouliez en donner à Mélite, elle doit avoir bien soif aussi ? » et, comme le petit garçon versait un autre verre à la fillette :

« Bois, sœur, dit Yvon, elle a le même goût que celle de notre maison.

Que vous êtes bon ! et grand merci d'être si obligeant pour nous que vous ne connaissez pas ! » ajouta Mélite.

Pendant ce temps, une grande femme blonde était entrée et causait avec le brigadier

« Pauvres petiots ! que tu as eu raison de les amener ici, disait-elle à son mari, je trouve que le garçon ressemble à notre Pierre. Vois-tu nos enfants abandonnés sur une route, sans pain ? N'ayant point d'argent pour s'en procurer. n'importe quel enfant aurait bu à même le pis de la bique, ça n'est point voler ça.

Ah, mais si !.

Va, c'est le bon Dieu qui payera pour eux. Regarde-les, ils causent avec nos mioches comme s'ils se connaissaient. ça prouve de braves petits, ils seraient défiants de nous s'ils avaient quelque chose à se reprocher. Je vais mettre un gros morceau de beurre dans la soupe ; ils en auront leur part, ou je ne m'appelle pas Jeanne. »

Et qu'ils la trouvèrent à leur goût, cette soupe toute fumante, bien grasse et offerte de si bon cœur ; même que Simon, l'aîné des fils du brigadier,

voulait que Mélite en reprît une troisième fois. Il n'y avait pas eu moyen de refuser la seconde assiettée, mais la fillette aurait eu grand' honte d'en accepter trois. Quant à Yvon, il ne s'était pas fait prier, lui ; Pierre, le cadet qui était de son âge, riait de son appétit et lui versait du cidre pour boire par-dessus la soupe.

« Ah dame ! tu avais une rude faim, dit-il à Yvon en le regardant avec admiration.

– C'est qu'il y a si longtemps que je n'ai mangé mon content !. J'étais plus près de mourir de faim que d'indigestion, » répondait Yvon ; et les deux petits gars riaient ensemble, devenus tout à fait camarades.

Quand le dîner fut fini, ils voulaient jouer, et Simon essayait de persuader Mélite de venir jouer avec eux.

« Non, non... nous sommes fatigués.

– Où les couchera-t-on, Jeanne ? demanda le brigadier à sa femme.

Je vais leur mettre des draps dans le lit de Fresneau qui est en congé de huit jours.

– Mais si le maire apprend que nous logeons les prisonniers dans la chambre d'un gendarme, il sera capable de faire un rapport contre moi.

Comment veux-tu qu'il le sache ?

Il y a toujours des jaloux. la femme de Lambert n'est pas déjà si bonne pour toi, elle t'en veut d'être mieux habillée qu'elle, de mieux tenir ton ménage, ils me dénonceront.

Tu ne peux pourtant pas jeter ces enfants dans la rue.

Non, mais dans la chambre d'un gendarme. je ne peux pas. vraiment je ne peux pas ! »

A ce moment, Lambert, le gendarme qui avait aidé le brigadier à arrêter Mélite et Yvon, frappa à la porte de son chef. et, entendant rire au fond de la pièce, il eut l'air très étonné d'apercevoir leurs prisonniers jouant en compagnie des fils du brigadier.

« Pardon, si je vous dérange à cette heure ; mais j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de moi pour conduire les petits vagabonds dans le grenier du vieux presbytère.

Le vieux presbytère ! qu'est-ce qui a songé à cela pour ces enfants ? s'écria Jeanne indignée. On veut donc qu'ils meurent de froid et de peur ?.

C'est l'ordre de M. le maire, répondit Lambert d'un air pincé.

Mais vous savez, Lambert, que j'ai répondu que le capitaine Parenson voulait qu'on réparât la toiture avant d'y loger des prisonniers.

Oui, oui. mais une nuit est bientôt passée, ces vagabonds n'en mourront pas.

Eh bien, logez-y donc vos deux petites filles, et nous verrons ce qu'elles en diront. Les chrétiens sont pareils devant Dieu, que ce soit la fille d'un gendarme ou une fille sans pain, répondit Jeanne indignée.

Mais ces enfants ont volé du lait !

Pas la petite, interrompit le brigadier, elle n'a rien volé à personne ; et le garçon, est-ce voler, ce qu'il a fait ? S'il avait pris dans une maison du lait même pour deux sous seulement, il aurait volé ; mais sucer le pis d'une bique quand on meurt de faim et de soif, ce n'est pas un vol, et puis, est-ce une raison pour exposer deux enfants à mourir d'un mauvais mal de gorge ou autre maladie. foi d'honnête homme ! je ne le crois pas.

Tu dis la vérité, François, et je ne vois personne ici qui puisse t'en remontrer pour l'honnêteté ; d'ailleurs, on pourra le demander au colonel de la brigade, il te connaît, lui, qui t'a eu sous ses ordres. » Et Jeanne regardait Lambert d'un air de défi.

« Ce que je vous disais, c'était de la part de M. le maire... je l'ai croisé comme il s'en revenait chez lui.

« Enfermez bien ces vagabonds que vous avez arrêtés, « m'a-t-il dit. la petite a l'air très effronté. » Après cela, brigadier, agissez à votre idée, c'est vous qui commandez ici. »

Et le gendarme Lambert s'en alla.

Tout à coup, on entendit des sanglots éclater au fond de la chambre. C'était Mélite qui avait commencé. Yvon l'avait suivie et enfin leurs nouveaux amis, les voyant pleurer, faisaient de même.

« Voyons, vous n'allez pas pleurer comme ça, les mioches, je vas arranger tout, dit la femme du brigadier.

Mais où les mettras-tu, Jeanne ? demanda son mari.

Dans le grenier. «

A ce mot, un concert de sanglots lui répondit.

« Mais pas dans le grenier du presbytère, petits bêtas, dans celui d'ici, au-dessus de nous, avec un bon foin bien doux, bien chaud, où je coucherais, moi qui vous parle.

– Et moi aussi, dit Simon.

– Moi aussi, reprit Pierre.

– C'est cela, allons coucher avec eux. » Et les trois garçons semblaient ravis de cette perspective.

« Non, vous resterez dans vos chambres tous les deux, venez seulement avec moi installer les petits voyageurs.

Mais, le maire, objecta timidement le brigadier.

– Eh bien ! le maire, il filera doux devant le colonel qui est au mieux avec le préfet. Notre colonel se rappelle le temps où j'ai gardé ses enfants pendant que leur bonne était malade, et je réponds que, lorsque j'irai lui conter cette affaire, si le maire nous ennuie, le colonel me dira : « Jeanne, vous êtes une brave femme ; je me charge de votre « maire et retournez tranquillement chez vous. »

« Allons, les petiots, par file à gauche, marche. » Jeanne alluma une chandelle.

« Toi, Simon, cherche une couverture, là, dans l'armoire et viens avec nous. »

L'emprisonnement, dans ces conditions, devenait une partie de plaisir. Aussi fut-ce gaiement que les quatre enfants montèrent l'escalier, Pierre ayant voulu suivre son frère.

Après deux étages, on arriva devant une porte que Jeanne ouvrit. Une bonne odeur de foin emplissait la pièce. c'était propre et tout à fait tentant pour se coucher, bien meilleur et plus mou que leur lit de varech de la grotte.

« Tiens la chandelle, Simon, et attends-moi à la porte pour ne point mettre le feu au foin ! c'est ça qui perdrait tout. » Jeanne prit du foin dans ses bras, le porta au milieu du grenier. « Il ne faut pas que vous étouffiez si le foin s'écroulait sur vous en dormant ; mais vous n'y perdrez rien. »

En effet, au bout de cinq minutes, un lit épais et parfumé était installé.

« Couchez-vous, les enfants, ajouta Jeanne, je vous couvrirai moi-même. »

En se détournant, elle vit les quatre enfants à genoux qui faisaient leur prière en commun. « Ah ! cette-fois, je suis sûre d'eux, songea l'excellente femme. ce ne sont point des vauriens et leurs parents étaient du bon monde. »

Les trois garçons s'embrassèrent en se relevant ; Mélite les intimidait par son air réservé. Quand le frère et la sœur se furent couchés sur leur lit de fourrage, Jeanne étendit la couverture et les borda.

« Bonsoir, les petits, dormez bien, dit-elle, et n'ayez pas peur... un mot d'appel, nous l'entendrions.

Et j'accourrais tout de suite vous défendre, dit Simon d'un air brave, voulant rassurer Mélite.

Bonsoir, madame, Dieu vous bénisse de tout ce que vous faites pour nous ! reprit la fillette.

— Bonsoir, petite, dors bien !... »

Quant à Yvon, il dormait déjà à poings fermés.

Le lendemain, de grand matin, Simon frappa à la porte du grenier et trouva Mélite déjà debout, en train de se peigner de son mieux avec un petit peigne de la trousse du marin, qu'elle avait emporté de leur grotte.

Leurs vêtements avaient bien mauvaise mine, ils étaient si frippés, si sales même, leurs souliers tout usés... c'était déplaisant de se montrer dans cet état.

Simon, lui-même, avait l'air surpris de trouver sa petite amie de la veille changée en une mendiante, avec des souliers percés.

« Papa vous demande, voulez-vous descendre ? » dit le jeune garçon.

Yvon et Mélite le suivirent en bas.

Le brigadier et sa femme causaient avec animation

« Tu ne peux pas les garder, n'est-ce pas, Jeanne ? Eh bien, il faut qu'ils parlent. »

Simon fit un peu de bruit pour avertir qu'ils étaient là... Jeanne ne disait rien, sa figure sérieuse prouvait qu'elle n'était pas de bonne humeur.

« Parle-leur, ma femme.

— Parle toi-même, ton métier d'arrêteur d'enfants ne me regarde pas.

— Ah ; c'est comme cela, en voilà assez de faiblesse ! je ne veux pas qu'on dise que ma femme me mène par le bout du nez, tous les gendarmes

se moqueraient de moi. » Et cette fois le brigadier prit un air féroce et grossit sa voix de peur de s'attendrir :

« M^ôssieur le maire, que j'ai vu ce matin, a bien voulu vous faire grâce, à condition que, ce soir, vous ne serez plus sur la commune.

— Nous partons, monsieur le brigadier, dit Mélite.

— Déjà ? » reprit Yvon après sa sœur.

Comme la bonne Jeanne faisait un geste pour protester :

« Tout de suite, ajouta son mari, ce sont les ordres de M. le maire.

— Vieille bête de maire ! grommela Jeanne....

— Hum, hum, fit le brigadier, en essayant de tousser pour s'empêcher d'entendre sa femme parler avec si peu de respect du premier fonctionnaire de la commune.

— Nous sommes prêts, monsieur le brigadier ; bien des remerciements, madame. je n'oublierai jamais. »

Mais les petits garçons l'interrompirent par leurs protestations.

« Ce n'est pas des adieux pour tout de bon, n'est-ce pas, vous reviendrez ?.. »

Et ils se rapprochaient d'elle en la regardant gentiment.

« On ne part pas comme cela sans manger une miottée », dit Jeanne qui leur versa du lait dans un grand bol et coupa une forte tranche de pain. Mais il n'y eut qu'Yvon qui mangea ; ce matin-là, tout le monde avait la gorge serrée par l'émotion.

Mélite n'avait jamais eu plus de regrets, depuis qu'elle avait abandonné leur maison, que de se séparer de ces braves gens, qui lui rappelaient le temps où ses parents la soignaient et l'aimaient, et il lui fallait repartir sans argent, être traitée de voleuse, emprisonnée peut-être pour tout de bon....

« Mange donc, ma fille, murmura Jeanne à son oreille. mon mari n'est pas méchant ; il prend sa grosse voix, mais il ne ferait pas de mal à une mouche.

Oh, je le crois bien, madame, il a été si bon pour nous !... Allons, adieu, madame, que vos enfants se portent bien !.

Et ton lait ?

Je ne peux pas l'avaler ; mais j'emporterai ma tranche de pain pour Yvon, si vous le permettez.

Il a son affaire, garde-la pour toi. »

En effet, Pierre et Simon avaient fait de grandes tartines de pain et de beurre qu'ils remettaient à leur compagnon de jeu, en les plaquant l'une sur l'autre du côté du beurre, pour qu'il ne fondît pas dans les mains.

Mélite ouvrit la porte et, après un nouveau salut, elle sortit.

« Mais où va-t-elle aller ? s'écria Jeanne ; il faut lui indiquer sa route....

– Si elle ne demande rien, c'est qu'elle ne veut pas dire où elle sera demain, répondit son mari.

Ils vont à Paris chez leur tante Geneviève, m'a raconté Yvon que j'interrogeais, reprit Pierre.

A Paris ! jamais ils n'y arriveront sans argent, à pied, dit la bonne Jeanne.

– Tu ne vois donc pas qu'ils se sont moqués de nous ?... Voyons, n'en parlons plus, j'en ai assez comme cela. »

Et le brigadier avala son café sans grand appétit et garda le silence.

XI

Pendant ce temps, les deux petits voyageurs reprenaient leur route. Mélite n'avait plus sa courageuse gaîté des premières journées. elle se défiait d'elle maintenant et, quoique bien jeune, sa responsabilité lui pesait lourdement. elle avait eu tort, dans l'intérêt de son frère, de l'entraîner si loin de leur pays. Ne travaillant pas, ils deviendraient de petits mendiants, et peut-être mourraient-ils de faim dans un champ ! Elle pourrait encore gagner sa vie. mais que ferait Yvon ? il ne savait aucun métier, à peine lire, et cette longue route l'avait beaucoup affaibli....

« Tu m'en voudras peut-être bien un jour, mon mignon, dit-elle en regardant son frère tendrement.

– T'en vouloir ! ma Mélite, ce serait donc parce que tu penses toujours à moi avant toi-même.... Dis donc, sœur, est-ce que tu trouves que nous avons bien fait de quitter notre rocher ?

Je me le demandais tout à l'heure.

– J'aimais bien mieux être chez nous, ne pas toujours traîner les pieds sur les chemins, et puis tu étais une bonne cuisinière aussi. et les poissons, c'était amusant à pêcher. D'ailleurs, vois-tu, je ne pourrai plus te suivre longtemps. je suis trop fatigué ; je sens que je me coucherai sur un talus et ne pourrai plus me relever. »

Comme c'était singulier qu'Yvon pensât au même instant ce que pensait sa sœur ! Mélite tendit la main à son frère qui la saisit, et ils se rapprochèrent l'un de l'autre.

« Nous sommes tout seuls à nous aimer, mon mignon. n'aie pas peur, va. tant que je serai à côté de toi, tu n'auras rien à craindre. »

Ils avaient déjà bien marché depuis leur départ de la gendarmerie. Il était près de midi quand Yvon déclara qu'il ne ferait un pas de plus.

« Asseyons-nous, Mélite, je vais manger une beurrée et toi l'autre.

– Non, tu n'aurais plus rien pour ton dîner. je mangerai la tranche de pain sec que m'a donnée la bonne Mme Jeanne.

— Je veux partager avec toi.... »

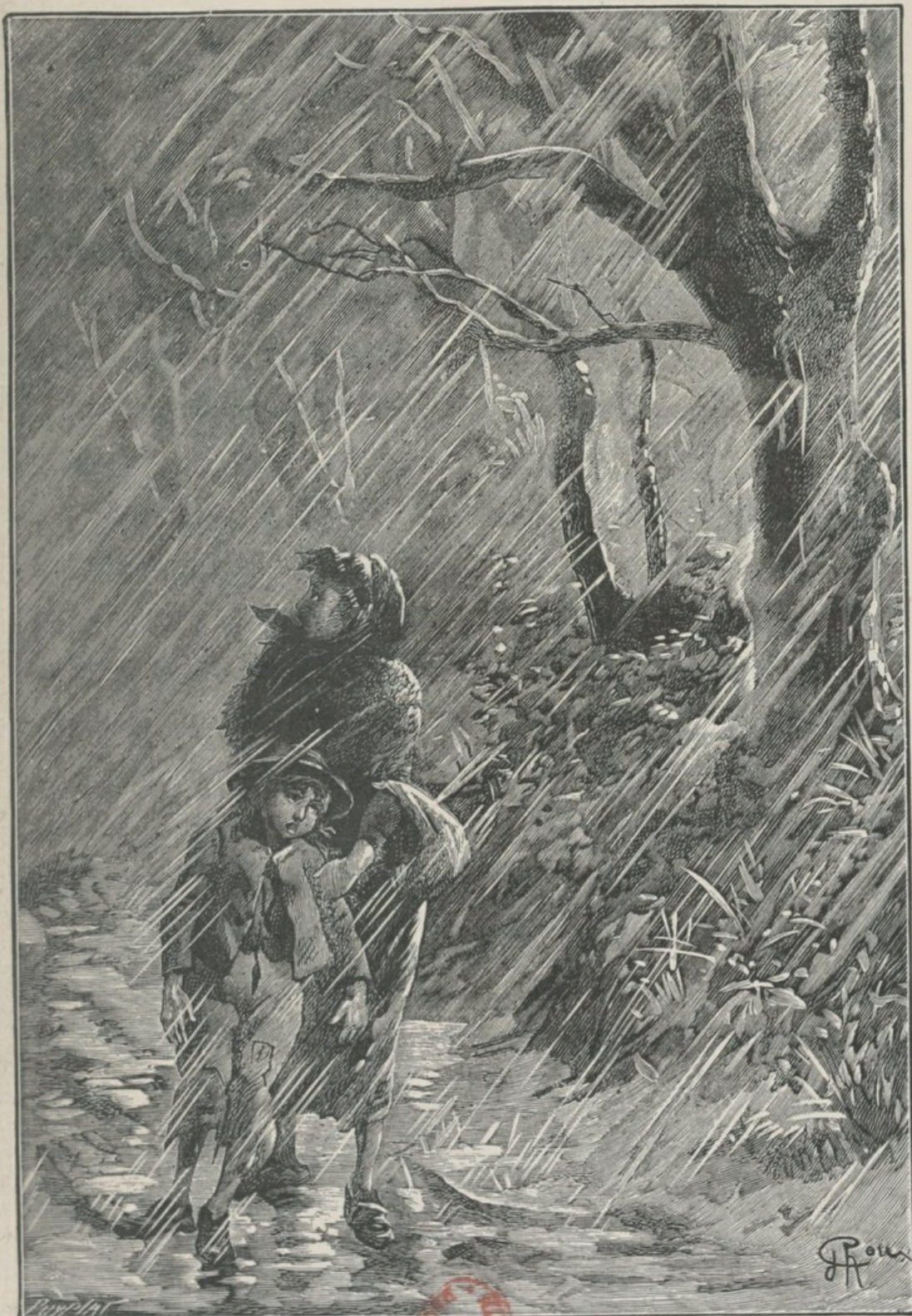
Alors les enfants s'assirent sur un talus ; ils s'y trouvaient très bien, lorsqu'une raffale de vent vint leur fouetter le visage, et un éclair traversa de gros nuages noirs qui s'avançaient du côté des voyageurs.

« Voici l'orage, dit Mélite, il faut aller plus loin !....

– Où ça ?.

— Je ne sais pas ! en avant, il se trouvera sans doute une ferme, une auberge ; mais nous recevra-t-on ? je n'ai plus d'argent.

— Moi j'en ai, reprit Yvon en souriant malgré sa fatigue.



DANS CES CONDITIONS CE SERAIT LA MORT
(PAGE 144.)

D'où vient cet argent, petit malheureux ? »

Et Mélite se leva, sévère et toute pâle de crainte....

« Là, là, je suis un honnête garçon ; je n'ai pas pris cet argent, on me l'a donné.

– Qui donc ?

C'est Pierre, mon camarade de la gendarmerie qui, ce matin, avant de me quitter, m'a glissé dans la main une pièce de dix sous en me disant : ce sont mes économies, prends-les, tu en as plus besoin que moi ; et c'était vrai, car, avec une maman comme la sienne, Pierre n'est pas à plaindre....

Je suis fâchée que tu aies accepté cet argent ; le brigadier dira à sa femme qu'il avait bien deviné. que nous n'étions que des mendiants.

C'est possible, mais ces dix sous-là nous empêcheront de mourir de faim demain... ton pain sec sera bon pour ce soir et voilà tout. On mange tous les jours, grande sœur.

C'est dur de mendier, petit frère....

Mendier... mendier... on me donnera bien des sous sans cela, répondit le petit.

Comment feras-tu ?...

Je.... Je.... Je chanterai :

« Il était un mouton
Qu'il avait quatre pattes. »

Cette idée fit rire les enfants. Lorsqu'un coup de tonnerre dissipa leurs espérances... de larges gouttes de pluie commençaient à tomber et ils comprirent qu'il leur fallait chercher un abri.

La sœur passa son bras autour de la taille de son petit frère et l'entraîna en courant ; une pluie glaciale les fouettait en plein visage et traversait leurs habits.

Un soulier d'Yvon s'englua dans la boue et le pied nu de l'enfant s'y incrusta aussi.

« Attends donc, sœur, je perds mon soulier. » Mélite s'était baissée et elle essayait le pied de son frère avec ses mains, afin de le remettre dans la

chaussure.

« Je n'en puis plus, sœur,... nous sommes dans un grand bois, nous n'en verrons pas la fin.

— Nous ne pouvons passer la nuit à recevoir la pluie ;.... viens,... viens,... je t'en supplie.

— Il faudrait pouvoir... mes jambes ne veulent plus me porter ; va-t'en, sœur, tu viendras me chercher si tu trouves une maison....

— Te quitter !... Oh Yvon !... peux-tu croire cela ?

— Écoute, j'irai encore jusqu'au bout de ce chemin. mais pas plus loin....

— Donne-moi le bras et appuie-toi bien.

— Tu n'es donc pas fatiguée ? « dit son frère, dont la voix affaiblie se faisait à peine entendre.

« Non, non, je suis très forte, pèse donc plus fort sur moi. »

Ils avaient marché lentement pendant cette demi-heure. Cependant Mélite sentait que son frère avait dit vrai, qu'il tomberait bientôt, et la nuit, dans ces conditions, ce serait la mort pour tous les deux.

Et pas une voiture !... pas un voyageur ! pas une maison ! Yvon s'alourdisait au point que Mélite dut l'entourer de ses deux bras pour l'empêcher de s'affaïsser. elle l'entraîna sur un des côtés de la route et l'assit sur un tas de cailloux, puis elle monta debout à côté de lui pour voir si elle découvrirait au loin quelque asile.

« Yvon, dit-elle après un instant, je vois un abri pas très loin ; viens, viens, nous pourrons peut-être arranger une cabane »

Par bonheur, le fossé cessait à cet endroit-là pour permettre aux charrettes de sortir du bois sur le chemin. Mélite souleva son frère et le conduisit sous la futaie.

A vingt-cinq pas se trouvaient des planches relevées bout à bout, qui formaient une espèce de cabane.... Vite, Mélite y fit entrer son frère. La terre n'était pas trop humide... toutefois, pas de fougères ni de feuilles pour se coucher ; l'enfant tomba accablé et s'étendit tout de son long.

Il y avait des vides à travers les planches ; l'eau entraït par bien des côtés, goutte à goutte d'abord, plus vite quand la pluie redoublait.

Malgré cela, l'enfant s'endormit d'un sommeil agité,... rêvant tout haut, appelant sa maman... puis sa sœur.

« Et ne rien pouvoir faire pour lui, mon Dieu ! mon Dieu !... ayez pitié de nous !... qui vous aimons tant ! » s'écria la pauvre Mélite.

Et, ne songeant qu'à son frère, elle s'étendit à côté de lui pour le réchauffer. Elle essuyait avec son tablier l'eau qui tombait sur lui. C'était bien une petite maman, en effet, par ses soins, son abnégation, car elle ne pensait, pour elle, ni à la faim, ni à la fatigue....

Les heures pleines d'angoisses s'écoulaient....

La nuit était venue, apaisant un peu l'orage, mais augmentant la frayeur de la fillette qui veillait.... Elle écoutait les bruits nocturnes de la forêt, les cris d'une grosse chouette perchée au haut d'un arbre voisin de la cabane. et des craquements de branches sèches qui prouvaient que toutes sortes de bêtes couraient sous les arbres ! Étaient-ce des lapins ? des loups ? des renards ? Mélite, ne connaissant pas ces bêtes-là, sa crainte n'en était que plus grande ; elle se figurait de gros animaux féroces toujours prêts à dévorer son frère !

La main d'Yvon s'était refermée sur celle de sa sœur et, malgré le froid, elle était brûlante. De temps en temps, un éclair illuminait les arbres, et les planches jaunes devenaient toutes bleues. Cette clarté d'une minute, loin de rassurer la pauvre enfant, lui causait une frayeur plus 'intense ; elle lui montrait sa solitude dans ce grand bois qui, en cette saison, était lugubre. Les branches dépouillées de feuilles avaient l'air de bras décharnés qui suppliaient l'ouragan de les épargner. Il y avait si longtemps que tout était sombre qu'on devait bien être à moitié de la nuit. Tout à coup, Mélite entendit un cri si plaintif, si douloureux, qu'elle frissonna des pieds à la tête. On se battait sur les branches, au-dessus d'eux ; un bruit d'ailes, de lutte. et de nouveaux cris d'un petit oiseau ; puis la voix sinistre du chat-huant que Mélite connaissait bien, lui donna à penser qu'un pauvre merle était victime de la cruauté de l'oiseau de proie.

Mélite cria pour l'effrayer. Un gros vol lourd secoua les rameaux de l'arbre et un léger coup sec sur la cabane apprit à Mélite que, si elle avait réussi à délivrer le merle des serres du bandit, le bruit de sa chute annonçait que le petit oiseau était mort. Malgré le regret qu'elle en éprouvait, Mélite se dit qu'Yvon le mangerait le lendemain à son déjeuner et que cela lui ferait du bien.

En attendant, l'enfant se plaignait parfois : ses dents claquaient, et des frissons secouaient tout son corps. Sa sœur avait placé la tête de son frère sur ses genoux, et elle étendait sa robe sous lui, afin qu'il ne touchât pas la terre humide. Mélite elle-même sentait un tel malaise causé par l'affreuse nuit qu'ils passaient qu'elle se demanda s'ils résisteraient, abandonnés, sans secours, sous cette cabane qui ne les garantissait de rien.

« Oh ! mon petit Yvon ! s'écria Mélite, c'est trop affreux de ne pouvoir te soulager ; » et la pauvre fillette se redressa pour que le sommeil ne vînt pas l'empêcher de veiller sur son frère.

Le temps marchait lentement ; vers quatre heures, Mélite s'endormit malgré elle ; le jour la réveilla.

Sa première pensée fut pour Yvon. Les yeux du petit étaient ouverts ; mais son visage livide, son air de lassitude, ne laissaient point douter de son état maladif. Sa sœur se pencha sur lui et l'embrassa.

« Comment vas-tu, mon mignon ? »

Il ne répondit rien.

« Parle moi. reprit Mélite.

Ça me fatigue de parler.

Cependant, il faudra faire un effort et tâcher de gagner une maison.

– Je ne pourrai pas marcher.

– Impossible de rester ici, tu y tomberais malade. Alors il faudrait donc t'y laisser mourir ? dit la petite désolée.

Mourir là ou ailleurs. c'est la même chose.

Tu sais bien que je ne te laisserai pas sans secours. j'irais plutôt en chercher.

Si tu me quittes. tu ne me retrouveras plus.

Où serais-tu donc ?

Envolé avec la grosse chouette de cette nuit qui m'emportera.

– Tu l'as donc entendue ?

– Oui, oui, laisse-moi, tu me fatigues. »

Ainsi, le pauvre petit commençait à perdre la tête ; il devait être bien malade !. Et ne savoir que faire ! perdus dans cette forêt.

« J'ai soif », dit Yvon.

Mélite n'avait rien à lui donner ! Elle voulut se lever, mais les corps des deux enfants avaient creusé le sol, et l'eau, arrivant plus abondante tout autour de Mélite, gagnait les pieds de son frère.

« J'ai soif, répéta Yvon.

* – Mon Dieu. mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? » gémit sa sœur

Il y avait un tas de sciure de bois à côté des planches ; Mélite décida qu'elle pourrait en arranger un lit plus sec pour son frère. Elle se souleva ; aussitôt Yvon se raccrocha à sa robe.

« Reste, reste, je le veux, cria-t-il.

– Je suis là, je me lève pour te chercher de la sciure de bois bien sèche. C'est très près d'ici, tu me verras tout le temps d'ailleurs ; à présent, c'est moi qui ai froid, je suis dans l'eau. »

La bonne fille détacha son jupon et le glissa sous son frère pendant qu'elle se relevait.

Il lui en restait un avec son tablier ; elle remplit le tablier de sciure et l'apporta dans la cabane jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le niveau de l'eau. Elle en amassa assez en longueur et en largeur pour qu'elle pût y coucher son frère ; elle saisit alors Yvon par-dessous les bras et l'étendit sur le lit qu'elle venait de lui organiser.

« Ah ! je suis mieux, soupira le petit, mais que j'ai soif !.

Il y a peut-être un ruisseau dans les environs. »

Et Yvon ayant fermé les yeux un instant, Mélite sortit de la cabane.

La première chose qu'elle aperçut auprès des planches fut le merle tué par le chat-huant. Pauvre petite bête ; sa tête était ouverte d'un coup de bec, et les plumes de son dos arrachées. Mélite s'était montrée trop tard pour lui sauver la vie ; il devait être si gai la veille, si joli avec son bec d'un beau jaune, son plumage noir et brillant. Cet innocent, assassiné par le hibou, faisait à Mélite l'effet d'Yvon perdu dans le bois, manquant de tout. couché, malade, loin de leur pays, de leur maison. On pouvait bien ne les retrouver jamais au milieu de ces arbres, ou si tard, qu'on ne saurait plus les reconnaître.

D'ailleurs, qui donc les reconnaîtrait dans ce pays-ci ? Ce ne serait toujours pas la mère Angélique, ni la cabaretière.

« Allons, je crois bien que nous sommes perdus pour tout de bon, » se dit la petite, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Pendant qu'elle songeait ainsi, elle cherchait un peu d'eau propre pour son frère ; elle n'en trouva pas et dut revenir les mains vides. Yvon dormait.

Il faisait grand jour ; il devait être environ neuf heures. Les oiseaux chantaient et cherchaient leur subsistance ; des écureuils sautaient de branche en branche. Mélite se sentait faible ; sa jupe mouillée, froide, collée à ses jambes, la faisait trébucher. Elle écouta les bruits de la forêt et crut entendre au loin le roulement d'une voiture. elle devait passer sur la route, distante d'une soixantaine de pas de la cabane de planches.

« Vite, vite, Yvon, lève-toi, dit sa sœur, nous allons être sauvés ; viens, viens. »

Et elle secouait son frère pour le forcer à se mettre debout.

L'enfant était pâle comme un mort ; il essaya de se soulever sur ses jambes, mais elles fléchissaient sous lui. La voiture se rapprochait, on l'entendait plus distinctement.

« Si nous n'arrivons pas à temps, se dit Mélite, nous serons morts ce soir ! » Alors la pauvre fillette s'agenouilla, tournant le dos à son frère.

« Donne-moi tes mains, Yvon, » dit-elle, et, les ayant saisies, elle les amena par-dessus ses épaules : « Tiens-toi bien à mon cou », et, nouant les jambes du petit autour de sa taille, Mélite se releva, grâce à un gros chêne qui lui servit de soutien et elle se dirigea vers la route.

Pauvre Mélite, ce trajet eût été bien facile autrefois, lorsqu'elle sautait forte et alerte dans le bateau de son père ; mais comme elle était faible maintenant ! Trébuchant à chaque pas sous son cher fardeau, . elle se soutenait en s'appuyant aux arbres ; la voiture n'était plus loin. Au détour du chemin, elle apparaîtrait. Grand Dieu ! si Mélite n'arrivait pas à temps !.

Alors, malgré son souffle haletant et sa tête qui tournait, la pauvre petite prit son élan, et, voyant enfin la voiture qui n'était plus qu'à quelques mètres, elle franchit le fossé. gagna le milieu de la route ; là, épuisée. elle tomba, et, à côté d'elle, Yvon s'étendit, lui aussi, évanoui comme sa sœur.

XII

« Gare ! gare ! » cria la voix d'un très jeune homme qui conduisait un dog-cart ; mais, comme les enfants ne se relevaient pas et que le cheval, lancé au grand trot, allait les atteindre, un monsieur plus âgé, assis à côté du conducteur, s'empara des rênes et, d'un coup sec, arrêta le cheval. Il était temps ! Les pieds de devant de l'animal retombent à quelques lignes seulement du groupe qui barre le chemin. Le jeune homme saute à bas de son siège, un domestique nègre qui se tenait derrière va prendre la jument par la bride et la fait reculer ; enfin, celui qui semblait le maître descend à son tour.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il ; à quoi pensent ces gens-là qui ne bougent pas devant un cheval ?.

Ce sont deux enfants, mon oncle, qui semblent morts ; quelle pâleur ! »

Alors l'oncle tira d'une de ses poches une petite pharmacie de campagne renfermant des cordiaux et des sels ; en toute hâte il versa quelques gouttes d'eau-de-vie entre les lèvres des enfants et leur en frotta les tempes. La jeune fille entr'ouvrit les yeux et murmura :

« Sauvez mon frère.

– Vite au château, mon neveu ! dit le monsieur. Jo (c'était le serviteur nègre), mets la petite fille à nos pieds et charge-toi du petit garçon.

Un quart d'heure après, le dog-cart entra dans la cour du château des Landes, et les deux enfants étaient transportés à la cuisine devant un bon feu. –

« Qu'on appelle Mlle Jouteau, commanda le vieux monsieur, et qu'elle apporte des couvertures. Et vous, Catherine, dit-il – à la cuisinière,

déshabillez ces malheureux et frictionnez-les vigoureusement. Quant à toi, Jo, occupe-toi du petit garçon. »

Dès que Mélite sentit la chaleur du feu, elle revint à elle ; et elle ne voulut pas qu'on lui fît quoi que ce soit avant de soigner son frère.

Il était couché sur les genoux du nègre, les yeux fermés, on eût dit un mort. Mais sa sœur avait repris toute son énergie ; elle retirait les vêtements boueux et humides d'Yvon et approchait ses pieds glacés de la flamme. A ce moment, une dame, avec des cheveux gris sous un bonnet de mousseline, accourait, apportant des couvertures.

« Réchauffez-le, madame, je vous en prie », implora Mélite, qui, ayant fini de déshabiller son frère, le prit dans ses bras et l'étendit dans la couverture chaude qu'elle replia sur lui. Yvon ouvrit lentement les yeux.

« Mélite, es-tu là ? demanda-t-il d'une voix faible.

– Oui, mon mignon, vas-tu mieux ?

– J'ai chaud, mais j'ai si soif.

Que veut-il ? dit le petit jeune homme qui n'avait pas entendu.

Il a soif et faim, il n'a pas mangé depuis hier matin.

Pauvre petit ! murmura Mlle Jouteau. Catherine, faites vite chauffer du bouillon ; de mon côté, je vais préparer du vin chaud sucré.

Oh ! merci. » dit Mélite, qui soutenait la tête de son frère dans ses bras. Quand le bouillon fut chaud, elle approcha elle-même la tasse des lèvres d'Yvon.

« Bois, chéri, cela va te faire du bien ! » Et comme, en effet, le petit garçon avalait en souriant un peu : « et tu vas avoir du vin aussi. et sucré. tu n'en as jamais bu, qu'une fois, tu aimes bien cela, j'en suis sûre, papa disait que c'était très bon.

Eh bien, toi, petiole, as-tu donc mangé ce matin à la place de ton frère, que tu ne demandes rien, reprit M. Dumagny.

Non, monsieur, répondit-elle, seulement moi je n'ai besoin que d'un peu de pain et d'eau ; vous avez l'air si charitable que vous ne m'en refuserez pas quand mon frère sera tout à fait bien.

– On va te donner tout de suite de la soupe qui est là pour les métayers. te sens-tu de force à en manger ?

Oh oui, monsieur ! et Yvon aussi. Je le crois ; il mourait de faim et de froid. voilà tout ; tenez, depuis son bouillon, il est déjà moins pâle !

Maintenant, ma fille, vous allez changer aussi vos habits mouillés, car ce n'est pas plus sain pour vous que pour votre frère, dit Mlle Jouteau, la femme de charge des Landes.

— Je n'ai pas d'habits de rechange, madame, je n'ai que cela, murmura Mélite, honteuse de sa pauvreté.

— Le fermier Franjou a onze enfants ; il me prêtera une robe d'une de ses filles ; quand la vôtre sera lavée et séchée, vous la reprendrez, et l'on rendra l'autre au fermier. Je vais donner votre robe aux laveuses.

— Je sais laver et repasser, madame, je m'en chargerai bien. »

Pendant ce temps, la cuisinière apportait une petite soupière à Mélite et lui disait :

« Goûte ça, fillette.... » Lorsque Yvon, sentant l'odeur de la soupe à l'oignon, voulut en manger aussi et que, se retournant pour demander une cuillère, il aperçut la tête du nègre au-dessus de la sienne, il poussa des cris perçants, croyant que cet homme noir était le diable, venu pour l'emporter.

« Qu'as-tu donc ? demanda sa sœur.

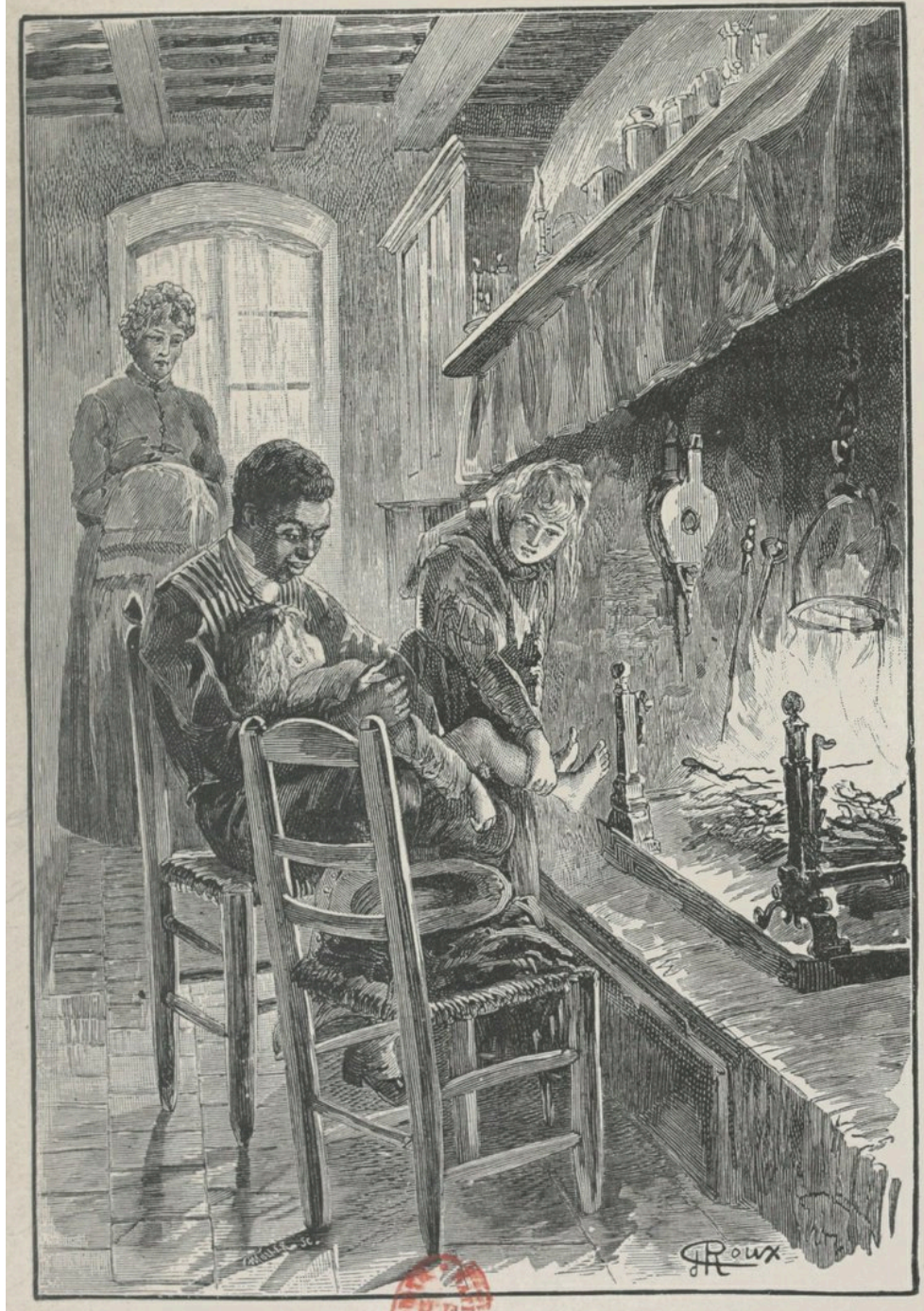
— Oh ! Mélite, à mon secours, » et Yvon se cachait la figure sur l'épaule de sa sœur.

« Qu'y a-t-il donc ?

— Ce diable noir. c'est affreux !.

— Mais c'est un nègre. J'en ai vu sur un navire qui avait hélé notre barque pour demander sa route à papa.

Moi je n'en ai vu jamais, jamais.



IL ÉTAIT COUCHÉ SUR GENOUX DU NÈGRE.
(PAGE 154.)

Papa nous contait des histoires sur leur pays. tu sais bien ? où il y avait des serpents. » Et Mélite attaquait sa soupe et n'avait plus envie de parler. « Voyons, mange donc et ne pleure plus » Les deux enfants se sentaient si bien remis qu'ils causaient comme à leur ordinaire ; ceux qui les entouraient les regardaient en sou-riant. Comme Yvon ne paraissait toujours pas rassuré auprès du nègre

« Jo, dit le vieux monsieur, danse donc quelques pas de bamboula pour te faire bien venir du petit garçon. »

Aussitôt le brave Jo déposa Yvon sur une chaise et se mit à sauter si drôlement, en ouvrant sa grande bouche, pleine de dents très blanches, qu'Yvon partit d'un éclat de rire.

« Si j'avais ma culotte, j'irais danser avec vous, dit-il au nègre ; mais. je ne l'ai pas, et la soupe est trop bonne pour la quitter. »

Quand la soupière fut vide, Mélite se leva et regarda le vieux monsieur de ses jolis yeux très doux.

« Je vous remercie bien, monsieur, nous pourrons, je le crois, continuer notre route quand nos habits seront secs. »

En ce moment, Mlle Jouteau apportait avec une jupe de flanelle à carreaux et un corsage noir pour Mélite ; une blouse et un pantalon pour Yvon, deux paires de sabots garnis de paille.

« Venez avec moi à la buanderie, les enfants, je ferai chauffer de l'eau pour vous ; après vous vous habillerez. »

Yvon dit à sa sœur tout bas de lui donner son pantalon sale ; il saisit au fond de sa poche son mouchoir, et, comme il ne pouvait pas marcher, entortillé qu'il était par ses couvertures, Jo s'approcha de lui un peu timidement.

« Voulez-vous que je vous porte ? demanda-t-il.

Oui ! » répondit Yvon après un instant d'hésitation. Alors son nouvel ami l'enleva dans ses bras et exécuta quelques pas de bamboula qui rompirent tout à fait la glace entre le nègre et l'enfant. Dans sa joie, Yvon en oublia un instant Mélite qui fut obligée d'appeler son frère pour qu'il la suivît avec son porteur.

Mlle Jouteau eut vite fait d'apprêter de l'eau tiède dans une cuve et d'y savonner Yvon ; puis, quand il fut essuyé, revêtu des habits d'un des fils du fermier, Jo emmena le petit, tandis que Mélite se baignait à son tour. Quel plaisir c'était d'être propre !. de laver ses pieds pleins de terre, tout son pauvre petit corps amaigri et poussiéreux, jusqu'à ses cheveux blonds très longs !. Avoir du linge qui sortait d'une armoire et sentait la lavande !. Rien que de se déshabiller, Mélite se sentait déjà reposée. et puis, Mlle Jouteau était si bonne !

« On dirait que vous nous connaissez déjà, madame, dit Mélite, les yeux brillants de reconnaissance ; on ne soigne pas ainsi des inconnus.

Quand des enfants sont seuls, comment n'en avoir pas pitié ; vous n'allez plus bien loin, j'espère ?

Je ne sais pas.

Comment ! vous ne savez pas ; seriez-vous donc des petits vagabonds sans feu ni lieu ?. » Et la figure de Mlle Jouteau devenait plus sévère....
« Du reste, vous direz tout cela devant monsieur et madame, quand ils vous interrogeront. »

Mélite avait le plus vif désir de tout dire à la vieille dame ! Mais le malheur la rendait timide. Leurs aventures étaient si singulières qu'en les écoutant on ne les croirait pas. D'ailleurs, il serait toujours temps de parler si les maîtres du château la questionnaient.

Certes, Mlle Jouteau s'intéressait à eux, ça se voyait bien ; alors pourquoi lui laisser venir de mauvaises pensées, sans la détromper ?

« Plus tard. plus tard je parlerai, » se dit Mélite, que l'envie de dormir engourdissait. Elle avait passé une nuit tout éveillée et si inquiète !

Mlle Jouteau semblait mécontente du silence de la fillette, et, cependant, dès qu'elle la regardait un peu attentivement, le petit visage candide de Mélite ramenait la confiance chez l'excellente créature.

« Enfin venez, je vais vous mener à M. Dumagny, » dit la femme de charge ; mais l'enfant déjà avait pris ses habits et les trempait dans la cuve où elle s'était baignée. Relevant sa jupe autour de sa ceinture, et ses manches jusqu'aux coudes, elle se mit à laver sa robe, son linge, ses bas, très adroitement, comme une vraie petite blanchisseuse.

« Votre mère était une bonne ménagère, dit Mlle Jouteau, attendrie par l'action de Mélite, elle vous a appris à bien travailler.

Je sais aussi repasser, madame, vous verrez quand mon linge sera sec.

C'est bien, laissez tout en place, j'enverrai une lessiveuse finir votre ouvrage ; il faut aller prendre les ordres de M. Dumagny et de madame. »

A la porte, on retrouva Yvon qui jouait avec Jo et lui sautait sur les épaules.

« Que te voilà belle, Mélite ! si tes cheveux étaient peignés, tu serais tout à fait comme chez nous.

Vous viendrez dans ma chambre et je vous peignerai tous les deux, reprit Mlle Jouteau. Vous, Jo, allez demander à M. Dumagny et à madame s'ils veulent que je leur amène ces petits ? Suivez-moi, les enfants. » Et prenant un escalier de service, la femme de charge monta chez elle avec le frère et la sœur.

Elle fit asseoir Mélite sur un tabouret, et tressa ses cheveux après les avoir démêlés. Au fond du cœur de toutes les vieilles filles, il y a un cœur de mère, et Mlle Jouteau, en voyant les deux enfants peignés par elle et si jolis, sentit diminuer sa défiance et désira qu'ils pussent rester dans cette grande maison hospitalière.

Jo revint rapporter la réponse du maître de là maison.

« Monsieur a dit : « Ils ont mangé, n'est-ce pas ? eh bien, nous allons en faire autant, qu'ils attendent ! »

« Veux-tu venir avec moi soigner les chiens de mon maître ? proposa le nègre au petit garçon.

— Si ma sœur veut bien !...

— Va, mon mignon, mais reviens.

— Et toi ?

— Je raccommoderai du linge en attendant le nôtre.

— Aide-moi plutôt à plier des serviettes et à les porter dans les armoires, » dit la femme de charge à Mélite qui gagnait de plus en plus dans son estime.

Depuis que la fillette se trouvait dans un vrai château, elle était surprise de la beauté de tout ce qu'elle voyait. La cuisine, d'abord, avec son régiment de casseroles... la buanderie avec ses robinets d'eau chaude et froide. enfin, cette lingerie où des piles de draps s'entassaient jusqu'au

plafond, en attendant qu'on les rangeât sur les tablettes de ces grandes armoires tout autour de la pièce. Certes leur petite maison de la grève eût dansé à l'aise dans cette lingerie-là, et comme il y faisait une bonne chaleur, comme ça y sentait bon !. Dire qu'il y avait des gens assez heureux pour loger là toute l'année ! que ceux-là ne connaissaient ni la faim ni le froid.

A cette heure où Mélite venait de mener une vie si facile, elle se trouvait plus malheureuse de reprendre son collier de misère, de tendre la main. Que ce fût pour du pain ou des sous, c'était toujours mendier, et cela ne pouvait pas empêcher de mourir de faim ou de froid, comme la nuit dernière dans la forêt.

« A quoi penses-tu donc, petite, demanda Mlle Jouteau, tu ne dis rien ?

— Je pense, madame, que je n'oublierai pas le bien qu'on nous a fait ici ; ce sera dur de retomber dans le malheur ! Ah ! si on pouvait m'employer. à garder des vaches. raccommoder. laver.

— Mais ton petit frère ne sait rien ?

C'est vrai, ce serait une charge dans la maison, » et Mélite soupira comme s'il lui échappait une espérance. Il ne faudra pas que nous partions trop tard, à cause de la forêt à traverser... j'aurais peur de nous y retrouver la nuit....

— Où irez-vous coucher ?

— Je vous le demanderai, car je ne connais point le pays. »

A ce moment, on entendit des aboiements mêlés à la voix perçante d'Yvon ; mais les accents étaient plutôt joyeux qu'effrayés. Mélite regarda par la fenêtre et vit son frère qui cabriolait avec deux beaux chiens lévriers noirs et un jeune chien qui devait être leur fils, tous les trois conduits par Jo qui riait en montrant ses trente-deux dents blanches comme du lait. Une croisée s'ouvrit, et M. Dumagny fit signe qu'on lui amenât ses chiens. Alors toute la bande : nègre, enfant et bêtes, escaladant quatre à quatre les marches du perron, se précipita à l'intérieur. Jo poussa la porte du fumoir où se trouvait le châtelain, et la meute fit irruption dans la salle, entraînant Yvon avec elle.

Les chiens lui sautaient sur les épaules, le petit lui mordillait les mains, et, le tirant par sa blouse, l'amena tout auprès de son maître, comme pour lui présenter son nouvel ami.

« Qu'est-ce que c'est que ce joli petit garçon-là, Jo ? demanda M. Dumagny.

— C'est le petit que nous avons trouvé dans la forêt....

— Vraiment ! maintenant qu'il est propre, je ne l'aurais pas reconnu. Eh bien, et ta sœur, où est-elle ? demanda M. Dumagny à Yvon.

— Je l'ai laissée avec une dame qui la peignait aussi.

— Va la chercher ; sauras-tu retrouver ton chemin ?

— Oh oui, monsieur, si le petit chien veut venir avec moi.

— Il ne te suivra pas ?

— Je crois que si ; » et Yvon, arrivé à la porte, siffla d'une certaine façon qui fit dresser l'oreille à Lolo c'était le nom du jeune chien. Celui-ci hésita un instant, puis bondit à la suite d'Yvon qui, triomphant, referma la porte derrière lui.

« C'est singulier que Lolo suive ce petit garçon ; il ne connaît d'ordinaire que toi et moi.

— Les chiens, voyez-vous, maître, c'est quelquefois plus fin que les hommes, ils devinent. que c'est gentil ce petit. ça me donne confiance en lui. si vous voyiez comme les chiens le caressent. »

Pendant que Jo parlait, M. Dumagny s'installait dans un fauteuil, allumait un cigare et disait à Jo : « Monte prier ma belle-sœur de venir ici. » Les deux lévriers avaient déjà pris leur place habituelle aux pieds de leur maître. Mme Prosper Dumagny, veuve du frère cadet du propriétaire du château des Landes se rendit à l'appel de son beau-frère.

« Vous m'avez fait demander, Eusèbe ? dit-elle.

— Oui, je veux avoir votre avis sur.... »

A ce moment, Mlle Jouteau entrait après avoir fait passer devant elle Mélite. La petite, elle aussi, était méconnaissable ; vraiment belle, tête nue, avec une tresse épaisse et longue qui tombait sur son dos. Son costume, très propre, faisait valoir son corps déjà gracieux et robuste. Quel étonnement pour ces enfants de voir cette pièce haute et claire, avec des têtes de sangliers, de loups, de cerfs aux cornes énormes. tapissée de peaux de bêtes. d'armes accrochées aux murs comme les casseroles dans la cuisine. Il y en avait en rond, en carré, en long ; Yvon ouvrait ses yeux tout grands.

« Approche, dit M. Dumagny, toi, la fillette ; comment vous appelez-vous ?

— Je me nomme Mélite, monsieur, et mon frère Yvon.

1 Et vos parents ?

— Derrien.

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Papa était pêcheur.

— Pourquoi les avez-vous quittés ?

— Ils sont morts....

— Pauvres enfants ! murmura M. Dumagny.

— Mon frère, ne croyez pas tout ce que vont vous dire ces vagabonds, reprit sa belle-sœur. C'est bien singulier que vous les ayez trouvés sur la grande route. Demandez-leur d'abord où ils demeurent ?

— Vous avez raison, ma sœur, sachons d'où ils viennent, nous aviserons après. De quel pays êtes-vous ? dit-il en s'adressant à Mélite.

— De la côte....

— De quelle côte ?

— De Ploumanac'h.

— Quel département ?

— Plaît-il, monsieur ? demanda Mélite qui ne comprenait pas.

— Quel est votre département ?

— Ploumanac'h.

— Ce n'est pas un département....

— Ah ! je ne sais pas, monsieur....

— Vous voyez bien, mon frère, qu'ils mentent, il est impossible qu'ils ignorent le nom de leur département, ils ne savent plus quoi inventer.

— Je ne mens pas, madame, notre village s'appelle Ploumanac'h. je n'allais point dans les terres, je restais à pêcher avec papa, répondit Mélite.

— Si vos parents sont morts, vous aviez de la famille, comment ne vous a-t-on pas recueillis ? et Mme Dumagny prenait un air défiant.

— Parce que nous nous sommes sauvés.

— Ah ! nous y voilà ! je vous le disais bien, mon frère, des enfants aux mauvais instincts qui ont préféré mendier sur les chemins que rester à travailler chez d'honnêtes parents.

– La petite fille est adroite et travailleuse, madame, répliqua Mlle Jouteau, et je crois qu'elle a de bonnes intentions.

– Ah vraiment ! eh bien, apprenez-nous pourquoi vous êtes partis de votre village ? demanda Mme Prosper Dumagny en s'adressant à Mélite.

– Parce que, le soir de la mort de maman, qui avait déjà perdu papa, j'entendis la mauvaise cabaretière qui disait à un méchant homme, parent de maman, qu'il fallait qu'il emmenât Yvon, pendant que la cabaretière me prendrait chez elle ; qu'ils nous battraient pour nous faire rudement travailler !. Yvon battu ! et emmené loin de moi ! c'était trop fort ! Je l'ai réveillé dans la nuit et nous avons été nous cacher dans mon rocher.

Votre rocher !. qu'est-ce que cela ? reprit Mme Dumagny.

C'est notre grotte, dit Yvon, trouvant qu'on ne l'interrogeait pas, lui qui désirait parler à son tour.

Un rocher ! une grotte !. ils nous racontent des choses bonnes pour les enfants ; il n'y manque qu'une sorcière. C'était donc très loin de votre village, qu'on ne vous découvrait pas, là où vous étiez ?

C'était tout près, au contraire, à peine un quart de lieue, répondit Mélite. J'appelais cela le Roc-Fermé parce, qu'on ne pouvait pas y entrer.

Comment y entriez-vous donc, alors ?

Par le trou sous le sable, dit Yvon, en intervenant de nouveau, même que j'avais grand'peur quand je me coulais dedans.

Ils sont bien bêtes, tes récits, mon garçon. Jouteau, rhabillez ces mendiants, dit Mme Dumagny d'un air sévère. Qu'on leur donne du pain et un morceau de viande, et qu'ils s'en aillent. »

Mélite avait pris la main de son frère et saluait poliment pour se retirer ; ses grands yeux tristes avaient une expression de reproche à l'adresse de celle qui l'accusait de mensonge ; mais, quand son regard rencontra celui de M. Dumagny fixé sur elle, celui-là était si bon que des larmes montèrent au bout des cils de la pauvre fillette.

« Attends un peu, petiotte, dit le maître des Landes brusquement ; as-tu au moins un peu d'argent pour ton voyage ?

Non, monsieur, je n'en ai plus ; j'avais les quatre francs de ma tirelire ; mais j'ai acheté du pain, . de quoi manger et, aussi coucher pendant notre route.

- Depuis combien de temps voyagez-vous ?
- Oh ! il y a plus de quinze jours, monsieur.
- Quinze jours ! combien faites-vous de lieues par journée ?

Dans les commencements, trois au moins, en nous reposant au bord des ruisseaux pour boire, mais, dans les derniers jours, mon frère était si fatigué. puis, il n'avait guère à manger. Quand vous nous avez trouvés, nous avions couché dans la forêt et nous y serions morts si vous ne nous aviez pas ramassés....

Morts. vous faisiez peut-être semblant, murmura Mme Prosper Dumagny.

Assez, ma sœur, . » dit d'une voix grave son beau-frère en l'interrompant ; et se tournant vers la femme de charge : « Jouteau, je vous confie ces deux orphelins ; voilà des nuages noirs qui passent, il va faire de l'orage. Je ne mettrai pas mes chiens dehors cette nuit, je ne laisserai pas deux enfants s'en aller de chez moi par un mauvais temps, sans abri, quand moi je serai bien logé et bien nourri, et puis, tant pis pour eux s'ils ont menti. J'aime mieux être trompé que manquer de pitié.

— Alors, monsieur, ils coucheront ici ? demanda Mlle Jouteau avec un heureux sourire.

— Oui, et je sais que vous les soignerez bien. »

Sur ces mots, M. Dumagny se leva, et, quand Jouteau eut emmené les enfants, il siffla ses chiens et allait s'éloigner, lorsque sa belle-sœur se rapprocha de lui.

« J'ai peur, mon cher Eusèbe, de vous avoir mécontenté, murmura-t-elle,

— La pitié est la loi du Christ, ma sœur ; souvenez-vous qu'il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants !... » et M. Dumagny appela : « Loth ! Sarah ! Lolo ! en route pour la promenade, si l'orage nous en laisse le temps ! » et il sortit, laissant sa belle-sœur inquiète de lui avoir déplu.

XIII

M. Dumagny était très bon, mais il avait pris l'habitude, dans ses propriétés de l'autre côté des mers, d'être promptement obéi par ses nombreux serviteurs. Il vivait seul alors, et personne ne résistait à ses volontés. Il était venu résider en France et avait acheté les Landes.

Jo laissait entendre que son maître était si riche !... si riche !. que jamais il ne pourrait dépenser autant d'or qu'il en avait. tandis que Mme Dumagny, veuve de son frère, n'avait que cinq mille francs de rente.

Elle retournait donc tristement dans son appartement, pendant que Mélite et Yvon croyaient rêver en comprenant qu'ils passeraient la nuit au château, . que la pluie pourrait tomber sans qu'elle les mouillât, comme celle de la nuit précédente. Mélite ne quittait plus la femme de charge, voulant se rendre utile, afin de payer par son travail tout le bien qu'on leur faisait à tous les deux.

Quant à Yvon, il marchait sur les talons du nègre, qui, lui aussi, riait à tout propos en regardant son nouveau compagnon.

Le soir, les enfants dînèrent à la cuisine, où Catherine, le cordon bleu des Landes, et Jo s'occupèrent des voyageurs, surpris de la réserve de Mélite qui veillait à ce que son frère n'eût pas l'air glouton, et n'acceptât pas trop de nourriture sur son assiette. Mlle Jouteau mangeait seule à part ; elle leur avait fait dire de venir la rejoindre après le dîner ; elle coucha ses protégés dans un cabinet à côté de sa chambre, et, comme ils n'avaient pas dormi la nuit précédente, Mélite du moins, à peine étendus dans leurs lits, entre des draps bien blancs, leurs yeux se fermèrent et un lourd sommeil vint leur apporter un repos dont ils avaient grand besoin.

Le lendemain, Mélite s'éveilla plus tard qu'à l'ordinaire ; quand elle voulut se lever, elle retomba sur son lit en jetant un cri.

« Est-ce que tu es malade ? demanda son frère qui déjà était à demi habillé et se lavait la figure.

J'ai mal partout, c'est d'avoir été dans la forêt. Comment aurais-je fait si on m'avait mise à la porte hier ? je serais restée en chemin, dans un fossé. Aujourd'hui, si on nous renvoie, je ne pourrai pas marcher. Que va dire Mme Jouteau ?. Elle croira peut-être que c'est par paresse que je me plains. »

Malgré sa bonne volonté, à chaque mouvement que Mélite essayait de faire, elle souffrait tant qu'elle devait rester immobile.



Mlle Jouteau était prête depuis longtemps pour sa tournée d'un bout à l'autre de la maison où elle allait s'assurer si chacun était à son ouvrage. Elle entra dans la chambre des petits et leur apporta leurs anciens habits ; leur propreté ne pouvait pas en cacher l'usure.

« Monsieur a donné l'ordre qu'on rendît au fermier Franjou les habits de ses enfants et qu'on vous en fît des neufs. En attendant, vous porterez bien ceux-ci encore deux ou trois jours. Mais pourquoi ne vous levez-vous donc pas, Mélite ? »

J'ai une douleur qui m'en empêche, madame, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ? » Et, en même temps, la fillette tentait de s'asseoir sur son lit ; mais elle devint si pâle que Jouteau courut à elle, croyant qu'elle s'évanouissait. Ses mains étaient brûlantes.

« C'est une courbature, dit la femme de charge. Je vais demander à monsieur, qui sait tout, ce qui vous fera du bien. Ne bougez pas. »

La femme de charge prit les vêtements du fermier pour les lui rendre, et, par son habitude d'ordre, quand elle fut dans la chambre, elle retourna les poches de la robe de Mélite et du pantalon d'Yvon. Tout à coup, elle entendit un bruit de métal résonner sur le plancher, et une pièce jaune roula jusqu'au bout de sa chambre, tandis que du pantalon très propre, porté par le petit garçon, elle retirait un mouchoir très sale, n'ayant plus de couleur. Dans un des coins noué, elle sentit quelque chose de dur ; elle défit le nœud et vit un gros morceau de verre. Quelle singulière trouvaille ! cela ressemblait à du cristal tombé d'un lustre et brillait d'une façon surprenante sous le feu d'un rayon de soleil naissant.

« Où cet enfant a-t-il pu avoir ce cristal ? » se demanda Mlle Jouteau qui, en baissant les yeux, découvrit en même temps la pièce jaune.

Elle la ramassa et la regarda attentivement.

C'était sûrement du cuivre ; cependant les gravures de chaque côté de la pièce étaient si remarquables que Jouteau, surprise de savoir ces objets dans les mains d'un petit vagabond, se dit qu'il fallait les montrer à son maître.

M. Dumagny sortait de très bonne heure ; il lâchait ses chiens et les promenait dans le parc, toujours à la même place, autour de l'étang ; il s'asseyait sur un banc et fumait sa pipe.

La femme de charge alla l'y rejoindre.

« Qu'y a-t-il, Jouteau ?

— J'ai à parler à monsieur.

— Rien de mauvais pour les enfants, je suppose ?

— Ma foi, cela n'est point bon. D'abord la petite est malade ; une courbature et, je crois, fièvre et douleurs.

— J'irai la voir.

— Et puis... monsieur... si nous nous étions trompés... car je les croyais d'excellents sujets.

— Qui vous fait en douter ?

— C'est que j'ai découvert deux objets dans la poche du garçon, qui ne viennent point de pauvres gens.

— Montrez. »

Mlle Jouteau donna d'abord la pièce... M. Dumagny l'examina puis, tira de sa poche un couteau très compliqué, en dégagea une lime et frotta légèrement le rebord de la pièce.

« Est-ce de l'or ou du cuivre, monsieur ? demanda la femme de charge avec inquiétude.

— C'est de l'or, et la monnaie est très curieuse ; espagnole, elle vaut pour le moins trois cents francs.

Seigneur Jésus ! ce sont de petits voleurs, car ils auraient vendu cette monnaie, si elle n'était pas volée ! ils ont eu peur qu'on les arrêtât ; et ce cristal ? »

Le visage de M. Dumagny devint très grave dès qu'il eut regardé de près le morceau de verre ; il le fit briller au soleil, le soupesa, l'approcha de ses yeux.

« Eh bien, monsieur ?

— Vous êtes une fille discrète et dévouée, Jouteau.

— Certes oui, monsieur, qu'est-ce donc ?

— C'est un diamant.

— Un diamant ! à ce petit pauvre.

— Oui, un diamant et d'une si belle eau ! si bien taillé ! que je crois qu'on le vendrait, à Paris, pas moins de huit à dix mille francs.

Dix mille francs, Monsieur ! mais alors ils sont peut-être les émissaires d'une bande d'assassins ! et viennent ici pour étudier le château et aller ouvrir, la nuit, aux malfaiteurs 1

C'est possible ; mais il n'y a rien à craindre, nous sommes trop nombreux avec mes domestiques tous armés comme moi. Jo, qui couche au rez-de-chaussée, entendrait le moindre bruit, il a des oreilles de sauvage. Il n'en faut pas moins surveiller ces mendiants ; ne dites à personne ce que vous venez de m'apprendre. Remettez la pièce d'or et le diamant où vous les avez trouvés et tenez-moi au courant de ce que feront ces vagabonds.

Oh ! la petite est malade, elle ne peut pas bouger en ce moment.

C'est vrai, j'oubliais, retournez auprès d'elle, j'y passerai dans une heure et verrai à la soigner. »

Jouteau était bien troublée tandis qu'elle montait l'escalier pour se rendre auprès de M élite. Cette pièce de monnaie, ce diamant d'une telle valeur lui semblaient des charbons ardents.

« Qui aurait jamais cru cela, de si bonnes petites figures ! » répétait tout bas la brave fille.

Quand Mlle Jouteau entra dans la chambre des enfants, Mélite était très rouge, et Yvon était assis par terre pour être plus près de sa sœur, qu'il ne quittait pas un instant des yeux Il tenait sa main brûlante. et avait bien envie de pleurer.

« Voulez-vous quelque chose ? demanda Mlle Jouteau à Mélite.

Je n'ai que soif, oh mais, bien soif !

Prendriez-vous du vin ?

Non, non, un verre d'eau seulement.

Il y a ici du sirop, si cela vous fait plaisir ?

Je n'en ai jamais bu, mais j'aimerais mieux de l'eau.

Je vais vous en chercher en bas.

J'y cours, mademoiselle, s'écria Yvon.

Dis donc madame, reprit sa sœur.

C'est une demoiselle, Jo me l'a dit, répondit le petit garçon ; n'est-ce pas, mademoiselle ?

C'est vrai, » et Jouteau ne put s'empêcher de sourire. « Dites à Catherine qu'elle mette du pain et du café au lait pour deux dans mon plateau, ajouta-

t-elle ; vous n'avez pas déjeuné et vous resterez ainsi auprès de votre sœur à la garder.

— Oui, ma Mélite, je te guérirai, va. » Et l'enfant partit au galop pour revenir plus vite.

Mlle Jouteau, seule avec Mélite, demeurait silencieuse ; elle n'avait plus la même expression de bonté que la veille. L'enfant la regardait et se sentait triste de l'espoir qu'elle avait eu d'être aimée dans cette maison, à présent [que cet espoir lui manquait.

En se remuant, Mélite poussa un cri, tant le mouvement qu'elle fit fut douloureux. Mlle Jouteau se rapprocha aussitôt de son lit.

« Qu'avez-vous ? demanda-t-elle à Mélite.

— Ce n'est rien, mademoiselle, je m'en veux d'être si peu courageuse.

— Vous êtes toute pâle, c'est que vous avez beaucoup souffert.

— Je suis bien tourmentée de penser que cela peut durer longtemps.... J'ai peur de gêner ici....

— Vous ne gênez personne.... M. Dumagny va venir vous voir ; il est à moitié médecin et nous soigne tous ici. Surtout, s'il vous interroge, parlez-lui franchement ; il est indulgent pour toutes les fautes, excepté pour le mensonge.

— Vous me parlez comme Mme Dumagny, mademoiselle. Je vous jure pourtant bien que je dis toujours la vérité ; » et comme la petite figure de Mélite se contractait et que ses yeux devenaient humides :

« Je suis une maladroite de vous tourmenter pendant que vous êtes malade et je ne vous ai pas encore donné à boire ; j'oubliais que ma carafe était pleine. »

Mlle Jouteau apporta un verre d'eau à Mélite et lui soutint la tête avec toutes sortes de précautions pour qu'elle pût boire sans souffrir.

« Je vous remercie bien, mademoiselle, vous êtes très bonne. »

Bientôt on entendit les pas d'Yvon qui arrivait en courant, précédant un plateau porté par la fille de cuisine.

Mlle Jouteau prépara le café au lait d'Yvon qui suivait des yeux le sucre tombant dans la tasse, le café, le lait et la tartine de beurre, et, quand il eut goûté la première bouchée :

« C'est bien meilleur que nos soupes au poisson dans la grotte ; goûtes-en, sœur, ça te fera du bien » Mais sa sœur refusa.

Un coup frappé à la porte arrêta la main qu'Yvon portait à sa bouche.

« C'est monsieur, » dit vivement Mlle Jouteau, et elle alla ouvrir.

C'était en effet M. Dumagny qui portait une trousse en cuir.

« Eh bien, petite, vous êtes donc malade ? demanda-t-il en prenant la main de Mélite.

Ce ne sera rien, monsieur, j'espère bien ne pas causer d'embarras ; je n'ai jamais été couchée un seul jour.

Cette fois, vous allez rester dans votre lit ; vous avez-la fièvre, où est votre mal ?

Dans le dos, monsieur, » et, comme M. Dumagny la soulevait et tâtait l'endroit où la douleur était plus vive, Mélite cria sans pouvoir s'en empêcher.

« C'est fait, petiote, je sais ce que c'est.

« Jouteau, voici mon ordonnance : forte prise de quinine à lui donner, accompagnée d'une orangeade que vous préparerez ; frictionner le dos avec de la térébenthine, et, dans deux ou trois jours, elle sera debout.

Comment puis-je vous remercier de tant de bonté, monsieur ?.

En vous guérissant. Adieu pour aujourd'hui, je reviendrai demain. » et, lorsqu'il passa devant Yvon qui s'était mis debout d'après l'ordre de la femme de charge : « Tu te portes bien ? » dit-il, ne semblant plus se souvenir de la confidence qu'il avait reçue.

« Oh oui, monsieur, avec un déjeuner comme ça tous les jours, je serais bientôt grand comme Jo, » et l'enfant rit avec un air de bonne humeur qui découvrit toutes ses petites dents blanches.

M. Dumagny fit signe à Jouteau de le suivre, et quand il fut dans l'appartement de la brave fille :

« Ou je ne me connais plus en physionomies, ou celles de ces deux petits prouvent de bonnes natures. Nous verrons plus tard ; en attendant les explications, soignez-les bien. qui sait si la pièce d'or et le diamant n'ont pas une histoire toute simple ? Veillez à ce que ces objets ne se perdent pas, par exemple, le garçon ignore peut-être leur valeur ! »

M. Dumagny avait été bon médecin, au bout de trois jours, en effet, Mélite, un peu courbée encore et pâlie, commençait à se lever et se tenait assise dans la chambre de Mlle Jouteau qui avait repris toute sa bonté du premier jour. Elle avait des entretiens chaque matin avec son maître, et les enfants paraissaient les intéresser de plus en plus.

« Avez-vous découvert quelque chose au sujet du diamant et de la pièce ? demanda M. Dumagny à la femme de charge, le jour où Mélite se leva.

Oui, monsieur. la petite ignore que son frère ait ces objets.

Oh ! cela me paraît bien invraisemblable.

– On ne se trompe pas à certains airs, monsieur ; hier je demandai à Yvon ce que c'était qu'une pièce jaune et un morceau de verre que j'avais trouvés dans sa poche.

« La pièce, nous l'avons bêchée dans notre rocher, à une « pêche aux équilles, et le verre était dans une boîte tout au « fond du trou de la mouette, » a-t-il répondu.

– Ces explications sont bien embrouillées et ne prouvent pas que Mélite ignore ce trésor, au contraire.

Si, monsieur, car le petit gars, qui n'avait montré nulle crainte que j'eusse vu la pièce et le diamant, ajouta en devenant sérieux :

« Ne dites pas à ma sœur que j'avais ça dans ma poche ; « elle n'en sait rien et voulait que je laisse ces affaires avec « les autres pierres. – « A quoi bon te charger de ce qui « ne peut nous servir, m'avait-elle dit en partant, quand « nous pourrions emporter « quelque chose de plus utile « du sac du marin. »

Du sac du marin !. ces enfants sont-ils donc des pilleurs d'épaves ? Je saurai cela ; mais ce n'est pas de leur faute, s'ils avaient de malhonnêtes gens pour parents, qui les eussent habitués à ce métier. »

Chaque matin, M. Dumagny montait chez Mélite ; il s'asseyait au pied du lit de la malade et causait avec elle. La simplicité, l'intelligence de l'enfant donnaient de l'intérêt à ce qu'elle disait.

M. Dumagny ne voulait pas l'interroger encore sur leur trésor, craignant que l'inquiétude d'être prise en faute augmentât son mal ; et, devant ses grands yeux si sincères et si doux, il se répétait en la quittant :

« Si cette fillette ment, je ne m'appelle plus Eusèbe. »

Yvon, de son côté, se faisait aimer de toute la maison, à commencer par les chiens ; et à finir par la cuisinière, qu'il aidait en allant demander pour elle au jardinier tantôt une botte de carottes ou d'oignons, ou une belle salade. Quant à Jo, dès qu'il n'avait plus à servir son maître, il cherchait partout Yvon, pour l'emmener avec lui promener les chiens, pêcher une friture.

XIV

Du jour où Mélite fut guérie, Mlle Jouteau lui apprit à tenir la lingerie avec elle ; trouvait-elle l'occasion de l'envoyer porter à Mme Dumagny du linge pour sa toilette ou de petits bouquets de violettes, elle n'y manquait pas ; mais ces prévenances étaient mal reçues. N'eût été la crainte de déplaire à son beau-frère, les petits mendiants, comme elle les nommait en parlant d'eux à sa femme de chambre, eussent été bien vite renvoyés sur la route où on les avait ramassés. Francis ne leur adressait jamais la parole, jaloux de la bienveillance que leur montrait son oncle.

Ils la méritaient vraiment, ces petits ; et, quand, le dimanche, un mois après leur arrivée, ils se rendaient à la messe en se tenant par la main, au milieu des serviteurs des Landes, on les eût pris, sous leurs vêtements neufs, pour les enfants des maîtres du château, tant Mélite avait d'élégance naturelle dans sa démarche souple, aisée, qu'elle devait à sa vie de liberté et de plein air sur la grève.

Yvon, lui aussi, était très mignon ; grand pour son âge, avec de beaux yeux bleu clair rieurs et de bonne humeur.

Lorsque les maîtres passaient dans leur belle voiture, les enfants saluaient respectueusement.

« Ils sont gentils ces petits », disait M. Dumagny ; mais sa phrase ne trouvait pas d'écho.

« Monsieur ne veut donc pas parler de son trésor à Yvon ? dit une fois Mlle Jouteau à son maître. Ce serait pourtant utile de savoir ce qui en est. Plus on connaît ces enfants, plus on a confiance en eux. j'aurais peut-être tort, mais. bien sûr, je donnerais ma bourse à garder à Mélite sans

inquiétude. Cependant ils n'ont pas trouvé un diamant de dix mille francs dans leur soulier !

Vous avez raison, Jouteau. Envoyez-moi Yvon demain matin au bord de l'étang ; nous causerons pendant que je fumerai ma pipe. »

Au fond, M. Dumagny craignait de découvrir chez ses protégés quelque faute qui leur fit perdre son estime. Il aimait mieux ne rien savoir, préférant le doute à une certitude qui l'eût forcé de se séparer d'eux.

On était en mai, le parc était déjà tout en fleurs et M. Dumagny, assis sur son banc, entouré de ses chiens, admirait les lilas de toutes nuances, mauves et blancs, et les aubépines roses, quand le pas menu d'Yvon cria sur le sable.

« Vous m'avez demandé, monsieur ? dit-il en ôtant sa casquette.

Où as-tu trouvé ton diamant ? » demanda brusquement M. Dumagny sans laisser le temps au petit garçon de chercher sa réponse.

« Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?

C'est la pierre que tu avais dans ta poche.

– Je n'ai jamais entendu ce mot : diamant ; ma pierre est du verre. »

Pas une rougeur, pas le moindre trouble sur le visage d'Yvon à cette réponse.

« Où donc as-tu été élevé ?

– Dans la maison de papa et de maman.

– Et tu n'as jamais entendu parler de diamants ?

– Jamais ; à quoi cela sert-il ?

– A faire des colliers, des diadèmes, des bagues aux dames ; » et, en disant cela, M. Dumagny souriait, comprenant qu'Yvon pouvait très bien, dans sa cabane, ignorer ce qui n'intéresse que les riches. « Mais vous alliez dans les grandes villes de votre voisinage, ajouta-t-il ; tu aurais dû en voir chez les bijoutiers ?

Jamais nous ne dépassions Ploumanac'h, et encore n'y allions-nous qu'à la messe, ou bien lorsque maman y portait le poisson de papa.

Alors, comment avais-tu ce diamant dans ton mouchoir ?

Nous l'avions trouvé dans une boîte si drôle ! elle avait des petits honhommes partout ; des bêtes, des oiseaux. Elle était fourrée tout au fond d'un trou de rocher, si bien enfoncée que Mélite a dû arranger en crochet un

cercle de tonneau pour l'attirer à elle.... Sans la mouelte qui mangeait des crevettes, on ne l'aurait pas eue cette boîte. La serrure n'avait pas de clef ; il a fallu la casser, elle ne tenait plus guère. A voir la boue qui la recouvrait, il devait y avoir bien du temps qu'elle était là.

Qu'avez-vous vu dedans en l'ouvrant ?

Des pierres blanches, semblable à celle que j'ai ; des rouges, des vertes, plus de quatre-vingts de chaque espèce, et des perles grosses comme des noisettes. Mélite dit qu'il y en a comme ça sur la couronne de la bonne Vierge, à l'église, et qu'elles valent bien cinq sous la perle ! peut-être dix.

— Mais c'est une fortune, si tout est pareil à ton diamant ; les vertes, les rouges sont des émeraudes et des rubis ; les perles doivent être vraies en si belle compagnie. Où avez-vous laissé cette boîte ? Ne peut-on pas vous la prendre ?

Il n'y a pas de danger, monsieur ; elle est dans la grotte du Roc-Fermé, que personne ne connaît que nous ; c'est Mélite qui a découvert le trou qui y conduit, même que j'avais grand'peur de m'y glisser après ma sœur,

— Vous êtes sûrs que ce passage n'est pas connu des gens du pays ?

— Nous y sommes restés plus d'un mois, et personne n'est venu nous y chercher ; pourtant il y a bien quelqu'un qui se doute que c'était habité.

— Comment cela ?

— C'est celui qui collait des mots d'écrit sur notre mouette. ; elle s'envolait le matin et revenait coucher avec nous le soir. Les trois derniers jours, elle nous rapportait, collés sur son cou, des papiers où l'on disait : « Je sais que vous êtes par là. » C'est ce qui fait que Mélite a eu peur qu'on prévînt la cabaretière, et une nuit nous avons filé.

— Reconnaissez-vous votre rocher ?

— Je crois bien, monsieur, c'est comme si je vous demandais si vous reconnaissez les Landes ; seulement, il faudrait être à Ploumanac'h d'abord.

— Et ta pièce, celle-là était-elle aussi dans la boîte ?



« OU AS-TU TROUVE TON DIAMANT ? » (PAGE 182.)

— Oh ! non, monsieur ; c'est en bêchant le sable qu'elle a sauté en l'air devant moi.

— Et si je te donnais dix francs de la pièce et du diamant, me les vendrais-tu ?

— J'aime mieux vous les donner pour rien ; vous nous faites trop de bien, à ma sœur et à moi, pour que, si ça vous est agréable, je n'aille pas vous les chercher tout de suite.

— Eh bien, va et rapporte-les-moi, je les accepte. »

Quand Yvon revint, il tendit le diamant et la pièce à M. Dumagny.

« .< Tenez, monsieur, dit-il, je suis fièrement content, moi si pauvre, de pouvoir vous faire cadeau de ces petites bêtises-là. »

M. Dumagny, après un dernier regard jeté sur le diamant, que le soleil faisait briller de feux de toutes les couleurs, le mit dans sa poche avec la pièce.

« Merci, mon petit gars, » dit-il en s'en allant ; puis il siffla ses chiens et regagna la maison.

« Cette fois, je suis bien sûr qu'Yvon est un honnête petit bonhomme, murmura-t-il, loin de me voler, il me donne ce qui serait une fortune pour lui. Allons, me voici content moi aussi de ma journée. »

.....

« Quand donc M. Andéo revient-il, demanda au dîner l'oncle à son neveu Francis, t'a-t-il écrit ?

— Oui, mon oncle : il arrive dimanche ; les six semaines de congé que vous lui aviez données finissant ce jour-là.

— Où est-il allé ?

— En Bretagne ; c'est le but de tous ses déplacements.

— S'est-il bien amusé ?

— Beaucoup ; il nous contera son voyage, m'écrit-il....

— Je suis bien aise de revoir ce brave jeune homme, il me manque beaucoup.

— Vous vous attachez si facilement, mon frère ; c'est votre trop grande bonté qui en est cause, dit Mme Prosper Dumagny avec un air pincé qui

faisait qu'en lui-même, son beau-frère s'étonnait que Prosper eût pu se trouver heureux en la compagnie de sa femme.

– Ne me croyez pas si facile à tromper, ma chère. Quand je cherchai un précepteur pour votre fils, afin de le garder auprès de nous, son père étant mort, je devais le remplacer. Mon vieil ami Pemmäl me parla d'Andéo, fils d'un officier de marine qui avait péri à la mer. La veuve n'avait pas de fortune, et le fils, très instruit, était enseigne de vaisseau. Il demanda cinq mille francs pour venir auprès de Francis, avant de donner sa démission. Je les lui promis pendant dix ans.

– Oh ! je le sais ; c'était on ne peut plus indélicat à ce jeune homme d'oser réclamer de pareils gages.

— Est-ce de mon cocher que vous parlez, ma chère ?

— Mais non, de M. Andéo.

– Ah ! c'est que ce jeune homme était officier de marine, et les officiers n'ont pas de gages, que je sache. Quand votre fils sera sorti de Saint-Cyr, s'il a la chance d'y parvenir, il aura un traitement et non des gages, et priez Dieu que Francis soit pour vous un aussi bon fils qu'Andéo l'a été pour sa mère, qu'il a perdue l'an dernier ; c'est ce que je vous souhaite.

— En vérité, mon cher Eusèbe, tout ce que je dis a le don de vous agacer ; je cherche pourtant sans cesse à vous être agréable.

– Hem, hem, » fit son beau-frère en avalant si précipitamment le vin versé dans son verre qu'il s'étrangla et n'acheva pas sa phrase.

« Enfin, dimanche prochain, Andéo sera à notre table, et Jo servira une bouteille de vieux bordeaux pour fêter le retour de mon jeune ami. »

Jo fit signe avec la tête qu'il obéirait à son maître avec plaisir, car lui aussi avait un faible pour le précepteur.

Jo était aux Landes un personnage d'importance, dévoué comme un chien à son maître, qui ne se passait pas de lui facilement. Il avait son franc parler et disait son avis sur bien des choses. En déshabillant son maître, un soir :

« Monsieur ne trouve-t-il pas qu'Yvon a une bien jolie figure ? demanda-t-il.

– Oui, pourquoi me dis-tu cela ? car je te connais, tu as une idée quand tu parles de cet enfant.

– Il serait si joli, joli, pour servir à table, je lui apprendrais à donner des assiettes, et c’est lui qui servirait Monsieur, si je me cassais une jambe.

Pourquoi te casserais-tu une jambe ? répliqua M. Dumagny en riant.

– Sais pas, ou bien un bras, peut-être la tête.

– Allons, mettons que tu aies la tête cassée, je prendrai Yvon pour te remplacer, c’est convenu. » Et Jo, voyant que son maître était de bonne humeur, ajouta :

« Oh, ma tête est solide, elle peut durer longtemps ; Yvon apprendra le service avant, si Monsieur me l’ordonne.

Je ne sais pas si la tête durera longtemps, Jo, mais, telle qu’elle est, elle veut bien ce qu’elle veut ; fais d’Yvon ce qui te plaira. qu’il donne des assiettes à table, . je te le permets. »

Jo ouvrit une si grande bouche pour montrer sa satisfaction que M. Dumagny, qui décidément était gai ce matin-là, lui dit :

« Prends garde qu’Yvon, pour ses débuts, dépose une assiette dans ta bouche en se trompant, elle y passerait tout entière. »

Ah, par exemple, à cette idée, Jo fut pris d’un tel accès de gaîté qu’il s’assit par terre, pour se tordre de rire tout à son aise.

Yvon entra donc en fonctions aussitôt, et ma foi, grâce aux enseignements de Jo, qui laissait des assiettes sales devant tout le monde pour bien expliquer à son protégé qu’il fallait en donner de propres, Yvon apprit vite son métier. Et le dimanche où M. Andéo reprenait sa place habituelle à table à côté de Mme Dumagny, Yvon se tenait très droit derrière lui ; mais quelles distractions lui causait le récit du précepteur, lorsque M. Dumagny l’interrogeait sur ses déplacements en Bretagne.

« Vous devinez que je n’ai guère quitté le bord de la mer. J’ai loué un bateau et longé la côte jusqu’à Ploumanac’h.

Qu’est-ce donc ? je ne connais pas ce nom-là ; et M. Dumagny regardait Yvon qui pâlisait.

– C’est un tout petit village de pêcheurs, j’y suis resté dix jours.

Y a-t-il des rochers dans ces parages ? insista le maître des Landes, sans quitter des yeux le petit garçon qui, malgré lui, faisait signe que oui avec la tête.

Certes, il y a des rochers énormes et même très singuliers ; il m'est arrivé, auprès de l'un deux, une chose qui m'a beaucoup intrigué.

– Quoi donc ? demanda Francis.

– J'avais mon fusil et je tuais des goélands et des mouettes bien méchamment, car ils ne sont bons à rien. J'en visais une, lorsqu'elle vint s'abattre comme une balle à mes pieds, et se mit à manger tranquillement, sur mes talons, de petits crabes qui couraient sur le sable. Pendant ce temps, j'entendis un éclat de rire enfantin qui semblait sortir d'une des roches qui m'environnaient.

« Je pensai que cette jolie petite mouette appartenait à des enfants qui pêchaient dans les environs et je m'en allai plus loin. Le lendemain, je revins de meilleure heure pour pêcher des crevettes. La même mouette courut à moi pour me demander à manger de ma pêche ; elle était si drôlette qu'une fantaisie me prit de savoir à qui elle appartenait. Je fis le tour d'un gros rocher. Quelle fut ma surprise en n'y trouvant pas d'issue ! C'était une espèce de tour carrée énorme, d'un seul bloc de pierre, sans nulle ouverture. Par où ces enfants entrent-ils ? me demandais-je. Et il me fut impossible de le deviner.

C'était par le trou ! s'écria tout à coup Yvon, ne pouvant plus se retenir, et, dans son émotion, oubliant qu'il avait une assiette entre les mains, il la laissa tomber sur l'épaule de Mme Dumagny, d'où elle glissa par terre et se brisa en morceaux.

Petit sot ! s'écria la mère de Francis ; mon cher Eusèbe, vous n'avez pas la main heureuse dans le choix de vos protégés, cet enfant est idiot.

Je lui permets de briser toutes mes assiettes aujourd'hui, reprit Eusèbe.

Pas sur mon dos, j'espère, reprit aigrement Mme Dumagny.

Non, . mais je suis heureux parce qu'on me prouve qu'Yvon est un sincère et honnête enfant.

Que voulais-tu dire, petit gars, en parlant du trou du rocher ? demanda Andéo, désireux d'interrompre la discussion du beau-frère et de la belle-sœur en interrogeant le petit ; connais-tu donc les enfants du rocher ?

Pardi oui, monsieur, car c'étaient ma sœur et moi

Est-ce possible ? Yoyons, que se passait-il pour la mouette ? . »

A ce moment, Mme Dumagny se leva, indignée qu'on mêlât ce vagabond à la conversation. D'ailleurs le dîner était terminé ; mais M. Dumagny, après avoir donné le bras à sa belle-sœur pour la conduire au salon, la salua profondément et dit à Andéo :

« Suivez-moi, mon cher, j'ai à vous parler ; » et il s'en alla, sans dire un mot à Mme Dumagny furieuse de se voir délaissée pour un mendiant et privée du bézigue, que son beau-frère jouait avec elle tous les soirs.

En rentrant quelques instants plus tard dans la salle à manger, les deux hommes virent Yvon qui aidait son ami Jo à desservir, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Il parlait en même temps au nègre avec animation.

« C'est le monsieur à la mouette, Jo ; il arrive de Ploumanac'h.

– Va chercher ta sœur, ordonna M. Dumagny à Yvon en entrant.



« PAR OU CES ENFANTS ENTRENT-IL ? » (PAGE 189.)

Quels sont donc ces enfants, monsieur ? s'informa Andéo.

— Je vous conterai plus tard leur histoire ; mais c'est réellement providentiel que ce soit vous qui veniez affirmer que les pauvres petits qu'on soupçonnait, à tort, ne mentaient point.

— Arrive donc, Mélite, arrive donc, dit Yvon en traînant sa sœur derrière lui. Elle ne voulait pas entrer, monsieur, trouvant que c'était trop hardi.

— C'est moi qui t'ai fait appeler, fillette ; réponds à ce monsieur et apprends-lui ce qui s'est passé pour votre mouette apprivoisée, à propos du papier qu'elle vous apportait.

— Elle est rentrée un soir dans notre grotte un papier collé sur le dos ; je l'ai prise sur mes genoux et j'ai pu lire ce qu'on y avait écrit, dit Mélite.

— Même que je t'ai apporté l'oribus pour t'éclairer, reprit son frère.

— Qu'est-ce qu'il y avait d'écrit sur ce papier, Mélite ? demanda M. Dumagny.

— Qu'on nous avait entendus rire, qu'il fallait mettre un mouchoir au bout d'une perche et qu'on viendrait nous chercher ; mais c'est ce que je craignais le plus. Je décollai le papier, et, le lendemain, la mouette s'envola, comme d'habitude, au soleil levant.

— C'est ce qui m'apprit que ce rocher était habité, dit Andéo ; qui donc eût délivré l'oiseau du billet que j'avais collé sur ses plumes, s'il n'y avait eu personne ?

— Continue, Mélite, ordonna le châtelain.

— Deux autres fois, une lettre nous arriva de la même manière. Quand je compris qu'on venait rôder autour du rocher, je pensai au tourbillon et j'eus peur pour celui qui nous voulait peut-être du bien. J'écrivis avec un brin de bois brûlé, entre les lignes du papier, de veiller au tourbillon.

— Mais qu'est-ce qui vous empêchait de m'enseigner l'entrée de votre demeure ? demanda Andéo.

— C'était la peur de la cabaretière, reprit Yvon avec des yeux effrayés.

— Quel mal vous eût-elle fait ?

— Elle nous aurait battus et séparés ; aussi, dès que nous nous sommes vus découverts, nous avons quitté le Roc-Fermé pour venir à Paris chez

notre tante Geneviève, dit Mélite.

— Ainsi vous alliez à Paris, mes pauvres enfants, sans savoir le chemin à suivre, ni l'adresse de votre tante ? reprit M. Dumagny.

— C'est de ma faute, monsieur, tout le mal qui nous est arrivé ; j'aurais dû être plus raisonnable et mieux veiller sur mon frère.

— Ne la croyez pas, monsieur, c'est elle qui se privait de tout pour moi et, dans la nuit de la forêt, c'est elle qui se couchait dans l'eau pour me mettre au sec, sur ses genoux ; je m'en apercevais bien, mais j'étais trop malade pour l'en empêcher.

— Qu'ils sont attendrissants ! murmura M. Dumagny à l'oreille d'Andéo. Vous ne vous figurez pas, mon bon ami, le bien que vous m'avez fait, en confirmant leur récit que nous écoutions avec tant de défiance.

— Puisque vous êtes orphelins et d'honnêtes enfants, et M. Dumagny avait la voix émue en parlant ainsi, – je vous promets que vous resterez ici... et que vous n'avez plus rien à craindre de l'avenir. »

Mélite avait écouté attentivement ces paroles ; tout à coup elle se jeta à genoux et y fit mettre son frère ; puis prenant la main de M. Dumagny, elle la baisa ; il la retira précipitamment, pas assez vite cependant pour qu'il ne sentît deux larmes que Mélite y avait laissées tomber.

XV

A partir de ce moment, M. Dumagny trouvait qu'il lui manquait quelque chose quand il n'avait pas causé avec ses petits protégés. Du reste, ils n'apportaient aucun embarras dans la maison. Chacun d'eux essayait de se rendre utile.

Mélite aidait beaucoup Mlle Jouteau dans les soins de la lingerie. Elle eût bien voulu servir de femme de chambre à Mme Dumagny ; mais, une fois qu'elle lui avait porté-du tilleul pour calmer un mal d'estomac, Mélite avait été si mal accueillie qu'elle n'osait plus entrer chez cette dame, sentant d'instinct qu'elle en était détestée.

De même, Yvon envers Francis.

D'abord, le jeune homme avait été bienveillant pour le petit garçon, se répétant que c'était lui qui les avait sauvés. Ce rôle de sauveur flattait sa vanité. Cependant lorsqu'il vit son oncle si bien disposé pour ces enfants trouvés, si généreux, leur donner un beau trousseau et les attirer auprès de lui chaque jour, sa jalousie s'éveilla et il n'eut qu'un regret, ce fut de ne pas les avoir laissés se tirer d'affaire tout seuls.

Francis n'était pas assez dur pour croire qu'ils seraient morts sur la route.

« Ils ont joué la comédie, songeait-il, et ils n'étaient pas si malades qu'ils nous l'ont fait croire. »

Et pourtant si Francis avait voulu être le moins du monde accueillant, comme les cœurs de Mélite et d'Yvon eussent été heureux de l'aimer et de le lui prouver en toute occasion.

Mais ils avaient été repoussés chaque fois qu'ils avaient tenté une avance ; aussi se tenaient-ils à l'écart dès que la mère et le fils apparaissaient.

Pour M. Andéo, c'était tout le contraire ; de même que M. Dumagny, il se sentait attiré vers ces petits êtres, bons pour tout le monde et qui s'aimaient si tendrement tous les deux.

Un soir, en fumant avec M. Dumagny :

« Quel âge a donc Mélite ? demanda Andéo.

— Dix ans et demi.

— Et son frère ?

— Sept environ.

— Savent-ils lire au moins ?

— Oui, Mélite sait lire et écrire, puisqu'elle écrivait par la poste. de la Mouette.

— C'est vrai ; ces petits m'intéressent : voulez-vous que je leur donne des leçons ?

— Je n'osais pas vous le demander ; mais vous me feriez un vrai plaisir

— Eh bien, c'est entendu ; le matin, de sept à neuf, je suis libre et aussi le soir pendant une heure. »

M. Dumagny se leva et alla serrer la main du jeune professeur :

« Je vous remercie beaucoup, mon ami ; vous me permettrez de reconnaître le temps que vous consacrez à mes protégés.

— Non, monsieur, je suis pauvre et ne puis faire des aumônes comme je le voudrais ; mais mon temps, j'en dispose toujours.

— Cependant, Andéo....

— N'insistez pas, monsieur, vous me priveriez d'un plaisir ; c'est entendu, nous commencerons demain matin. »

Le lendemain, Jo allait prévenir son petit ami que lui et sa sœur étaient attendus chez M. Andéo.

Quand Mélite apprit du jeune homme qu'il allait leur donner des leçons, elle devint toute rouge.

« Ah ! monsieur, si vous saviez comme j'ai désiré qu'Yvon fût savant ! Moi, j'en saurai toujours assez pour ce que je ferai plus tard ; mais lui, le mignon, mon père disait que s'il avait été instruit, il aurait pu devenir officier.... Ilein, Yvon, officier, comprends-tu !

— Certainement il pourra le devenir, pourquoi pas ? dit le jeune professeur qui sourit en voyant l'enthousiasme de Mélite.

— Ah ! si j'étais un homme, comme je travaillerais pour arriver !.

— Moi je suis un homme, reprit Yvon, avec une gravité comique chez ce petit bonhomme, aussi vous allez voir monsieur, comme je saurai vite ce qu'il faut apprendre pour être marin, car je veux être marin, croyez-vous que je le serai bientôt ?

— Nous verrons.

— Dans combien ?... Deux ans ?

— Un peu plus.

— Trois ans ?

— Encore plus.

— Quatre ans ! c'est bien long.

— A onze ans, c'est peut-être un peu jeune pour commander à des marins.

— Onze ans, c'est pourtant vieux, monsieur....

— Travaillons donc ferme, mon ami, pour rattraper le temps perdu. »

Et Andéo s'astreignit à apprendre à son élève la lecture et l'écriture en attendant de plus fortes études. C'était bien loin des examens nécessaires pour entrer au *Borda* ; cependant, qui sait ? le petit garçon paraissait intelligent, et s'il était travailleur, les leçons du maître ne lui manqueraient pas.

Yvon s'appliquait de son mieux, mais c'est Mélite qui faisait le plus de progrès. Elle ne parlait jamais pendant ses leçons, sauf deux ou trois questions à son maître ; son visage intelligent s'illuminait d'un sourire dès qu'elle avait compris, sourire si doux, qu'il avait l'air d'un remerciement à l'adresse de M. Andéo. Puis Mélite montrait de précieuses dispositions pour le dessin, et son professeur était très surpris de voir cette petite paysanne dessiner des arbres, des fleurs, les chiens de M. Dumagny avec une rare facilité.

Andéo avait du plaisir à montrer les premiers dessins de Mélite à M. Dumagny :

« Ce sera une véritable artiste, disait-il, et si intelligente ! combien de parents seraient fiers d'une pareille fille ! »

XVI

L'été était venu ; le châtelain des Landes manquait moins que jamais à sa promenade matinale de tous les jours, au bord de l'étang, avec ses trois chiens. Lolo avait quatre mois ; il était fort étourdi et indiscipliné ; il courait après les pigeons, les moineaux, tout ce qui s'agitait devant lui.

Ce matin-là, il s'en prenait aux grenouilles et trouvait très amusant de les voir sauter pour fuir ses gambades ; il poursuivait l'une d'elles qui s'efforçait de quitter la pelouse pour regagner l'étang. En un bond le chien la dépassa ; mais elle se cacha dans l'herbe et reprit sa marche en avant, poursuivie par Lolo. La grenouille, sentant l'étang tout près et comprenant que le salut était là, fit un vigoureux effort et s'élança dans l'eau ; elle retomba sur une large feuille de nénuphar, distante du bord de deux ou trois mètres. Ce tapis vert donna l'illusion de la terre ferme à Lolo, il s'y trompa. il prend son élan pour atteindre la grenouille ; mais dès qu'il est sur la feuille, celle-ci s'enfonce et le petit chien coule au fond. il disparaît un instant, puis revient en barbotant à la surface.. il nage mal encore. et perd la tête ; au lieu de se rapprocher du bord, il. s'en éloigne ; l'eau, sous ses coups de pattes maladroits, lui entre dans les yeux, le nez, les oreilles. il va se noyer. Lolo, Lolo ! crie vainement M. Dumagny au jeune chien qui, hébété par le danger, ne comprend plus rien ; son maître appelle à l'aide. Des pas précipités annoncent que ses cris ont été entendus. quelqu'un accourt ; c'est Méliete.

« Qu'y a-t-il, monsieur ? demande-t-elle essoufflée.

– C'est Lolo qui se noie ! Oh ! je ne veux plus le regarder ! il est perdu ! » et son maître se détourne pour ne pas voir mourir son pauvre petit préféré.

Tout à coup M. Dumagny entend comme le bruit d'une grosse pierre qui tombe dans l'étang ; il regarde et voit Mélite qui, de l'eau jusqu'à la ceinture, se dirige vers l'endroit où un museau noir apparaissait encore, cherchant à respirer avant de disparaître tout à fait. Mélite a perdu pied ; elle nage maintenant et très bien, quoique les plantes embarrassent ses mouvements ; elle les écarte d'une main et nage de l'autre. Elle n'avance pas assez vite ainsi pour arriver à temps ; alors, afin de sauver Lolo, elle fait la planche et de ses deux mains, cette fois, elle se fraie une route au milieu des herbes. Enfin elle touche la tête du chien, la soulève et le petit, ranimé, bat l'eau plus vigoureusement. Tout à coup il grimpe sur la poitrine de Mélite toujours étendue, et comme il est déjà grand, il enfonce la nageuse sous son poids. Mélite ne se trouble pas pour un plongeon... cependant elle entend un cri perçant : c'est M. Dumagny qui s'effraie pour elle. le chien la gêne dans ces maudites herbes, les nénuphars ont des queues si longues qu'elles s'enroulent autour du cou de la nageuse, de ses jambes. Sans le chien, elle aurait vite fait le petit trajet qui la sépare du bord ; mais elle est venue à son secours et elle le sauvera. En effet, après de pénibles efforts, Mélite sent que ses pieds touchent terre., elle peut tendre Lolo à son maître, qui s'en occupe à peine et ne pense qu'à l'enfant.

« Donne-moi la main, ma fille, dit-il, tout pâle, et il se penchait si fort que Mélite pouvait craindre qu'il tombât à son tour dans l'étang.

— Merci, monsieur, l'eau ça me connaît, et légère comme un oiseau, elle prend son élan et se trouve à côté de son bienfaiteur.

— Il faut frotter le pauvre Lolo, monsieur, il en a besoin ; » et la fillette saisit une touffe d'herbe et en bouchonne vigoureusement le petit animal qui n'avait pas la force de se remettre encore sur ses pattes.

« C'est toi qu'il faut soigner, petite, car tu es une bonne et brave enfant, dit M. Dumagny très ému ; et prenant la tête de Mélite dans ses mains, il l'embrassa au front. Que veux-tu que je te donne, petite, pour te récompenser de ce que tu viens de faire ?

— Je ne veux rien, monsieur.

— Tu as sauvé mon petit chien, au risque de te noyer toi-même.

— Il n'y avait pas de danger, monsieur ; me sachant de force à sauver Lolo, pouvais-je donc le laisser mourir ?

— Cependant, je veux te donner quelque chose.

— Non, non, monsieur, est-ce que je vous ai donné quelque chose, moi qui vous dois d'être si heureuse chez vous, avec mon frère ! Je n'ai rien, c'est vrai ; ce que je viens de faire pour Lolo est trop peu de chose pour que vous me remerciiez.

— Allons, je vois que tu veux que je reste ton obligé ! »

Le soir, à six heures, Yvon monta en courant à la chambre de Mlle Jouteau.

« Habille-toi vite, sœur, de ta robe du dimanche, M. Dumagny a dit à Jo qu'il mît ton couvert, que tu dînerais ce soir à la table des maîtres.

— A la table des maîtres ? répéta Mélite toute saisie, tu dois te tromper.

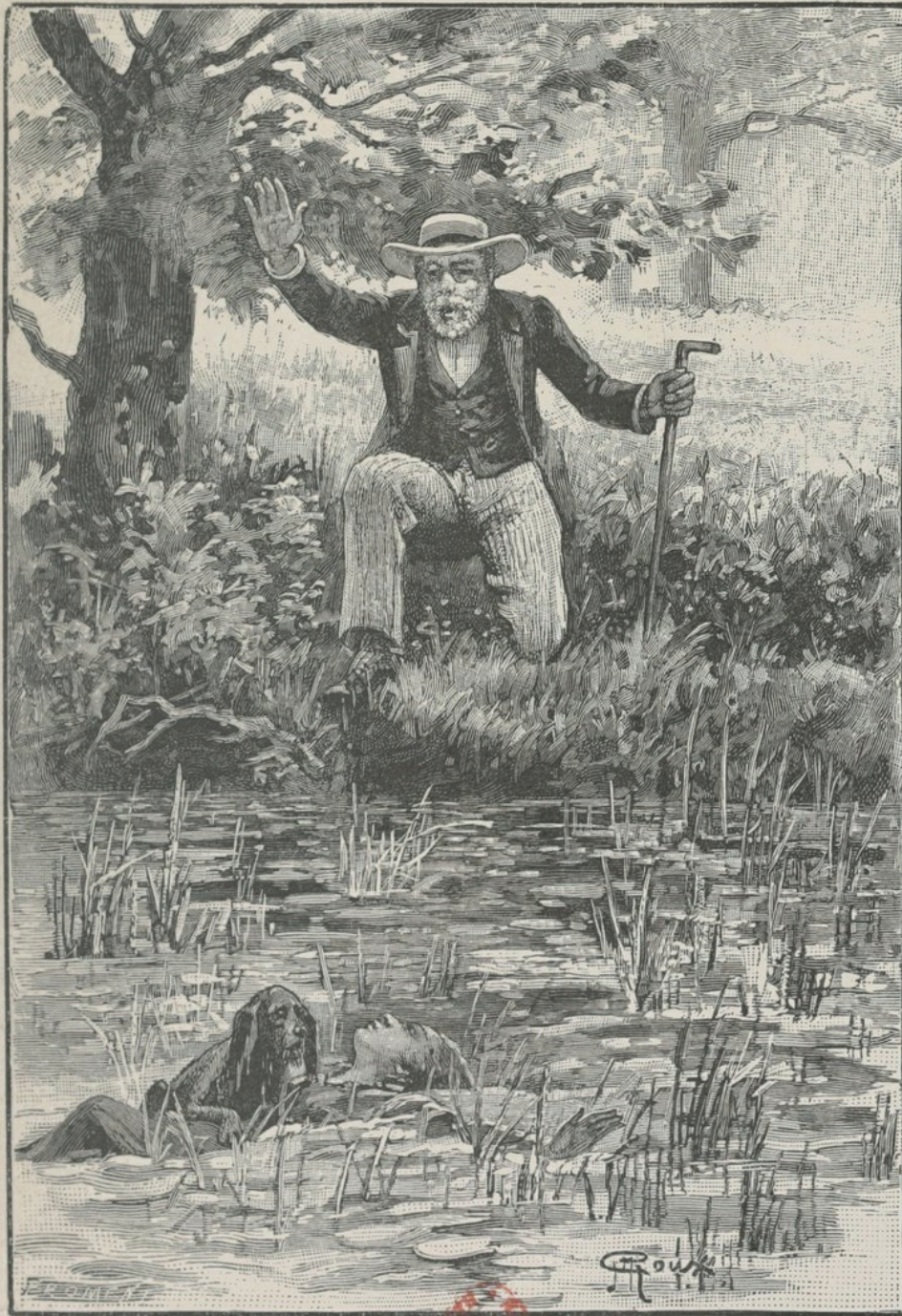
— En effet, mon petit, ajouta la femme de charge, ce n'est pas possible. Tu causerais à ta sœur une humiliation si ce n'était pas vrai, informe-toi donc bien.

— M. Dumagny vient de le dire à Jo et c'est moi que Jo envoie pour t'annoncer une nouvelle qui lui a fait ouvrir des yeux tout blancs, tant il en est étonné. Tu descendras dès que tu entendras sonner le second coup de cloche.

— C'est, sans doute, parce que tu as sauvé le chien à Monsieur, dit Mlle Jouteau qui avait vu revenir Mélite toute mouillée et lui en avait demandé la cause. Viens, je vais t'aider à repasser ta robe bleue ; c'est la plus jolie. »

Le soir, Mélite entraît tremblante dans la salle à manger où personne n'était encore arrivé. Jamais la fillette n'avait dîné avec du monde riche. elle ferait des maladresses bien sûr., renverserait peut-être du vin sur la table. elle ne savait guère se servir d'une fourchette. souvent elle prenait sa viande du bout de son couteau.

« Comment m'y prendrai-je ? demanda-t-elle à son frère.



LEE CHIEN LA GÊNE DANS CES MAUDITES
HERBES (PAGE 202.)

— Ne t'inquiète donc pas ; il y a quelque temps que je vois comment cela se passe à table ; quand tu seras embarrassée, regarde-moi, je te ferai signe, et puis tu verras M. Andéo ; il est très adroit de ses mains, coupe très bien sa viande et il ne laisse point tomber de soupe sur la table. Je ne sais pas pourquoi il casse son pain au lieu de le couper avec son couteau ; c'est pourtant plus commode, du reste, M. Francis en fait autant.

La porte s'ouvrit pendant que le frère et la sœur causaient ainsi et M. Dumagny entra, donnant le bras à sa belle-sœur ; derrière eux suivaient Francis et son professeur.

« Comment Mélite, ici !. Qu'avez-vous donc à rester plantée toute droite, dans la salle à manger, dit Mme Prosper Dumagny à Mélite en fronçant le sourcil. Avez-vous à nous parler ?

— Non, madame... mais... je croyais....

— Dites-lui donc, mon frère, que sa place n'est pas ici, reprit Mme Dumagny en s'asseyant à la droite de son beau-frère.

— En effet, ma sœur, elle est à ma gauche ce soir.

— Qu'y a-t-il donc ce soir pour que cette servante s'asseye à notre table ?

— Cette servante a risqué sa vie pour m'éviter un chagrin, je ne l'oublierai pas. J'ai voulu lui montrer quelle estime et quelle reconnaissance m'inspirent sa bonté et son courage. »

Et M. Dumagny raconta la scène de l'étang.

« C'est bien, Mélite, ce que vous avez fait là, » dit Andéo, et la petite, en s'entendant complimenter par lui, rougit si fort, qu'elle baissa les yeux sur son assiette, ayant plus envie de pleurer de confusion que de manger. En relevant la tête, elle aperçut Yvon qui lui faisait signe de porter sa cuillère à sa bouche pour finir son potage. elle se dépêcha de lui obéir, et l'enfant, souriant jusqu'aux oreilles, desservit sa sœur et lui donna une assiette blanche.

Au second plat, c'était un poulet, Mme Dumagny poussa le bras de son beau-frère et lui montrant Yvon :

« Regardez donc, mon frère, la tenue inconvenante de votre groom. Le petit garçon ne quittait plus sa sœur des yeux, et voyant qu'elle prenait un pilon de volaille avec ses doigts pour le porter à sa bouche, faisait des signes de droite à gauche comme pour lui dire :

— Non, pas comme ça ; et Mélite effarée cherchait à comprendre, et dans le doute, elle n'osait pas toucher à son poulet.

— Eh bien, que dites-vous de cette pantomime qui se joue à notre table ? reprit Mme Dumagny d'un air moqueur.

— C'est touchant, ce que font ces petits ! répondit le beau-frère.

— Tiens, mignonne, dit-il doucement à sa jeune voisine, prends ton couteau de la main droite, de l'autre ta fourchette et coupe ton poulet. c'est très bien. »

Mélite, pour obéir à son maître, s'appliqua à manger comme elle le voyait faire à ses voisins et les signes d'approbation d'Yvon ne lui manquèrent pas.

Au dessert, Mélite put lire un peu de regret dans les yeux de son frère, quand il vit passer à sa sœur un morceau de superbe tarte aux fraises qui embaumait la salle à manger. Que cela devait être bon !. il n'y en aurait bien sûr pas à la cuisine.... Pendant ce temps, Mélite songeait de son côté au moyen de partager avec son frère. Elle n'osait pas entamer sa part, pourtant la laisser sur son assiette serait impoli.

« Est-ce que tu n'aimes pas la tarte aux fraises, Mélite ? demanda M. Dumagny, voyant qu'elle n'y touchait pas.

— Si, monsieur... » Elle en prit une bouchée qu'elle mangea. mais, prendre tout pour elle, tandis qu'Yvon ouvrait de si grands yeux sur le morceau que sa sœur avait devant elle ! Mélite regarda tout autour de la table, afin d'être sûre qu'on ne la voyait pas, et faisant un petit signe à Yvon, elle lui rendit son assiette avec la tarte qu'elle y laissait.

« Tu la mangeras, » dit-elle tout bas à son frère.

M. Dumagny n'avait rien perdu du manège de sa voisine ; mais il n'était pas seul à s'en être aperçu.

« Il paraît que Mlle Mélite n'aime pas la cuisine de Catherine, reprit Mme Prosper ; elle est bien difficile, car cette pâtisserie est exquise. Avez-vous remarqué qu'elle l'a laissée tout entière ? . On ne devait pas l'habituer

à ces bonnes choses chez ses parents ; il n'y a que des mendiants pour se montrer si difficiles ! »

Tout ceci était dit à voix basse, cependant Mélite se doutait qu'elle n'était pas bien traitée par Mme Prosper.

« Je parie, ma sœur, que la petite aime la tarte aux fraises, répondit M. Dumagny ; vous allez voir. Jo, apporte la tarte et sers-en une nouvelle part à Mélite.

Oh, monsieur, vous êtes bien bon ; mais j'en ai eu déjà, répondit la petite.

— L'as-tu mangée ?...

— Je... je....

— Parle franchement.

Pas tout entière ; et l'enfant rougissait d'autant plus qu'elle apercevait Yvon dans le fond de la salle qui s'étouffait à engloutir son gâteau, croyant que sa sœur serait grondée pour le lui avoir donné. Non. j'en ai laissé dans mon assiette.

— Tu ne l'aimais pas ?

— Si, monsieur, beaucoup » ; et Mélite qui croyait qu'on allait la punir pour une faute qu'elle jugeait d'autant plus grave, qu'elle ne la comprenait pas bien, sentait ses yeux s'emplir de larmes. Quand Yvon, s'essuyant précipitamment la bouche avec la serviette qu'il tenait à la main, s'avança tout près de M. Dumagny :

« Ne grondez pas ma sœur, monsieur, je vous en prie ; c'est pour me faire manger son gâteau qu'elle l'a laissé dans son assiette, car elle m'a dit tout bas en me le tendant : « Tu « le mangeras. » C'est donc moi qui suis un gourmand et elle, comme toujours, s'est privée pour son frère.

— Eh bien, ma chère, n'avais-je pas mieux deviné que vous ? dit le maître des Landes à sa voisine.

Ah, c'est vraiment touchant, le roman de ces enfants ! répondit Mme Prosper avec ironie. En tous cas, si vous voulez que ce futur maître d'hôtel, que Jo est en train de dresser, ne soit pas absolument ridicule dans son service, il faut exiger qu'il réserve ses farces et ses conversations pour la cuisine ; sans cela, ce sera nous qui descendrons à la cuisine et les domestiques qui monteront à la salle à manger.

– Qui sait si notre vanité ne s’en trouverait pas un peu corrigée ? répliqua M. Dumagny. Dieu prêche l’humilité, ma sœur. tâchons de nous conformer à ses enseignements. Maintenant, je vais vous dire pourquoi j’ai invité Mélite à dîner avec nous : c’est parce qu’elle a refusé les cadeaux que je voulais lui faire. J’ai voulu lui prouver que je la jugeais notre égale ; et encore, qui sait si sa jeune âme n’est pas plus grande que la nôtre ! J’estime Mélite et j’ai voulu le lui montrer ; donne-moi la main, mon enfant.

— A moi aussi, Mélite, dit M. Andéo en lui tendant la sienne, et demain je vous lirai une histoire où vous verrez que les petites filles peuvent imiter le héros Curtius sans avoir lu l’histoire romaine. il s’est jeté dans un gouffre pour sauver sa patrie ; vous, c’était dans un étang pour en retirer Lolo ; mais les nénuphars sont dangereux, je suis donc fier de ma petite élève. »

Ah ! quelle joie dans les yeux de Mélite ! MM. Dumagny et Andéo qui serraient ses mains et la complimentaient, eux qui lui paraissaient si au-dessus des autres hommes ! Elle regrettait que son père ne fût pas là, pour partager son bonheur.

XVII

La journée avait été belle. Jo raconta le triomphe de la petite aux gens de service. tandis qu'Yvon monta l'apprendre à Mlle Jouteau ; il n'y avait que Mélite qui répétait qu'elle n'avait rien fait que tout le monde n'eût fait à sa place ; puis elle se bouchait les oreilles pour ne plus entendre les mêmes compliments que ceux de son professeur et de M. Dumagny.

Quant à sa belle-sœur, loin de dominer sa mauvaise humeur, elle sentait augmenter sa jalousie contre Mélite et Yvon, à mesure que le châtelain se montrait mieux disposé pour eux. Elle craignait que son fils ne fût plus le préféré de son oncle et que ces vagabonds ne prissent sa place. Jusqu'à – M. Andéo qui daignait leur donner des leçons comme s'ils les lui payaient. Qu'avaient-ils donc fait pour s'attirer tant de bienveillance ? La petite fille serait une belle personne, c'était certain ; mais peut-être était-elle de mauvaise race et tournerait-elle mal ? comment en débarrasser le pays ? Si M. Dumagny pouvait prendre la fille en faute et la croire coupable d'une vilaine action. il ne la renverrait pas ; mais sa confiance serait perdue ; il ne s'en occuperait plus et l'abandonnerait à Jouteau.

Pendant que Mme Dumagny s'abandonnait à ces mauvais sentiments, Mélite, au contraire, se livrait à son heureuse nature et payait en reconnaissance tout le bien qu'on lui faisait.

Un jour que M. Dumagny avait attrapé un coup d'air à l'œil et ne pouvait lire sans fatigue :

« Prenez donc Mélite comme lectrice, monsieur, dit Andéo au châtelain, vous en serez satisfait ; elle lit très bien et sa voix est si juste, si touchante qu'elle donne du prix à tout ce qu'elle lit ; que ce soit du Racine ou du Corneille, elle prendra le ton de leurs héros. Je lui fais apprendre des fables

de La Fontaine, c'est un vrai plaisir pour moi de l'écouter dans *le Chêne et le Roseau*, *les Deux Pigeons*, etc, .. on sent qu'elle comprend la poésie de ces fables, tant elle rend bien la tendresse de certains vers. et votre journal. essayez de mon élève, vous m'en ferez des compliments. »

Le soir même, M. Dumagny fit appeler Mélite dans son cabinet et lui demanda de lire quelque chose.

« Qu'est-ce qui vous amuserait, monsieur ?

— Je ne sais pas... cherche dans la bibliothèque.... — Aimes-tu les voyages ?

— Oh oui, monsieur, surtout si c'est sur mer.

— Eh bien, cherche la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb... sur le quatrième rayon ; tiens, ces deux gros livres rouges, et tu vas voir de belles gravures, »

La petite avait grimpé sur une chaise, pour atteindre les volumes ; elle apporta le premier et l'appuya sur une table. Elle commença par les difficultés que subit Christophe Colomb à son départ d'Espagne.

Dès les premières pages, les yeux de Mélite brillèrent ; son intérêt s'éveillait, sa voix s'animait, saisissant toutes les nuances du récit.

« Sais-tu, fillette, que tu lis très bien, lui dit son maître ; je vais joliment me servir de toi pour ménager mes pauvres yeux. Ce livre t'amuse-t-il ?

— Plus que tout, monsieur ; est-ce que vraiment ce Colomb a découvert une autre terre que la nôtre ?

— Une autre partie du monde seulement en 1492 ; on ne se doutait pas alors qu'il y eût un continent de l'autre côté de la mer. On l'appela Amérique, du nom du navigateur qui continua les recherches de Christophe Colomb. Ce fut bien injuste, car l'Amérique était déjà découverte par son prédécesseur.

— Pourquoi fit-on cette injustice, monsieur ?

— Parce que la justice est une plante si rare, fillette, qu'on la cherche quelquefois durant toute une vie, sans jamais la rencontrer. Christophe Colomb en est un bien triste exemple, car, après avoir doté l'Espagne d'une richesse incalculable, le roi Ferdinand qui régnait alors laissa mourir le grand navigateur dans la pauvreté et l'abandon. à Séville en 1506.

— C'était donc tout petit sa découverte, monsieur, qu'il n'en n'avait rien rapporté.

— Au contraire, c'était immense ! lis et tu verras :

« Parti de Palos le 3 août 1492, Colomb aperçut la terre le 12 octobre suivant, juste au moment où les équipages de ses trois navires s'insurgeaient et refusaient d'aller plus loin.... Quand la côte apparut, superbe de végétation, les hommes grimpèrent dans les vergues en poussant des cris de joie.... C'était à qui descendrait à terre. Après deux mois et demi de navigation sur une route inconnue, vers un but incertain. quelle devait être la joie de ces hommes de se retrouver à l'abri de la faim, de la soif !

« On aborda à Guanahani, San Salvador, une des Lucayes, « puis à Cuba et Haïti que Colomb appela Hispaniola... il

« revint en mars 1493 en Espagne.

« A ce premier retour, on le traita comme un roi. les

« souverains le comblèrent d'honneurs, etc.

« Au deuxième voyage, il découvrit encore la Dominique, « Marie-Galante, la Guadeloupe, Antigua, Saint-Christophe, « Sainte-Croix et autres Antilles. »

« Tiens, Mélite, regarde sur la carte. là, tu vois la rouie de Colomb ?

— Comme j'aurais aimé être avec ce marin !

— Tu aimerais donc voyager ?

— Ah ! je ne pensais qu'à cela quand j'étais dans la barque de papa. Tout le temps je me figurais que la *Mélite* c'était le nom de notre bateau filait très loin, très loin et que nous aborderions dans des pays bien différents où nous verrions des forêts dont les arbres monteraient jusqu'aux nuages, où il y aurait tant d'oiseaux qu'on les attraperait avec la main. D'autres fois je me figurais que nous étions entourés de glaces, hautes comme des cathédrales — papa en avait vu comme ça qui marchaient sur la mer ; c'était très dangereux pour les bateaux. et toutes ces idées-là m'occupaient si fort que, lorsque nous revenions à terre, j'étais toute désappointée et demandais à papa pourquoi nous n'allions pas plus loin. Ah ! si j'avais été un garçon, j'aurais pris du service sur un beau bâtiment, comme il y en a à Lorient et à Brest ; j'aurais vu du pays et.

— Sais-tu quelle heure il est, fillette ? reprit M. Dumagny ; bientôt dix heures ! c'est trop tard se coucher pour un enfant et un goutteux ; Jouteau nous grondera tous les deux.

— Bonsoir, monsieur, » dit Mélite en se levant.

Elle alluma un bougeoir et salua profondément son maître.

« Excusez-moi, monsieur, d'avoir tant bavardé et de vous avoir fatigué.

— Tu ne m'as pas fatigué ; la preuve, c'est que tu reviendras demain et que nous recommencerons nos voyages avec Christophe Colomb. »

Le jour suivant, après le dîner, dès que M. Dumagny fut dans son cabinet en compagnie de sa pipe, il fit demander Mélite.

« Tu n'es pas lasse de la lecture ?

— Non, monsieur.

— Croirais-tu, petite fille, que l'histoire que tu lisais hier m'intéresse et m'attriste plus que les autres, parce qu'on y trouve partout le défaut que je déteste le plus : l'ingratitude. Je t'ai dit que le roi Ferdinand avait été indigne pour le bienfaiteur de son royaume ; mais, hélas ! Colomb lui-même fut ingrat envers les naturels qui l'avaient accueilli chez eux. Ils étaient si nombreux qu'ils auraient pu rejeter les Espagnols à la mer et les massacrer ; loin de là, ils apportèrent leur or, leurs richesses à Colomb qui les maltraita et les asservit.

« A son quatrième voyage car il fit quatre fois cette longue traversée annexant chaque fois de nouvelles terres : toute la côte de l'Amérique méridionale, depuis l'Orénoque jusqu'à Caracas, sans compter la Trinité, etc.

« A ce quatrième voyage donc, ce furent les propres compagnons du célèbre navigateur, qu'il avait laissés à Haïti, qui le repoussèrent lorsqu'il voulut s'y fixer de nouveau, l'exposant à la faim, à la maladie. Colomb dut son salut à la crédulité des Indiens et se fit livrer des vivres en leur annonçant une éclipse.

— Qu'est-ce donc qu'une éclipse, monsieur, une monnaie sans doute ?

— Non, répondit M. Dumagny en riant ; l'éclipse se produit quand la terre s'interpose entre le soleil et la lune ; ou bien lorsque la lune vient se mettre entre notre gros voisin le soleil et la terre : le ciel s'obscurcit, la nuit semble venir quelle que soit l'heure de la journée. Autrefois, ce phénomène causait

une extrême frayeur aux peuples qui ignoraient l'astronomie ; on prit Colomb pour un sorcier quand on vit se réaliser ce qu'il avait prédit. Les sauvages craignirent d'attirer sa vengeance en résistant à ses ordres et on lui apporta tout ce qu'il demandait. Mais je m'aperçois que je suis un vieux bavard. Voyons, je me tais, à ton tour de lire, petite. « c

Les soirées se passaient ainsi et le châtelain des Landes s'attachait de plus en plus à sa jeune lectrice. En revanche, Mme Prosper Dumagny voyait déjà son fils déshérité par son oncle, qui laissait son immense fortune aux petits vagabonds qu'il avait recueillis.

« Envoyez donc Mélite m'apporter mon linge, dit-elle un jour à la femme de charge ; je m'intéresse à cette enfant et voudrais qu'elle m'aimât un peu. »

Jouteau, surprise, regarda un instant en face celle qui lui parlait, cherchant à lire sa véritable pensée sur son visage ; mais Mme Dumagny se détourna pour prendre quelque chose dans son armoire à glace en ajoutant :

« Allez, ma bonne Jouteau, je n'ai plus besoin de vous ; j'attends Mélite ici. »

XVIII

Quelques instants après, la petite apporta un grand panier plein de linge et, très intimidée, tira le linge du panier et le rangea sur une table.

« Vous avez désiré me parler, madame ?

— Pourquoi ne venez-vous jamais me voir ? je vous trouve très gentille et serais satisfaite de vous donner de bons conseils, répondit Mme Dumagny.

« Aux Landes, ce ne sont ni mon beau-frère ni M. Andéo qui sauraient enseigner à une fille de votre âge la conduite qu'elle doit tenir. Ma femme de chambre raconte que vous avez une tante à Paris et que vous étiez partie avec votre frère pour la rejoindre lorsqu'on vous a ramenés ici. Vous aviez raison de chercher votre tante, puisque c'est la seule parente qui vous reste, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, c'est la sœur de maman.

— C'est-à-dire une mère pour vous ; il vous sera facile de la trouver à Paris.

— C'est que nous n'avons plus d'argent pour continuer notre voyage.

— Je vous en donnerai... et puis c'est l'an prochain que vous devez faire votre première communion, ce serait trop triste si vous n'aviez personne de votre famille à l'église ce jour-là, cela vous porterait malheur.

— Mais... si je partais, madame... si je quittais M. Dumagny. que dirait-il ?.

— Que voulez-vous qu'il dise ? Songez qu'il ne vous connaissait pas il y a trois mois ! Vous êtes des étrangers pour lui. et si vous voulez me promettre de garder pour vous ce que je vais vous apprendre, je vous rassurerai là-dessus ; mais il faut être discrète.

— Si cela peut servir M. Dumagny, je me tairai, ma dame. je vous le promets.

— Eh bien, mon beau frère, en causant avec moi m'a dit il y a quelque temps :

« Pourquoi donc, Amélie, ne recevez-vous pas Mélite dans votre appartement ?... vous sauriez l'interroger bien mieux que moi sur ses projets. c'est une bonne fille ; cependant en recueillant ces inconnus, je n'ai pas entendu, vous pensez bien, me charger d'eux à tout jamais. Si vous pouviez lui donner l'idée d'aller retrouver sa tante, je lui donnerais une petite somme d'argent pour gagner Paris ; les choses seraient bien mieux ainsi.

— M. Dumagny vous a dit cela, madame ? demanda Mélite qui était devenue toute pâle.

— Certainement.

— Il m'avait assuré que nous resterions chez lui.

— Ah vraiment ! il a donc changé d'avis, car c'est sur moi qu'il compte pour vous dicter ce qu'il convient de faire.

— Quand devons-nous partir, madame ?

— Dans une huitaine de jours. Surtout, pas un mot de ce que je vous confie ; mon beau-frère m'en voudrait beaucoup de vous avoir appris ce qu'il pense ; il faut que ce départ vienne de vous, pour le mettre à l'aise, il sera d'autant plus généreux....

— J'obéirai, madame, mais. mais. cela me fait bien de la peine. et Mélite se mit à pleurer.

— Ne pleurez pas, petite, vous serez bien plus heureuse chez votre tante qu'ici ; allons, bonsoir. et jurez-moi encore que vous ne me trahirez pas !

— Je vous l'ai promis, madame, et papa nous disait qu'il vaudrait mieux se casser un bras que de manquer à sa promesse. Vous n'avez plus besoin de moi, madame ?

— Non, petite, vous pouvez vous retirer. »

Il n'est pas toujours facile de faire le mal. A peine Mélite avait-elle fermé la porte derrière elle, que Mme Dumagny s'effraya de ce qu'elle venait de dire. Si Mélite parlait à son protecteur de son projet de départ, qu'il s'y opposât et forçât la petite à s'expliquer. il en voudrait à sa belle-sœur et ne

lui pardonnerait peut-être pas. Mais l'enfant avait l'air sincère en jurant de se taire ; d'ailleurs, le danger était si grand de voir ces étrangers prendre la place du neveu dans ce château, qu'il fallait tout tenter pour les chasser des Landes.

Pendant ce temps Mélite, après avoir déposé son panier dans la lingerie, descendit tristement l'escalier et s'en fut au fond du parc y cacher son chagrin.

Qu'il avait été court cet heureux temps passé aux Landes ! et elle croyait qu'il aurait duré toujours ! Pourtant elle n'avait point mérité ce bonheur-là, si ce n'est par sa grande amitié pour son bon maître. Mais c'était le moment de la lui prouver en le débarrassant de petits enfants qui ne lui étaient rien.

Plus Mélite songeait à toutes ces choses, plus ses larmes coulaient abondantes. Cependant lorsqu'elle se releva de la mousse où elle s'était laissée tomber, sa résolution était prise ; elle informerait M. Dumagny de son désir d'aller à Paris.

Après le dîner, avant de commencer sa lecture et essayant vainement de raffermir sa voix :

« J'aurais un mot à vous dire, monsieur, commença Mélite. je voudrais aller chez ma tante à Paris.

— Qu'est-ce qui te prend ? quelle est cette idée ? répondit M. Dumagny.

— Ma tante est notre seule parente, j'ai besoin d'elle pour faire ma première communion.

— Que me chantes-tu là ?

— C'est la sœur de maman, monsieur et...

— La connais-tu seulement ?

— Non, mais elle sera bien aise de nous voir, maman nous en parlait souvent.

— Ainsi, c'est pour une parente que tu n'as jamais vue que tu vas me quitter, moi qui t'ai recueillie, bien traitée. Allons, je ne croyais pas en te parlant l'autre soir du défaut que je déteste le plus, que tu m'en donnerais si vite un exemple.

— Monsieur !... balbutia la pauvre Mélite.

— C'est bien, puisque tu veux t'en aller, va-t'en... pas avant cependant que je n'écrive à Paris pour avoir des renseignements sur ta tante, il faut

savoir au moins si elle est vivante ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Geneviève Crouzillat.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Je ne sais pas....

— Ainsi, tu irais te casser le nez avec de pareilles indications, dans une ville de plus de deux millions d'habitants !

— Mais,... monsieur

— Assez, tu peux te retirer, je n'ai plus besoin de toi, et M. Dumagny montra la porte à M élite qui se leva et crut qu'elle n'aurait pas la force de marcher, tant son émotion était grande. »

Elle monta chez elle et s'assit accablée. ainsi c'était décidé ; elle s'en irait, passant pour une ingrate aux yeux de son bienfaiteur !

Ce qui surprenait Mélite, c'était l'air de colère et même de chagrin de M. Dumagny, lorsqu'elle avait annoncé son départ.

« Pourquoi du chagrin puisque nous l'ennuyons, se dit la pauvre enfant. J'aurais voulu le lui demander si je n'avais pas promis de me taire. Yvon va être aussi malheureux que moi... il m'interrogera... et M. Andéo m'accusera aussi, moi qui ai tant de chagrin ! »

Quand Yvon vint se coucher, sa sœur ne lui parla de rien, elle se dit fatiguée et fit semblant de dormir.

Mais le lendemain, ses yeux rouges, ses joues pâles inquiétèrent son frère,

« Tu es malade, sœur ! qu'as-tu ? qu'est-ce qui te fait du chagrin ? car tu en as, je le vois bien, réponds.

— C'est que nous allons quitter les Landes.

— On nous renvoie ! s'écria le petit garçon.

— Non, c'est moi qui veux aller chez ma tante à Paris.

Tu es folle !

— C'est notre maman à présent, nous devons essayer de la rejoindre.

Eh bien, vas-y toute seule, car je ne sais pas ce que tu penses vraiment de parler comme ça ; nous étions heureux ici comme nous ne l'avons jamais été. J'aime tout le monde au château : le bon Jo, les chiens, M. Andéo, la cuisinière, Mlle Jouteau, les chevaux, et M. Dumagny si bon pour nous ! tiens, tu es une ingrate de vouloir quitter tous ces braves gens-là !. »

Ingrate ! Yvon aussi l'appelait ingrate ! de ce vilain mot que M. Dumagny lui avait jeté comme la plus grosse injure ; et son frère, pour la première fois, refusait de la suivre.

« Voyons, petite sœur, reprit Yvon plus doucement, c'est pour me taquiner que tu dis cela ; M. Dumagny nous a promis qu'il nous garderait toujours aux Landes, et M. Andéo m'a promis aussi qu'il ferait de moi un marin. mais parle donc. c'est fini, n'est-ce pas, ta tromperie ? tu vas rire de m'avoir fait si grand' peur.

Non, mon frère : je partirai, mais tu seras libre de rester, ce sera plus raisonnable en effet. »

Ah ! par quel sanglot Yvon répondit :

« Mélite, tu es une mauvaise sœur de me faire tant de chagrin, tu sais bien que je ne te quitterai pas ; mais papa et maman t'en voudraient de nous remettre sur les routes où nous avons été si malheureux ; tiens, je descends, car jamais je ne t'en ai tant voulu ! »

Pendant la leçon, M. Andéo s'aperçut de la tristesse des enfants et demanda ce qu'ils avaient.

« Elle veut nous emmener d'ici, s'écria Yvon, avant que sa sœur pût lui faire signe de se taire.

Ce n'est pas vrai, Mélite est une fille raisonnable qui ne peut commettre une telle faute ! Et moi qui croyais que vous nous aimiez tous un peu, même votre vieux professeur qui gronde quelquefois, dit Andéo avec un bon sourire. C'est mal, enfant, d'être ingrate en nous quittant.

Vous aussi, monsieur, vous me traitez d'ingrate, ah ! c'est vraiment trop dur de m'entendre appeler ainsi. J'aurais un bien mauvais cœur si je ne me souvenais pas qu'on nous rend si heureux aux Landes, que j'oublie que nous sommes des étrangers.

Alors restez.

Je ne peux pas, monsieur.

Vous avez donc reçu des lettres, revu quelqu'un de Ploumanac'h ?

Personne ne sait que nous sommes ici.

Alors vous êtes une mauvaise petite fille, vous vous ennuyez aux Landes et croyez mieux vous amuser à Paris. Vous pouvez être cause de la mort de votre frère, tombé de misère dans un fossé.

Taisez-vous, monsieur ! oh ! taisez-vous ! » dit Mélite qui leva les bras dans un geste d'angoisse ; et se dressant tout debout, elle quitta la chambre.

« Yvon, voyons, sais-tu ce qu'a ta sœur ? demanda Andéo.

Pas du tout, monsieur, nous nous sommes déjà disputés ce matin ; mais, bien sûr, elle ne fait point cela pour son plaisir ; elle est peut-être bien la plus malheureuse de nous deux. Elle n'a point déjeuné ce matin, j'avais peur qu'elle fût malade.

— Écoute, Yvon, il y a là-dessous quelque chose qu'elle nous cache ; tâche de le savoir et tu viendras me le dire tout de suite. M. Dumagny serait-il informé de votre départ ?

— Je ne sais pas.

— J'en causerai avec lui. «

Trois ou quatre jours se passèrent ; on eût dit que la gaîté des Landes s'en allait d'avance avec les enfants. Jo ne montrait plus ses dents blanches, Yvon ne caressait plus les chiens ; à quoi bon, puisque bientôt il ne les reverrait plus. Il s'en allait dans le fond du bois se cacher la tête dans la mousse et pleurait tout ce qu'il allait quitter.

Il lui semblait voir pour la première fois le beau lac qui, le soir, devenait tout jaune et brillant par le soleil qui avait l'air de s'y coucher pour y prendre un bain. des canards faisaient leur nid dans les joncs et on entendait leurs couin, couin, à l'approche de leurs petits. Que c'était donc beau tout ça !... Paris serait-il aussi grand ? et y aurait-il autant d'oiseaux ?... Qu'est-ce que pouvait donc avoir Mélite, elle qui était raisonnable comme une petite maman. Elle ne voulait rien dire à son frère ; mais elle avait l'air malade, et la cuisinière ne pouvait lui faire manger de rien, même pas du ragoût aux pommes de terre, qu'elle aimait tant ! M. Dumagny ne leur parlait plus, et un jour que, toute tremblante, Mélite lui avait dit en le rencontrant dans le vestibule :

« Vous n'avez pas encore reçu de réponse de Paris, monsieur ?

Ah ! vous êtes bien pressée ! avait-il répondu.



IL LUI SEMBLAIT VOIR POUR LA PREMIÈRE FOIS
CE BEAU LAC. (PAGE 226.)

J'ai si peur de vous ennuyer.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde, » et il lui tourna le dos d'un air furieux.

Un matin, M. Andéo entendit frapper à sa porte et la jolie petite figure d'Yvon se montra. Autorisé à entrer, l'enfant s'avança en marchant très doucement et repoussant la porte derrière lui :

« J'ai du nouveau que je voudrais vous conter, monsieur.

– Parle.

C'est au sujet de ma sœur.

– T'a-t-elle confié son secret ?

– Non, monsieur ; mais vous allez chercher et, à nous deux, nous trouverons peut-être. Hier soir, elle était plus blanche encore qu'à l'ordinaire ; elle n'est pas même descendue à la cuisine et, après mon dîner, je suis remonté auprès d'elle. Je la trouvai couchée, les yeux fermés ; elle dormait, mais d'un drôle de sommeil ; ses yeux étaient rouges, elle respirait vite et ses mains, hors du lit, étaient très, chaudes. Ma sœur ne s'éveilla pas quand je les tâtai ; elle s'agitait tournant sa tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et je l'entendis qni parlait comme si elle était éveillée :

« Madame, il avait dit que nous resterions ici, disait-elle. non, non, partez, il le désire... il ne veut pas d'étrangers aux Landes... » et Mélite avait l'air de tant souffrir en disant cela, que je la secouai un peu et, en ouvrant les yeux, elle n'eut pas l'air de me reconnaître et dit tout bas : « Je partirai, monsieur, ne nous chassez pas. oui, madame. « je vous obéirai. »

Puis le sommeil la reprit et bientôt, moi aussi, je m'endormis. Ce matin, elle est restée couchée ; Mlle Jouteau assure qu'elle a la fièvre ; moi, dès que j'ai vu votre fenêtre ouverte, je suis venu tout vous raconter. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

M. Andéo ne répondit rien ; il fit répéter à Yvon son récit et vit que le petit garçon n'y changeait pas un mot. cela devait être vrai ; d'ailleurs l'enfant ne mentait jamais ; il ne fallait pas cependant qu'il parlât de la

confiance qu'il venait de lui faire ; déjà le soupçon naissait chez Andéo, mais la méchanceté était si grande qu'il répugnait au professeur d'en accuser quelque habitant du château.

« Laisse-moi, Yvon, et ne parle à personne, à personne, tu m'entends bien, de ce que tu viens de me raconter.

Pas même à Jo ? monsieur Andéo ! il a tant de chagrin qu'on dirait que sa peau en blanchit.

Non, pas même à lui ! » Et le jeune homme ne put s'empêcher de sourire à l'idée de la .peau de Jo devenant blanche.

« Croyez-vous, monsieur, que nous resterons ici ?

– C'est possible, mais à la condition que tu seras discret.

– Je serai muet comme les poissons, puisqu'ils ne chantent, ni ne crient, ni ne parlent, » et Yvon, déjà rassuré, car M. Andéo pouvait tout, sortit bien plus gai qu'il n'était entré.

« Mélite est malade, dirent les domestiques le soir à la cuisine. Monsieur a envoyé chercher le médecin. Mlle Jouteau est très inquiète ; elle aime cette petite, comme nous l'aimons tous, du reste. Monsieur a fait descendre la femme de charge pour parler au médecin et, à eux trois, ils ont causé en fermant toutes les portes.

Et ce qu'il y a d'étonnant, reprit Catherine, c'est que Mme Dumagny, qui n'a pourtant pas le cœur tendre, a l'air tourmenté de Mélite et va dans les corridors savoir ce qu'on en dit. interroge Mlle Jouleau. Je ne l'aurais pas crue capable de porter tant d'intérêt au pauvre monde. »

Pendant ce temps, M. Dumagny et Andéo s'éloignaient dans les grandes allées du parc et causaient longuement.

« Voyons, Andéo, vous êtes un loyal garçon, très juste, aimant le bien, que pensez-vous de Mélite ?

— C'est une honnête enfant qui vous aime et vous vénère.

– Alors pourquoi me quitte-t-elle au moment où je commençais à m'y attacher ?

Qui sait quel motif elle peut avoir ? Gardez-la, monsieur., elle est malade du chagrin de vous quitter. voilà ma conviction.

– Cependant ce qu'elle fait est incompréhensible.

— Montez auprès d'elle, monsieur ; montrez-vous bon et affectueux et vous verrez son pauvre petit cœur se fondre et laisser paraître le dévouement qu'il a pour vous.

— Et si elle persiste dans son projet de départ....

— J'en serais surpris... alors nous chercherions....

— Vous savez quelque chose, Andéo, expliquez-moi tout.

— Je ne sais rien de certain, monsieur ; vous me connaissez assez pour être sûr que je ne parlerais pas dans le doute.

— Parbleu oui, c'est pour cela que je vous estime tant....

— Eh bien, retournons au château, vous monterez chez Mélite, j'irai vous attendre dans la bibliothèque et nous verrons si mon conseil est bon. »

M. Dumagny monta l'escalier, étonné de l'émotion qu'il ressentait. Comment cette petite fille tenait-elle déjà une si grande place dans son affection ? En ce moment qui allait décider du départ ou du séjour de Mélite aux Landes, M. Dumagny se sentait tout ému.

Il y a toujours une heure où le cœur de l'homme s'ouvre à l'amour paternel, où une voix caressante d'enfant rend ses yeux humides, où deux petites lèvres posées sur votre main font étendre les bras pour y serrer l'enfant qui ne vous est rien, mais qui peut devenir tout par la tendresse qu'il inspire.

Mlle Jouteau était auprès de Mélite.

Elle se leva en apercevant son maître ; il lui fit signe de se taire et de lui céder sa place. Mélite souleva ses paupières alourdies ; en voyant M. Dumagny penché sur elle :

« C'est bon quelques fois les rêves, murmura-t-elle tout bas, je rêve que c'est monsieur qui est là, car il me déteste maintenant. »

Il ne répondit pas, mais prit la petite main brûlante de la malade et la serra. —

« Retenez-moi, monsieur, reprit l'enfant sans ouvrir les yeux, ne me laissez pas m'en aller, » et les petits doigts semblaient s'accrocher à ceux de M. Dumagny.

« Non, non, ne crains rien, » répondit-il.

Un silence se fit pendant lequel le visage de Mélite se contractait.

« Pourquoi nous chassez-vous ? demanda-t-elle si bas qu'on pouvait à peine l'entendre.

— Qui t'a dit ce mensonge, Mélite ? Ce n'est pas-vrai. reste, petiotte, je t'aime bien, c'est toi qui ne nous aime pas... »

Un sanglot répondit seul à M. Dumagny, et tout à coup deux bras se nouèrent autour de son cou et une petite tête entourée de cheveux blonds frisés s'appuya sur son épaule.

« Je vous aime comme mon père, monsieur ; jamais, jamais je ne me consolerais quand je serai loin d'ici.... »

Cette fois les grands yeux de Mélite regardaient en face son maître qui, très ému, baisa la joue très rouge de la petite fille et la recoucha sur son oreiller. Ce mouvement avait réveillé tout à fait la malade.

« Oh ! monsieur, pardonnez-moi d'avoir osé tout ce que je viens de faire.

— Je t'en remercie, au contraire, ma petite, mais je voudrais savoir qui t'a dit que je voulais te renvoyer ; » et M. Dumagny parlait sérieusement.

Mélite pâlit et se tut.

« Réponds, je veux le savoir.

— Ne me demandez rien, monsieur, vous me feriez de la peine ; mais répétez-moi que je pourrai vous servir, vous soigner jusqu'à la fin de ma vie quand vous serez vieux et que je serai grande, et cela sans vous ennuyer.

— Je te le promets, et si tu me quittais, tu me ferais du chagrin, beaucoup de chagrin. Maintenant il n'y a plus rien entre nous, n'est-ce, pas Mélite !

— Oh non, monsieur !

— Et tu vas guérir bien vite !

— C'est sûr, je suis si heureuse !... » Et, en effet, un sourire joyeux éclairait le visage de l'enfant.

« A la bonne heure ! s'écria Yvon, qui entra ; te voilà tout à fait mignonne, qu'est-il donc arrivé ?

Il y a que vous restez chez moi, mes enfants, » répondit M. Dumagny.

Yvon, oubliant la présence de son maître, fit une superbe cabriole, ne trouvant rien de plus expressif pour manifester sa joie.

« Allons, Yvon, pas tant de bruit, ni de culbutes, pour ne pas fatiguer ta sœur. Je vois que nous sommes tous contents, je vous laisse » dit M. Dumagny en se retirant pour aller retrouver Andéo dans la bibliothèque.

Quand il eut tout raconté au professeur.

« Ma foi, monsieur, je suis vraiment heureux de ce que vous m'apprenez, dit le jeune homme ; moi aussi je suis attaché à ces enfants-là, et ils m'eussent manqué dans le château s'il l'avaient quitté.

— Mais, Andéo, quelqu'un a voulu les faire partir des Landes, croyez-vous que ce soit Francis ?

— Non, monsieur, il n'est pas jaloux, un peu égoïste peut-être, mais sans méchanceté.

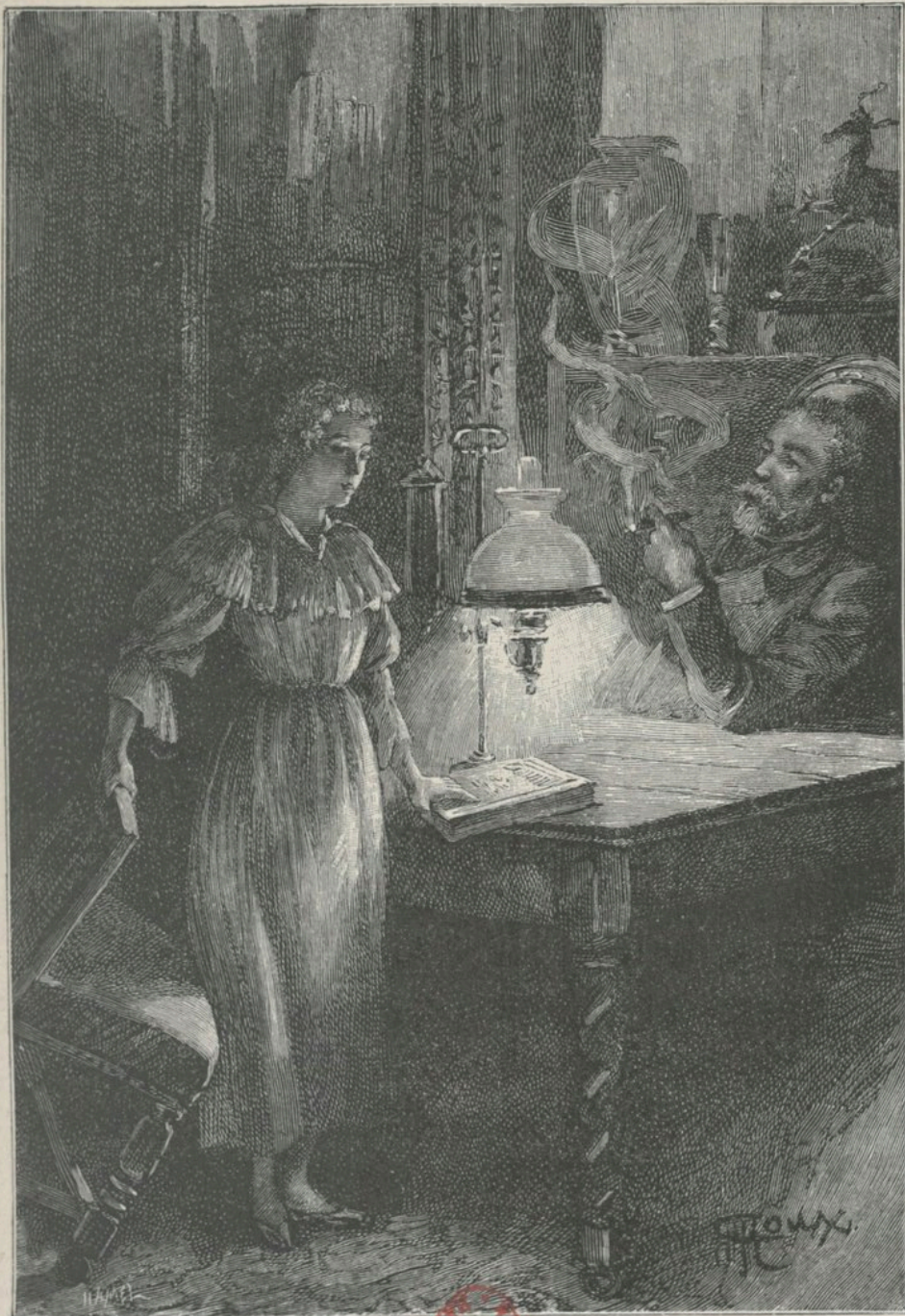
— Qui alors ?

— Je ne sais pas.

— Si, vous savez, mon jeune ami, mais vous ne voulez pas le dire.

— Je vous assure....

— C'est ma belle-sœur ! Qu'elle prenne garde que je ne punisse sa méchante action ; mais il faudrait être convaincu que c'est elle.



QUAND ELLE VENAIT DANS LA
BIBLIOTHÈQUE. (PAGE 233.)

— Si vous m'en croyez, monsieur, mieux vaut ignorer le mal. Mme Dumagny est la femme de votre frère que vous aimiez tant, m'avez-vous dit. faites-lui comprendre en un mot que vous vous doutez de ce qui s'est passé ; cela suffira, si c'est elle, pour qu'elle ne recommence plus ; et, à nous deux, nous saurons bien veiller sur les enfants et les sauver de tout danger,

— Vous êtes un brave cœur, Daniel, donnez-moi la main, vous avez toujours raison. »

Pour Mélite, la visite de son maître avait été son meilleur médecin ; elle avait repris de belles couleurs roses et, lorsqu'elle arrivait dans la bibliothèque, le soir, faire sa lecture accoutumée, elle semblait caresser les meubles et les livres, tant ses yeux étaient doux et tendres en les regardant. Les leçons continuaient chaque jour plus intéressantes ; on eût dit que Mélite comprenait qu'elle avait un ami en son jeune professeur et qu'elle tenait à lui prouver sa reconnaissance par son assiduité.

Le dessin était le travail qui plaisait le mieux à Mélite.... Elle copiait tout ce qu'elle remarquait : fleurs, fruits, arbres, paysages ; puis elle essaya de reproduire sans modèles, ce que voyait son imagination à la place de ses yeux.

XIX

Un matin qu'Yvon avait très mal réussi un problème, assez facile cependant, et que, comme pensum, il devait le recommencer dix fois, sa sœur avait pris une plume très fine et dessinait une chose étrange....
« Tiens, s'écria son frère, moins attentif à son problème qu'à ce que faisait sa sœur. tiens, notre boîte à cailloux.!

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Andéo en prenant nonchalamment la feuille de papier sur laquelle Mélite dessinait. Mais, dès qu'il l'eut regardée, il devint si pâle que la fillette effrayée lui demanda :

« Souffrez-vous, monsieur ?

— Où avez-vous vu ce coffret, reprit-il sans répondre à sa question.

— C'est notre boîte du Roc-Fermé....

— Qu'y avait-il dedans ?

— Des cailloux de toutes les couleurs : des blancs, des verts, des rouges et 120 grosses perles, n'est-ce pas, Mélite ? Elle ne se trompe pas, c'est elle qui les a comptées.

— Il y avait aussi 60 cailloux rouges, répondit la fillette.

— Et.... «

A ce moment, Andéo sortit de sa poche un petit portefeuille à serrure, fermé à clé ; il en tira un papier jaune plié en quatre qu'il montra à Mélite en disant :

« Il doit contenir encore 90 émeraudes les vertes et 100 saphirs.

— De quelle couleur sont les saphirs, monsieur, reprit Yvon ?

— Bleu foncé.

— Ah ! tu sais, sœur, ils ressemblaient à tes yeux.

— Et voici le coffret, « ajouta M. Andéo, en dépliant le papier, tandis que les deux enfants s'écriaient en même temps :

« Oh ! notre coffret ! »

En effet, en comparant le dessin qui était au professeur et celui de Mélite, il était évident que les deux dessins reproduisaient le même objet ; il ne pouvait y avoir deux bijoux d'orfèvrerie si bien sculptés, si pareils enfin !

« Où donc avez-vous trouvé ce trésor ? demanda Andéo, anxieux de la réponse.

— Dans le Roc-Fermé, monsieur, répondit Mélite, celui de la mouette. Depuis combien de temps est-il là ? Ça doit être depuis bien longtemps, tant il était sale !.

— Mais comment n'a-t-il pas été vu par d'autres que vous ?

— Parce que personne n'est entré dans notre château avant nous, reprit fièrement Yvon ; et, si vous y venez, je parierai bien deux bâtons de sucre d'orge que vous ne trouverez pas l'entrée de notre rocher et que c'est nous qui vous rapporterons la boîte.

Pardonnez-moi, monsieur, si j'ose vous interroger, dit Mélite, en devenant très rouge ; mais je suis bien curieuse de savoir comment vous avez ce papier et à qui ont appartenu ce joli coffret et ces pierres.

Avant de raconter, attendez, monsieur Andéo, et toi aussi Mélite, je vais chercher notre bon maître ; il faut qu'il sache toute cette histoire... Ce ne serait pas bien à nous de l'apprendre sans qu'il soit là pour l'écouter aussi.

Tu as raison, mon petit Yvon, et tu viens de prouver que tu as du cœur et de l'esprit, en nous faisant taire, reprit Andéo.

— Oh ! taire, monsieur, je n'aurais pas osé.

— Si, tu as osé ; mais maintenant file et reviens vite avec M. Dumagny. »

Yvon ne se le fit pas répéter, et un quart d'heure après, on entendit le bruit d'un galop dans l'escalier, précédant le pas pesant du châtelain des Landes.

« Voilà monsieur, cria le petit garçon en poussant la porte qu'il laissa ouverte toute grande, afin que M. Dumagny pût entrer.

« Eh bien ! que se passe-t-il donc, Andéo ? Yvon me bredouille un conte des *Mille et une Nuits* : un trésor., une cachette., un mystère., deux dessins, l'un à vous, l'autre aux enfants. Je n'ai rien compris du tout à son récit ; il

paraît seulement que c'est très amusant, car ses yeux brillaient comme une flamme.

C'est au sujet de ces dessins, monsieur, et le professeur montra le sien et celui de Mélièze.

C'est très singulier ce coffret ; il ressemble à un plat de Palissy : tous ces animaux si bien sculptés., ces oiseaux. ces serpents qui forment les quatre pieds, ces arbustes aux fleurs si délicates. D'où viennent ces dessins ?

Le mien a été fait par un arrière-grand-père qui avait accompagné Lafayette en Amérique. Dans je ne sais quelle excursion, il découvrit ce coffret qui aurait appartenu aux anciens habitants chassés par Christophe Colomb. Après de vaines recherches pour retrouver les propriétaires de ce bijou de coffre et des bijoux qu'il renfermait, mon grand-père écrivit à sa femme que sa fortune était faite et il lui envoya la copie du coffret, la description et le nombre des pierres qu'il contenait.

« Je pars sur l'*Astrolabe*, ajoutait-il, et, si Dieu le permet, « je vous presserai bientôt dans mes bras. » Avec quelle impatience grand-mère attendit son mari ! Mais jamais on n'entendit parler de l'*Astrolabe* ni de ses passagers. Il a dû sombrer au milieu d'un cyclone ou être abordé par une banquise. Mon aïeule fut longtemps sans prendre le deuil ; elle ne se lassait pas d'espérer ; mais, au retour de Lafayette, le général vint la voir lui-même et lui apprit que l'*Astrolabe* avait été vu à son retour, sur les côtes de Bretagne, mais que, passé ces parages, jamais on n'en avait eu de nouvelles.

Nous l'avons vu sombrer, votre vaisseau, dit Yvon, interrompant M. Andéo ; même qu'il nous a envoyé toutes sortes de choses : des habits trop larges pour nous, des biscuits et du beurre, très bon, surtout au commencement !.

Tais-toi donc, mon frère, comment oses-tu interrompre M. Andéo !

C'est vrai, j'ai tort ; mais, puisque je lui donnais des renseignements sur son parent, il fallait bien parler.

— L'intention était bonne, mon petit Yvon, répondit son professeur ; mais l'*Astrolabe* a sombré en 1766 et nous sommes en 1869 ; tu vois que tu n'as pas dû voir l'accident dont mon aïeul a été victime.

— Cependant, c'est bien la boîte de votre grand-père que nous avons trouvée. Alors., si c'était à lui, c'est qu'il était sur le bateau qui a coulé., et,

comme nous en avons vu couler un, ce doit être le même, n'est-ce pas, Mélite ? »

Le petit avait une figure si sérieuse et s'embrouillait avec une conviction si comique que, malgré la gravité du sujet, tous riaient, sauf Yvon.

« Enfin, laisse la parole à ta sœur ; plus tard, c'est nous qui essayerons de te faire comprendre cette affaire., quand nous l'aurons comprise nous-mêmes. A ton tour, Mélite, de nous dire comment tu as trouvé le coffret et son trésor.

— Il était dans le Roc-Fermé où la mouette me l'a fait découvrir ; il est caché dans la grotte ; j'irai le chercher et le remettrai à M. Andéo.

— Combien estimez-vous le trésor qu'il renferme, Daniel ? demanda M. Dumagny.

— Mon aïeul comptait pour deux millions de pierreries, sans le coffre, qu'il trouvait merveilleux.

— Deux millions ! comment ai-je été assez coupable pour ne pas aller tout de suite recueillir cette fortune que je croyais appartenir aux enfants ; mais votre fortune, à vous, m'est tout aussi précieuse, mon bon ami, nous partirons demain dans ma voiture, nous ne saurions agir avec trop de prudence pour qu'on ne nous reprenne pas les petits et qu'on ne nous conteste pas la propriété du trésor.

— Il n'est plus à moi, il est à ceux qui l'ont découvert....

— Oh ! monsieur, vous plaisantez, s'écria Mélite, tout est à vous. »

Mais Andéo souriait au lieu de répondre.

« Nous vous en donnerons la moitié, monsieur Andéo, dit gravement Yvon, il y en aura bien assez pour nous amuser tous les trois.

— C'est cela, Yvonnet, toi seul sais la valeur des choses ; nous en reparlerons plus tard ; en attendant, allons chercher le trésor.

— Monsieur, demanda Mélite à M. Dumagny, est-ce beaucoup d'argent deux millions ?

— Oui, de quoi acheter trois châteaux comme les Landes !

— Est-ce possible ! Oh ! monsieur Andéo, pour qui nous prenez-vous donc d'avoir pu croire que nous vous volerions ce qui vous appartient ?.

Oui, voler ! répéta Mélite devant un geste de protestation de son

professeur ; c'est le bien de votre grand-père qui l'a donné à vos parents, nous n'avons rien à voir là-dedans.

— Quand partons-nous décidément, monsieur ? demanda Yvon à M. Dumagny.

— Demain, je vous l'ai dit, à 9 heures du matin ; il faut donc faire une petite malle pour toi et ton frère, Mélite. Tâchez de vous arranger de façon qu'on ne vous reconnaisse pas ; du reste, nous n'irons au Roc-Fermé qu'à la nuit.

— On n'y verra goutte, monsieur, si la lune est couchée, reprit Yvon.

— Il y a des lanternes ; tu en prendras une et marcheras devant nous.

— Pas bien loin en avant, j'espère, de peur des revenants et des serpents de mer.

— Je te tiendrai par une corde pour qu'on ne t'enlève pas, dit Andéo en riant.

— Et toi, Mélite, que penses-tu de notre projet ?

— J'en ai le cœur qui me bat d'avance, monsieur. Retourner chez nous sous votre protection, Dieu est trop bon ! Oh ! comme je le prierai ce soir, encore mieux qu'à l'ordinaire.

— Allons, tout le monde est heureux, assez de leçons pour aujourd'hui. Mélite, si Jouteau avait le temps de te faire un chapeau pour demain, avec un voile, on ne te reconnaîtrait pas, tu passerais pour ma petite fille ? Va le lui demander.

— Oh ! moi, j'ai une fameuse idée, monsieur, s'écria Yvon, personne ne me reconnaîtra non plus !.

— Que prétends-tu faire ?

— Monsieur emmène-t-il Jo ?

— Certainement, il nous sera très utile.

— Eh bien, je suis tranquille.

— Dis comment Jo te servira.

— Il me cirera la figure avec son cirage, et je serai son fils !.

— Andéo, il est vraiment drôle, cet enfant. «

EL tous, sauf Yvon, se mirent à rire de son invention.

« Je peux m'en aller pour m'occuper de mon cirage ?

— Va donc, tu es libre jusqu'à demain. »

XX

Le lendemain, de très bonne heure, une grande calèche attelée de quatre bons chevaux bretons attendait dans la cour des Landes. M. Dumagny descendit le perron, tenant la main de Mélite, vêtue en petite demoiselle. Un chapeau rond de grosse paille, avec un nœud de ruban rouge posé sur le devant, embellissait la fillette et faisait valoir la distinction de ses traits si fins.

Andéo venait ensuite, et, derrière lui, Jo ; mais Jo d'une gravité singulière, qui était accompagné par un petit nègre encore plus noir que lui. Et quel brillant sur cette peau ! Le soleil s'y mirait par places, semant des points lumineux sur le front, les joues, le menton. Ah dame ! M. Dumagny ne put résister à un fou rire qui lui secoua les épaules et le força de s'adosser à la rampe de pierre du perron.

« Où vas-tu te placer, Yvon ? – car c'était lui, – nous ne voulons pas de toi dans la voiture, tu tacherais tous nos habits..

— Oh ! monsieur, je prendrai bien mon frère à côté de moi dit Mélite.

— D'abord, Mélite, je ne suis pas ton frère, répondit Yvon, et puis Jo veut bien que j'aille sur le siège avec lui, si monsieur le permet ! ça m'amusera bien d'avantage.

— T'en chargeras-tu, Jo ?

— Oh ! oui, maître..., c'est mon petit., on dirait qu'il me ressemble ; le siège est assez grand pour nous deux et Pedro (c'était le cocher que M. Dumagny avait ramené d'Amérique et qui lui était tout dévoué).

— Mais pourquoi ce déguisement ? demanda M. Dumagny.

— C'est pour qu'on ne me reconnaisse pas à Ploumanac'h ni sur la route.

— Ah ! je-comprends.... »

Pendant ce temps, Mme Prosper Dumagny et Francis étaient descendus pour assister au départ.

« Vous ne voulez donc pas m’emmener, mon oncle ? demanda Francis d’un air de très mauvaise humeur.

— Pas cette fois-ci, mon neveu, je ne voyage pas pour mes propres affaires. Ce sera ton tour une autre fois.

— Et resterez-vous longtemps, Eusèbe ? ajouta sa belle-sœur.

— Qui sait ? vous savez que j’ai toujours aimé à voyager..., ce goût peut me reprendre, répliqua-t-il en souriant ; nous voici une équipe de bons marins : Andéo en tête, Mélite fera notre mousse. Allons, les chevaux s’impatiente, adieu, ma chère Amélie ; au revoir, Francis. Pedro, lâchez les rênes ! » Aussitôt les chevaux pointèrent très haut et partirent d’un galop qui enveloppa de poussière la voiture, les voyageurs et l’attelage.

« Eh bien, Mélite, cela t’amuse-t-il ? » demanda M. Dumagny.

Pour toute réponse, la petite fille prit la main de son maître et l’embrassa.

« Dis-moi donc ce que tu penses, je voudrais le savoir.

— C’est que je pense tant de choses, monsieur, répondit Mélite, qu’on dirait qu’une cage s’est ouverte dans ma tête pour laisser entrer toutes sortes d’oiseaux.

— Raconte-moi tes oiseaux, alors.

— Ma foi, monsieur, je crois qu’en ce moment j’en suis un aussi, que j’ai des ailes, qu’Yvon et moi nous repassons au-dessus de tous les endroits que nous avons traversés ; je revois chacune des personnes bonnes ou mauvaises qui nous ont logés.

— Que je voudrais bien revoir Mme Jeanne ! dit Yvon, en se détournant, et mon ami Pierre ; je lui rendrais sa pièce de dix sous, puisque, grâce à notre maître, j’en ai cinq autres maintenant.

— Quels sont ces amis ? reprit M. Dumagny.

— C’est le brigadier de gendarmerie dont nous vous avons parlé, monsieur. Sa femme et ses enfants ont été si bons pour nous ! Ils doivent habiter à trois ou quatre lieues d’ici.

— Ce doit être à G..., reprit M. Dumagny, nous nous informerons d’eux et nous leur ferons une visite au retour ; mais je ne veux pas perdre de temps ; j’ai hâte de savoir Andéo en possession de son trésor.

— Moi aussi, dit le jeune homme d'un air de bonne humeur ; mais en quatre heures nous serions rendus par le chemin de fer à Ploumanac'h ; par étapes ce sera un peu plus long.

— C'est vrai, mais nous ne pourrions pas garder le secret aussi bien qu'avec ma voiture, accompagnés de mes deux fidèles : Pedro et Jo. Là, point de cabaretière à craindre, de curiosité officielle d'un maire, de gendarmes, etc. Nous serons chez nous, et Mélite se cacherait au besoin dans un des grands coffres de la calèche.

— Et puis c'est autrement amusant ! dit Yvon.

— Ce n'est pas moi qui me plaindrai de voyager ainsi, monsieur, ajouta le jeune professeur. J'ai toujours envié le Juif-Errant et aurais voulu courir comme lui. «

Le temps passait très vite, d'autant plus agréablement pour les enfants, que le contraste du présent avec le passé était plus grand. Qui donc eût reconnu dans la jolie petite fille, traînée par quatre chevaux, la mendiante aux souliers percés, au teint pâle et au regard craintif qui suppliait les gendarmes de ne pas la faire coucher en prison ? Et quel changement entre ce petit nègre qui riait aux éclats et prenait avec fierté le fouet des mains de Pedro, pour activer le trot des chevaux, et l'enfant perdu dans la forêt, succombant à la fatigue !

« Hein ! Mélite, est-ce bon de ne plus marcher sur les cailloux ! dit Yvon.

— Et surtout d'avoir un tel maître ! répliqua sa sœur.

— Et tu voulais cependant m'abandonner, dit M. Dumagny.

— Oh ! nous n'en parlerons plus jamais, monsieur, cela m'a fait trop de mal !

— Mélite, dit tout à coup son frère, regarde donc là-bas, on dirait le brigadier et le gendarme Lambert, qui viennent de ce côté-ci.

— C'est vrai, c'est bien le bon brigadier ; serait-il étonné s'il savait que ses deux prisonniers sont dans cette belle voiture ! »

Les gendarmes étaient encore à une douzaine de pas des voyageurs, lorsque Yvon, n'y tenant plus, enleva son chapeau en se mettant tout debout, salua les gendarmes si profondément, que ceux-ci, surpris de la grande politesse de ce petit nègre, lui firent le salut militaire en se rangeant le long de la route.

« Vive le brigadier ! » cria Yvon en passant devant lui, avant que Jo, qui l'empoignait par les épaules, pût le forcer, à se rasseoir, pendant que Pedro cinglait les chevaux d'un vigoureux coup de fouet, pour les éloigner plus vite des gendarmes, qui demeuraient stupéfaits sur le chemin.

Certes l'incident du jeune nègre si poli dut faire le récit de la soirée à la gendarmerie et laisser Simon et Pierre dans un trouble et un étonnement que la présence d'Yvon eût pu seule dissiper.

Les voyageurs gagnèrent la première étape et entrèrent à grand bruit dans le bel hôtel de Plédéliac. Avec quel empressement maître et garçons accoururent au-devant des riches personnages.... Ce devait être des princes ! Quatre chevaux à leur voiture ! Aussi, quand M. Dumagny déclara qu'il coucherait dans l'hôtel, avec son ami, sa nièce, car Mélite venait de passer à ce rang, — ses serviteurs etc..., ce fut le signal d'une activité extraordinaire parmi les domestiques et un sauve-qui-peut général pour les pauvres volailles de la basse-cour, qu'on poursuivit sans pitié. Un poulet effaré grimpait le long des fenêtres, un canard poussait des cris désespérés, pressant la casserole. Les garçons descendaient à la cave, rapportant du cidre mousseux en bouteilles et des vins de toutes les espèces.

— Que veux-tu boire, Mélite ? demanda M. Dumagny.

— J'aime bien mieux le cidre, monsieur, dit Yvon, qui répondait toujours sans qu'on l'interrogât.

— C'est avec Jo et Pedro que tu dînes, Yvon, ne l'oublie pas !

— Mais ma sœur vient avec nous ?

— Tu n'as pas de sœur ici.

— Oh ! par exemple, et ma Mélite ?

— C'est ta petite maîtresse ; et veille à bien la servir à table, sinon je te chasse.... » M. Dumagny riait, mais Yvon était si ému de la menace qu'une grosse larme coula sur sa joue et forma un large sillon blanc qui montrait le peu de solidité de la couleur d'ébène de son visage. « Emmène-le, Jo, dit son maître, et veille à réparer le dommage ; il ne faut pas qu'on s'aperçoive que notre nègre est un blanc ! »

Au dîner, à la cuisine, Yvon, repeint à neuf, s'assit entre ses deux amis Pedro et Jo. Un garçon d'écurie, à la fin du repas, mis en belle humeur par

le vin qu'avait fait distribuer M. Dumagny, s'approcha de la joue de Jo et la lui frotta très fort avec la main.

« Je vous connais, farceur, dit-il ; vous n'êtes pas plus nègre que votre petit garçon qui pleurait tantôt et déteignait à mesure. » Mais Jo s'était levé et, furieux, allait se jeter sur le valet, quand le maître de l'auberge mit à la porte son indiscret domestique, pendant que Pedro entraînait Jo et l'enfant dans leur chambre. Les choses en restèrent là.

Le jour suivant, Yvon eut soin de ne pas pleurer et força si bien la couche de noir, que son teint devint beaucoup plus foncé que celui de Jo, ce qui rendit l'enfant très fier.

Enfin, le voyage va se terminer. On atteindrait Plou manac'h le soir même ? assurait Andéo qui connaissait le pays. L'agitation des enfants augmentait, Mélite regardait attentivement tout autour d'elle.

« Tiens, là-bas, vois-tu, Yvon, la maison où la bonne fermière nous a fait déjeuner. ; avec les chevaux nous arriverons bientôt à Ploumanac'h.

— Ce n'est vraiment pas prudent, dit Andéo ; j'y ai habité quinze jours quand je chassais les oiseaux d'eau cet été. On va reconnaître Mélite et Yvon. Il vaudrait mieux descendre à R. ; il y a une bonne auberge, nous y dînerons et laisserons la voiture ; c'est à une lieue à peine des Rochers, nous sommes tous de force à franchir ce soir cette distance, puisque c'est à la nuit que nous devons faire notre visite au Roc-Fermé. Si les enfants sont fatigués, Jo et moi les porterons.

— Oh ! nous avons fait bien d'autre chemin, monsieur, reprit Yvon, puisque, en arrivant aux Landes, nos petites jambes avaient autant marché que les grandes jambes des chevaux, pour nous amener ici.

— C'est vrai, Yvon, je te fais mes excuses, tu iras donc à pied, et tu me porteras si je suis trop las. » Tout le monde se mit à rire, sauf Mélite, qui ne disait plus rien, et regardait fixement une petite maison isolée sur la plage.

« Je le veux bien, Andéo ; nous retournons en arrière, dit M. Dumagny. Indiquez à Pedro le chemin qu'il doit prendre pour atteindre le village dont vous avez parlé.

— Oh ! monsieur, vous me permettrez d'entrer dans notre maison avant, n'est-ce pas, quand j'en suis si près ? demanda vivement Mélite.

— Où est-elle ?

La voilà, monsieur ; c'est cette petite maison à votre gauche. Elle n'a point l'air habité. Ils ne l'ont donc pas vendue ?

— Ton désir est trop naturel, Mélite, je t'accompagnerai.

— Et moi, est-ce que je n'irai pas chez nous ? interrogea Yvon.

— Si, oh ! si, mon mignon, nous étions là chez nous tous les deux.

— Maintenant, les cerises doivent être mûres, Mélite, allons en cueillir dans le jardin.

— Je pense à trop de choses tristes pour m'occuper de cerises en ce moment, mon frère, répondit Mélite, mécontente qu'Yvon n'eût pas plus d'émotion en voyant la maison où leur mère était morte.

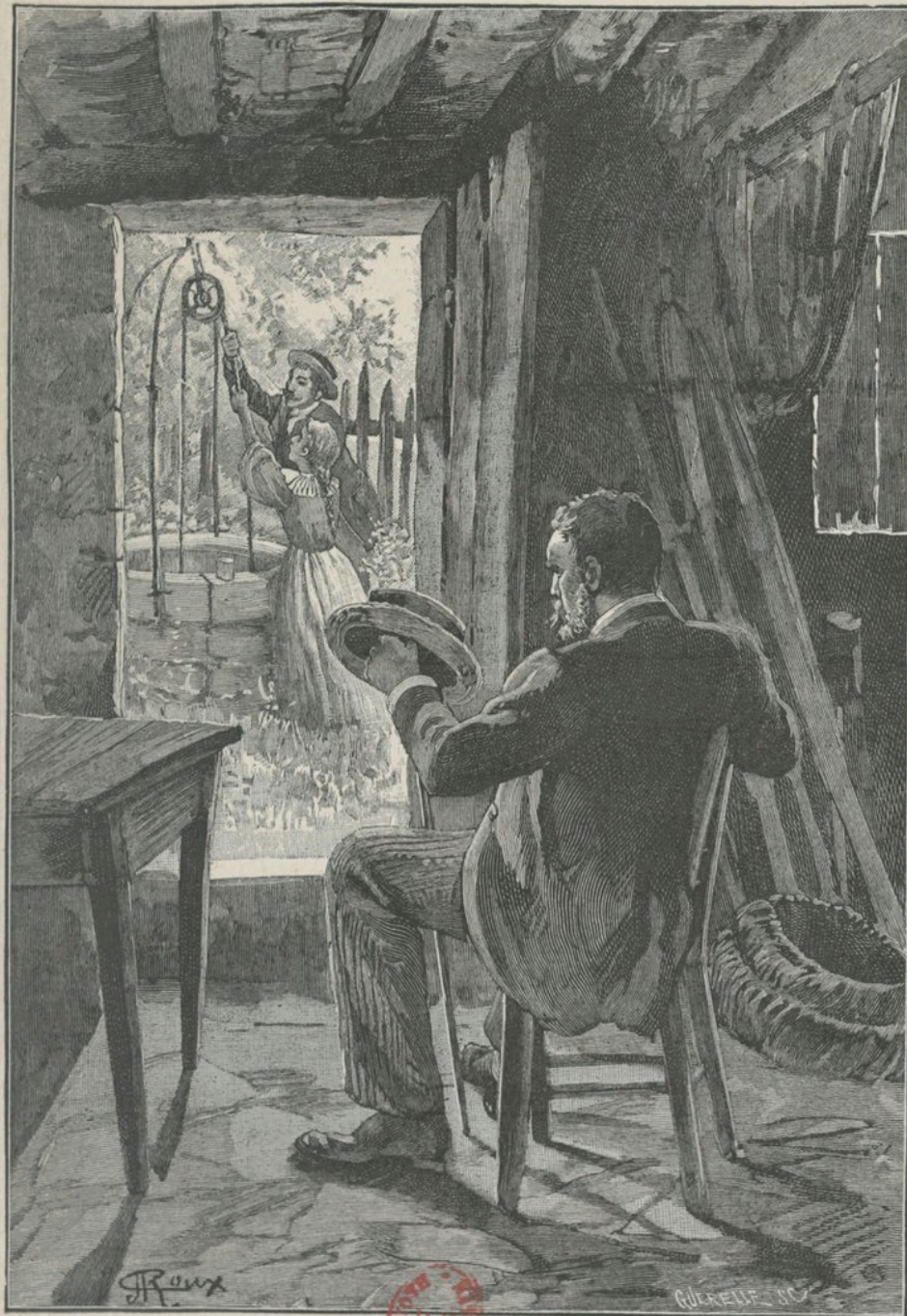
— Quand nous aurons mangé les cerises, on redeviendra triste, répondit le petit gars tout au plaisir de se retrouver au pays.

— Tais-toi, Yvon, on croirait que tu n'as pas de cœur.

— Ne le faites pas pleurer, Mélite, il redeviendrait blanc !... » et Jo disait cela avec une inquiétude si comique que la fillette elle-même ne put s'empêcher de sourire.

Et pourtant, que le rire était loin de ses lèvres et la gaieté de son cœur, tandis qu'elle s'avavançait vers leur maison, tenant la main de son bienfaiteur !

La porte était si peu solide que d'un coup d'épaule Jo l'ouvrit. Quelle poussière recouvrait les quelques meubles qui restaient encore !. En entrant dans la seconde chambre, le lit s'allongeait dans l'alcôve, et c'est devant lui que les orphelins prièrent pour ceux qui les avaient quittés. Un matelas manquait, partout l'abandon et le désordre.



CE FUT ANDÉO QUI VINT A SON SECOURS
(PAGE 251.)

« Nous ferons restaurer ta maison, Mélite, et nous y logerons une brave femme qui en aura soin, dit M Dumagny.

La mère Angélique, monsieur, elle nous a été si bonne ! reprit Yvon.

Vous ne vous lasserez donc jamais de nous rendre service, monsieur ! dit Mélite en regardant son maître tout attendrie.

Cela vaut bien la peine, vraiment ! mais si, pour me remercier, tu pouvais me donner un verre d'eau de ta propriété, tu me ferais grand plaisir, car je meurs de soif. »

Avec quel empressement Mélite saisit un verre, tandis qu'Yvon prenait une assiette sans rien dire, et que tous deux sortaient ensemble ; Mélite pour tirer de l'eau au puits avec l'aide d'Yvon, croyait-elle ; mais après l'avoir vainement attendu, ce fut Andéo qui vint à son secours, le petit garçon étant demeuré introuvable.

M. Dumagny finissait son verre d'eau, lorsqu'Yvon arriva en courant, tenant une assiette pleine de superbes guignes qu'il offrit à son maître.

Le petit gars avait les dents et la langue toutes noires, ce qui prouvait qu'il avait goûté aux cerises le premier ; mais l'intention était si bonne qu'elle fit pardonner le retard.

« Il faut partir, monsieur, dit Andéo à M. Dumagny. Des habitants de Ploumanac'h viennent parfois au-devant d'un pêcheur pour acheter du poisson, il ne faut pas qu'on nous trouve ici. »

Les enfants ne pouvaient pas s'arracher au bonheur de se retrouver chez eux sans crainte, et si bien protégés. Cependant, on devait se hâter, M. Andéo le disait et la mer était pleine. De l'heure du retrait de la marée, dépendait l'entrée des enfants dans le Rocher. Andéo avait fait apporter deux bûches dans la voiture, et maintenant tous les cœurs battaient d'impatience à l'approche de cette expédition.

– « Si nous retournons en arrière d'une lieue pour revenir aussitôt, dit M. Dumagny, mieux vaudrait rester ici, en attendant l'heure d'entrer dans le Rocher. Nous souperions à l'hôtel au retour en allant nous y coucher.

– Mais, manger, monsieur ? Je resterai dans le canal, sans pouvoir en sortir, si je ne dîne pas avant, dit Yvon.

Il est impossible que Jo n'ait point quelque en-cas dans là voiture, ajouta M. Dumagny.

Maître me connaît bien, et le nègre souriait, le petit ne mourra pas de faim ce soir ; inutile de retourner à l'auberge.

Allons donc dîner dans la voiture, et nous ne quitterons pas la mer des yeux. » M. Dumagny sortit, tenant la main de Mélite, Jo celle d'Yvon ; devant, marchait Andéo.

Le crépuscule rendait la plage déjà sombre ; seules, les vagues bordées de larges flocons d'écume se détachaient en blanc sur l'horizon.

« Que nous donneras-tu donc à manger, Jo ? demanda Yvon, de celte voix claire des enfants qu'on entend de si loin. Je meurs de faim, sais-tu.

On dirait la voix du petit Derrien, dit un peu plus loin une femme qui causait avec un pêcheur, car il portait un panier de poisson.

« C'est la cabaretière, monsieur, sauvons-nous, murmura Mélite. en se cramponnant à la main de son maître.

– N'aie pas peur, petite, je réponds de toi.

Mais Yvon. »

– Le petit, dès qu'il avait reconnu leur ennemie, était accouru se réfugier auprès de sa sœur.

« Jo ! appela M. Dumagny, il vaut mieux que les enfants ne soient pas ensemble, dit-il tout bas ; charge-toi d'Yvon et ne le lâche pas.

Ça suffit, maître ; et Jo empoigna Yvon par les jambes et l'assit à califourchon autour de son cou. Maintenant, mon fils, ceux qui te délogeront de là seront de rudes gaillards, murmura le nègre.

Mais la cabaretière est bien forte, Jo.

Si elle fait la méchante, je la prends sous mon bras et nous l'emmenons aux Landes. » Ceci était dit à voix basse, mais en riant, par le bon Jo qui voulait rassurer son petit ami qu'il sentait trembler.

La cabaretière avait quitté son compagnon et s'avavançait vers M. Dumagny.

« Vous avez des enfants avec vous, monsieur ; il y en a un qui me rappelle un petit que nous cherchons depuis plusieurs mois, ainsi que sa sœur ; elle est, ma foi, de l'âge de cette demoiselle, » et la cabaretière désignait Mélite qui essayait de se dissimuler derrière M. Dumagny.

« C'est le petit gars qui parlait tout à l'heure que je voudrais voir de près. Que voulez-vous à mon fils ? Ne voyez-vous pas qu'il est noir comme moi ? » dit Jo.

Ce petit négriillon troubla la cabaretière ; mais elle avait vu sortir tout ce monde de la maison Derrien ; et puis cette voix du petit garçon, il n'y avait pas à s'y méprendre, elle la connaissait bien ! et la demoiselle ressemblait à Mélite à s'y tromper par la démarche et la figure, quoiqu'il ne fit guère clair.

« Qu'est-ce qui vous a donc conduit dans la maison de Derrien, monsieur ? dit-elle ; elle n'est point à vendre ni à louer, les étrangers ne la connaissent pas.

— Vous êtes trop curieuse, passez votre chemin, répondit M. Dumagny.

— Oui da..., si je suis curieuse, j'en ai le droit, puisque je suis dans mon pays ; mais vous, qu'est-ce que vous venez y faire ?

— Ce qui me plaît.

— Eh ! bien, il me plaît à moi de savoir si ce sont des enfants que nous voulons ravoir, leur cousin et moi. C'est leur parent, cet homme, il a bien le droit de faire ce qu'il veut des enfants de sa cousine, puisqu'ils n'ont plus que lui.

— Laissez-nous tranquilles, ma voiture est là qui nous attend.

— Votre voiture a beau être là..., le maire n'est pas loin, il enverra les gendarmes courir après des étrangers qui emmènent nos enfants sans crier gare !

— Au fait, que voulez-vous à ces enfants ?

— Leur grand-cousin et moi, nous voulons les prendre chez nous.

— Pourquoi faire ?

— Pour nous servir de domestiques.

— Cela ne leur plaisait donc pas, qu'ils s'en sont allés ?

— Ce sont des fainéants, élevés trop doucement par leurs parents, qui étaient aussi des paresseux....

— Vous mentez, dit Mélite indignée.

— Ah ! c'est donc eux comme je le croyais bien !... Cette voix d'Yvon ; et Mélite que je reconnais malgré ses beaux habits. Allons, il faut me suivre. On vous a assez cherchés, mauvaise engeance. Vous voilà retrouvés, votre

cousin emmènera Yvon et moi je te garde, ma fille.... » Et la cabaretière s'avancait pour prendre Mélite ; mais Andéo s'était placé devant la mégère et il la repoussa avec une telle vigueur qu'il la fit reculer de quelques pas.

— A moi, Bruno ! cria-t-elle au pêcheur ; on maltraite les femmes par ici ; venez donc m'aider à emmener les petits Derrien.

— Avez-vous un maire à Ploumanac'h ? demanda M. Dumagny au pêcheur, qui, à la vue de messieurs, ne tenait pas à se mettre contre eux.

— Oui, monsieur.

— Conduisez-nous auprès de lui.

— C'est toujours M. Malassis, n'est-ce pas ? demanda Andéo.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, partons.

— Ah ! je ne vous quitte pas, s'écria la cabaretière, d'un ton de défi ; et toi, la voyageuse, tu coucheras ce soir chez moi, par ordre de M. le maire.

— Oh ! monsieur ! est-ce vrai ? dit Mélite en laissant échapper un sanglot.

— Je te donne ma parole d'honneur que je te ramènerai aux Landes ; ne crains pas cette femme., elle ne peut rien contre toi.

— Nous allons voir...

XXI

Après une demi-heure de marche, on gagna le village.

Andéo s'avança sans hésitation vers une maison plus grande que les autres ; il ouvrit la porte et entra dans une grande pièce où un vieux monsieur lisait le *Petit Journal*.

« Comment, c'est vous, monsieur Andéo, dit-il en levant la tête ; mon neveu va être bien contrarié de manquer votre visite. Qu'est-ce qui vous amène donc par ici ? »

La cabaretière, qui semblait ennuyée de voir que le maire connaissait ces gens-là, dit en parlant très vite :

« Ce sont des hommes qui ont enlevé les petits Derrien, vous savez bien, monsieur le maire, les enfants du pêcheur qu'on a tant cherchés. On les a crus noyés. Point du tout, ils étaient à s'amuser. Leur cousin, qui ne demeure pas loin d'ici, a seul droit sur eux, il veut les reprendre.

— Ces enfants sont sous la protection de M. Dumagny, ici présent, conseiller général des Côtes-du-Nord ; le préfet descend chez lui à la revision, dit Andéo.

— Alors, de quoi vous mêlez-vous, madame Lantrec ? reprit le maire ; c'est votre défaut, avec bien d'autres, de vouloir toujours tout embrouiller.

— Mais, monsieur le maire....

— Taisez-vous ; M. Andéo de Kerdreuc, l'ami de mon neveu, connaît le protecteur de ces enfants, ils seront avec M. Dumagny en toute sécurité. Prenez-les, monsieur ; vous m'en donnerez des nouvelles tous les ans, et leur sort est assuré. Allez-vous-en, madame, nous n'avons pas besoin de vous ici.

— Pourtant, monsieur, le cousin des enfants....

— Votre dernière pesée de pain n'était pas bien lourde, madame Lantrec, prenez garde. »

La cabaretière n'en demanda pas davantage et s'en fut se renfermer chez elle.

« Qu'êtes-vous donc venus faire par ici, messieurs ? demanda le maire.

— Voir votre beau pays, répondit M. Dumagny ; je fais un voyage en Bretagne, ma voiture nous attend. »

Le brave maire voulait garder tout le monde à dîner ; mais, après nombre de poignées de mains et de remerciements, on se sépara.

La lune se levait, très brillante, et laissait voir l'eau qui s'éloignait assez vile.

« Ce doit être bientôt le moment, Mélite, » dit M. Dumagny en marchant ; mais la petite ne répondit pas, absorbée qu'elle était par tout ce qui venait de se passer.

La vue de la cabaretière lui ôtait tout courage et puis une autre émotion la troublait encore.

« Kerdreuc, Kerdreuc, répétait-elle, c'est bien ce nom-là que disait mon père.

— A quelle distance doit être la marée pour que tu puisses entrer dans le Rocher ? demanda M. Dumagny. Réponds donc, Mélite.

— Dans un quart d'heure, il n'y aura plus d'eau dans le Roc.

— Eh bien, avançons en ce cas. » Mais Mélite ne semblait plus avoir de forces ; elle marchait lentement et avec difficulté ; alors Andéo passa son bras sous le sien et la força à marcher plus vite. On eût dit de loin que le rocher s'avavançait au-devant d'eux et cachait l'horizon de son ombre immense ; il ressemblait à une ville fantastique que la lune éclairait par endroits, laissant dans les ténèbres la masse de pierres. En passant devant une place très noire :

« C'est là, dit Yvon à l'oreille de Jo. Le nègre s'arrêta et répéta à M. Dumagny :

— Maître, c'est là.

— Est-ce vrai, Mélite ? demanda M. Dumagny.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, qu'attends-tu pour entrer ?

— Il faut les pelles, reprit Yvon.

— Je vais les chercher, dit Jo, qui partit à une telle allure, que dans dix minutes il devait être de retour.

— Voyons, Mélite, dis-nous juste l'endroit où se trouve le passage.

— C'est sûrement là, monsieur, à 2 ou 3 mètres près, il y a déjà longtemps que je n'y suis entrée.... Je ne suis sûre de rien ; d'ailleurs, ce soir je ne me reconnais pas... ; c'est l'émotion que m'a causée cette mauvaise femme qui me fait trembler ainsi. »

A ce moment, Jo arrivait avec ses deux pelles ; il en garda une et M. Andéo prit l'autre.

« Où faut-il bêcher, Mélite ? demanda Andéo.

— A vos pieds, monsieur. »

Yvon donna un coup de pied dans le roc :

« C'est là qu'est le trou, dit-il, il m'a fait assez peur pour que je m'en souviene ! » En effet, le sable enlevé vigoureusement par les deux hommes, laissa bientôt apercevoir un couloir très étroit qui, tout à fait dégagé, pouvait laisser passer les deux enfants.

« Entre, sœur, je te prendrai les pieds et te suivrai, mais il faut une bougie et des allumettes, pour qu'on y voie clair en arrivant de l'autre côté.

— En voilà, » et Andéo les tendit à Mélite. Mais elle ne les prenait pas et ses dents claquaient, sa pâleur augmentait.

« Je vous demande pardon, dit-elle en se tournant vers M. Dumagny, mais. j'ai peur.

— Toi, peur ! sœur ; jamais je ne t'ai entendu dire cela ! Maintenant que nous avons des amis pour nous retirer si nous étouffons, je ne crains rien ; qu'est-ce qui le prend donc ?

— Je crois que je me trouverai mal à moitié chemin.

— Alors n'y allez pas, Mélite, je m'y oppose absolument. s'écria Andéo.

— C'est pour vous que je le regrette, mon cher ami, dit M. Dumagny ; ce trésor qui vous appartient vaut la peine d'être rapporté !

— Vous avez raison, monsieur, reprit Mélite, je suis trop lâche. » Et la petite se rapprocha du trou et faillit pousser un cri perçant en apercevant deux pieds noirs qui disparaissaient déjà, et, près de là, une veste et un chapeau.

— C'est le bon Jo, dit Yvon tout joyeux ; pendant qu'on causait, il a fait mieux que les autres, il s'est faufilé dans le trou.

— Mais il ne passera pas, ajouta Mélite désolée, il est plus gros que nous.

— Ne vous inquiétez pas, Jo est aussi souple qu'une couleuvre, il passe partout. » Et, comme pour donner raison à son maître, une voix sourde se fit entendre sortant du canal pour dire :

« Je suis arrivé, les enfants, je vous attends.

— Je viens, mon Jo, je viens, répondit Yvon qui, contrairement aux autres fois, entra résolument et disparut à son tour dans le Roc.

— Puisqu'ils sont rendus tous deux, reste, Mélite, dit M. Dumagny ; ils n'ont pas besoin de toi.

— Oh ! non, monsieur, je me mépriserais de ma poltronnerie. » Et malgré les instances d'Andéo, qui voulait la retenir, Mélite, ainsi que l'avait fait son frère, s'agenouilla d'abord, passa la tête et rampa bien doucement, s'avançant peu à peu, et bientôt on la perdit de vue.

« Si elle s'évanouissait dans ce trou, ce serait terrible, reprit Andéo très ému ; mais Yvon cria :

— Nous avons Mélite, c'est très amusant dans le rocher ! »

La frayeur de la fillette se dissipait, les deux enfants étaient émerveillés, ainsi que leur compagnon, de l'aspect féérique de leur ancienne demeure éclairée par la lune. Ils avaient oublié tout ce qu'ils trouvaient si beau maintenant. Jo regardait, surpris, il n'avait jamais rien vu de pareil.

— Oh quelle belle pêcherie ! s'écria le nègre ; c'est joliment bien compris.

— Nous enlèverons le poisson au retour, dit Mélite ; mais montons vite chercher le coffre ; nous ne sommes venus que pour cela. »

Yvon avait pris les devants et escaladait les marches tout d'une haleine. Quand il fut au seuil de la grotte, il attendit que Mélite et Jo l'eussent rejoint.

« Nous allons tout éclairer, dit-il ; j'ai des bougies et des allumettes ; il faut que notre ancien palais soit comme si le soleil y entraît !. » Et le jeune gars distribuait des bougies à sa sœur et à son ami Jo. Dès qu'il fut dans la grotte si subitement éclairée, on aperçut comme un voile de crêpe noir qui

sembla se détacher de la muraille et enveloppa les enfants et leur compagnon en tournant autour de leurs têtes avec un bruit d'ailes.

« Quelle horreur ! s'écria Mélite, ce sont des chauves-souris. » Et elle se mit à crier en se précipitant par la fente pour sortir, au risque de se blesser dans l'escalier. Mais Jo l'avait saisie et la retenait solidement en disant :

« Yvon, mets deux bougies à la sortie de la grotte ; les chauves-souris s'en iront par là. » En attendant, elles volaient jusque dans les cheveux de Mélite, dont les cris redoublaient. « Que va croire le maître, s'il vous entend ? » disait Jo, qui essayait de la faire taire.

Les chauves-souris lui avaient toujours causé une peur insurmontable,

« Ne les regarde pas, dit Yvon, et aussitôt Mélite se sentit la tête entortillée dans un linge.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en se débattant.

— Laisse sortir les chauves-souris, puis après je te délivrerai.... »

Au bout de cinq minutes, il n'y avait plus de ces vilaines bêtes dans la grotte, et Yvon détachait de la tête de sa sœur un morceau de toile qu'elle reconnut tout de suite : c'était une des chemises de marin qu'elle avait raccourcies pour elle et son frère.

En regardant autour d'elle, Mélite s'attendrit à la vue de leur lit de yarech, de leur couverture, du sac. La caisse de biscuit presque vide était là, et Mélite se souvint que le couvercle avait été déposé par eux à la place où ils avaient enfoui le trésor, afin de le retrouver.

« Yvon, viens donc voir, il- me semble que le trésor était moins près du rocher ; on dirait que le couvercle a été traîné.

— Oui, mais il faut toujours bêcher où il est ; voyons, Jo, à nous deux, » dit le petit.

Le nègre prit la seconde bêche et s'en servit vigoureusement.

« Ce n'était pas si creux, Yvon, dit sa sœur ; nos petits bras n'auraient pas fait un pareil trou !. Tu ne sens rien ?

— Non.

— Mon Dieu, mon Dieu ! nous devrions le trouver maintenant ; et la fillette anxieuse montrait une place à Jo, plus loin : Essayez là. » Mais c'était vainement que le nègre creusait un nouveau trou.

« Qu'allons-nous dire à M. Andéo, quand nous reviendrons les mains vides ? reprit Mélite.

— Surtout quand il a cru être si riche, répondit Yvon.

– Tais-toi, ça me fait trop de peine. » Et sa sœur découragée fondit en larmes. Tout à coup elle saisit la bêche de Jo : « Vous n'êtes pas au bon endroit, dit-elle, je me souviens., laissez-moi travailler. » Et se rapprochant du bassin, elle enleva quelques pelletées de sable avec une ardeur qui rougissait ses joues et faisait briller ses yeux. Après quelques minutes, elle poussa un cri :

« Je sens quelque chose de dur, ça doit être le coffret, dit-elle ; il ne faut pas l'abîmer. » Et Mélite se jeta à genoux et écarta la terre avec ses mains. Au bout d'un instant, un linge apparut : « C'est le coffre, Yvon, viens vite m'aider. » Mélite se pencha, tira à elle ce paquet, et écartant ce qui l'enveloppait, la boîte jaune se montra toute luisante. En soulevant le couvercle, les deux enfants virent qu'elle était pleine des pierres brillantes, le trésor était intact. « Partons, partons, » dit Mélite. Mais avant de quitter leur maison qu'ils ne reverraient plus jamais, les deux enfants envoyèrent un dernier adieu à la grotte et à la source qui coulait toujours aussi claire.

Ils allaient passer par la fente qui servait d'entrée, lorsque Mélite porta vivement la main à sa tête en s'écriant :

« Au secours, Jo, encore des chauves-souris. j'en ai plein les cheveux, sauvez-moi !. » et elle cachait sa figure sur la poitrine du nègre.



LE TRÉSOR ÉTAIT INTACT. (PAGE 264.)

« Oh ! rassure-toi, sœur, ce n'est pas des chauves-souris, c'est notre mouette ; elle te reconnaît et vient pour te caresser.... Est-elle mignonne ! La voilà sur ma main maintenant, regarde donc ! » Et le petit gars prenait la tête de sa sœur pour la tourner vers l'oiseau.

Oui, c'était bien la mouette ; elle becquetait les cheveux d'Yvon et sautait sur l'épaule de sa sœur, comme pour les associer tous deux à sa joie de les revoir. puis, reprenant son vol, elle se percha sur le rebord d'une anfractuosité de la roche.

« On dirait qu'elle nous appelle, sœur ; que veut-elle donc ? J'y vais. Oh, viens voir, Mélite, est-ce gentil ! » Et Yvon se haussait sur ses pieds pour mieux regarder.

Mélite s'avança.

« C'est son nid, dit-elle, avec cinq petits dedans ! Quelles drôles de plumes, blanches et toutes fris es. est-ce joli ! Et comme elle nous reconnaît bien, pour ne rien craindre de nous.

– Il faut partir, dit Jo ; ces messieurs nous attendent.

– Oui ; mais quand on songe qu'on ne reverra plus jamais un endroit, on a plus de peine à le quitter, » dit Mélite qui oubliait sa frayeur de tout à l'heure, pour ne se ressouvenir que des bonnes journées passées dans le Roc.

Toutefois elle aussi voulait rassurer son maître, et après un dernier regard à la grotte, un baiser à la mouette, Mélite prit le coffret des mains de Jo.

« C'est moi qui l'ai trouvé, dit-elle, c'est moi qui veux le remettre à M. And o », et tous les trois descendirent l'escalier éclairé par la lune.

« Comme nous faisons de grandes ombres sur les marches, dit Yvon ; c'est comme si nous étions dans le pays des fées ici.

— Et la pêcherie, dit Jo. Allons donc voir ce qu'il y a dedans ; » il avait emporté le sac du marin.

« Oh, les beaux homards ! Yvon, emplis le sac avec ces gros homards et ces belles soles, cela fera un fameux souper et le déjeuner de demain pour le maître.

— Je ne peux pas tout porter, Jo, ce serait trop lourd.

— C'est moi qui me charge de tout ; » et le nègre jeta le sac plein de poissons sur ses épaules et se dirigea vers la sortie. A l'entrée du trou, il siffla, un autre coup de sifflet lui répondit ; « c'est M. Andéo, ils sont là, nous pouvons passer »

Jo s'engagea le premier : « Attache-moi le sac aux pieds, Yvon, je ne veux pas laisser notre pêche ; et le nègre partit en avant.

— Sœur, que c'est bon d'être attendu de l'autre côté, de n'avoir plus peur et de savoir qu'on aura à dîner et à coucher !... dit le petit garçon.

— Et un excellent maître comme le nôtre, sans lui nous serions morts !

— Venez, venez, » cria la voix de Jo, qui les fit tressaillir tant elle leur semblait voisine, arrivant par le trou. Alors les enfants se retournèrent encore une fois pour envoyer un baiser à leur maison. Puis Mélite fit passer Yvon avant elle et le suivit. Tous les deux arrivèrent au bout du passage. Andéo les attendait ; il mit Yvon sur ses pieds, et ne voyant pas Mélite, il l'appela le cœur serré ; mais la voix de la fillette le rassura tout de suite.

« Je viens, je viens, monsieur, seulement je n'ai pas les mains libres » ; et, dès qu'elle fut à la sortie du passage, elle tendit le coffret à Andéo. « Il était bien embarrassant, ajouta-t-elle, mais je suis si contente de vous l'apporter !.

— Eh, bien Mélite, as-tu réussi ? demanda M. Dumagny qui s'avança vivement vers elle ; et le trésor ?

— Regardez, monsieur, le voici, et Andéo tendit le coffret.

— Quelle merveille ! c'est un vrai bijou !... et le contenu répond-il à nos espérances ? » M. Dumagny souleva le couvercle ; à ce moment un rayon de lune frappa les pierres qui étincelèrent comme si le coffret venait de s'enflammer subitement. « C'est une véritable fortune que cette découverte ! ma petite Mélite, tu n'as pas perdu ton temps aujourd'hui. Andéo, vous devez être heureux, car voilà votre avenir assuré.

— Oh ! monsieur, ces pierres sont à ces deux enfants, sans eux elles seraient à tout jamais ensevelies dans le rocher.

— C'est la mouette qui y a droit, car c'est elle qui nous les a fait trouver, n'est-ce pas, Mélite ? même qu'elle tirait le coffre avec son bec, pour le rapprocher de toi, t'en souviens-tu, sœur ?

— Yvon dit vrai, monsieur, et nous l'avons revue là-haut, la mignonne petite bête ; elle a fait son nid dans notre grotte, elle y a cinq petits. Nous lui devons tout notre bonheur, car sans elle et M. Andéo qui nous a fait partir d'ici par ses lettres, nous y serions peut-être encore.

— Allons, il est temps d'aller dîner, en attendant les affaires. Je me charge du coffre, j'ai plus confiance en moi qu'en vous, Andéo, pour veiller sur ce précieux dépôt.

— Mélite, donnez-moi le bras, dit le jeune homme, vous devez être fatiguée.

— Un peu, monsieur, mais je n'oserais pas.... » Alors Andéo prit la main de Mélite et la mit sur son bras.

« Nous serons amis tous deux, n'est-ce pas, mon enfant ? reprit-il, tout en suivant Jo qui disait à son maître :

— Voici la voiture ; et il montrait un point noir que ses yeux perçants seuls pouvaient distinguer.

— Votre amie, monsieur, répondit Mélite c'est votre servante que vous voulez dire.

— Non, vous verrez comme je ferai de vous une jeune fille instruite.

— Oh ! je suis trop heureuse, monsieur !... Jamais je ne pourrai vous rendre tout ce que je vous dois, ainsi qu'à monsieur. »

XXII

Quand les voyageurs furent installés dans la voiture :

« Retourne en arrière, Pédro, dit son maître, et gagne notre dernière étape ; nous avons tous un appétit féroce, n'est-ce pas, Yvon ?

— Oh moi, monsieur, à force d'avoir faim, je crois que je n'ai plus faim.

— Si maître voulait goûter à cela en attendant le souper. » Et Jo tirait du coffre, un pain, un superbe jambon ainsi qu'une bouteille et des verres. Il découpa le pain et le jambon en tranches.

« Tiens, Yvon, dit-il à son ami, passe cela à ces messieurs. »

Le petit s'agenouilla sur le siège et tendit un plateau à son maître.

« Tenez, monsieur, goûtez cela, vous verrez comme c'est bon !

— Comment le sais-tu ? Il me semble, maître Yvon, que tu as commencé avant moi, dit M. Dumagny, car tu as déjà la bouche pleine.

— Je n'ai pris qu'un petit morceau du bord ; c'était mal coupé et Jo n'aurait pas osé le servir à ces messieurs, n'est-ce pas, Jo ?

— Oui, mais tu aurais dû attendre que les maîtres eussent pris leur part les premiers. »

Les sandwiches furent trouvées excellentes, ainsi que le vin de Bordeaux.

« Bravo pour ta bonne idée, Jo ; c'est bien fêter la réussite de notre voyage, reprit M. Dumagny. Mais vous ne dites rien, Andéo, vous revenez pourtant tout autre que lorsque nous sommes partis.

— Ce coffre, monsieur, appartient à ces enfants.

— C'est votre patrimoine, mon ami, la lettre de votre aïeul en fait foi.

— Ce qui n'empêche pas que, sans Mélite et son frère, mon patrimoine serait encore enfoui dans le rocher et je serais pauvre. comme je le suis encore.

— C'est mal, monsieur, interrompit Mélite rouge d'indignation, de croire que nous pourrions prendre pour nous ce qui vous appartient ; ce coffre vient de vos parents, il est donc bien à vous.

— Cependant.

— Assez discuté ; ce soir, c'est moi qui serai juge, reprit M. Dumagny ; nous voici arrivés. Jo, commande-nous un bon souper, ton jambon m'a ouvert l'appétit. Seulement, si vous m'en croyez, Andéo et les enfants, nous ne soufflerons mot du trésor dans les auberges ; nous attendrons d'être revenus aux Landes pour en parler. Vous Vous avez entendu que j'étais servi.... En mémoire d'un si beau soir, Yvon dînera avec nous deux.

— Si monsieur le permet, j'aimerais mieux dîner avec Jo, répondit le petit gars, nous y sommes habitués.

— Fais comme tu voudras, mon garçon, répondit M. Dumagny.

— Oh ! Yvon, dit sa sœur, comment peux-tu être si impoli ?.

— Dame, tu me recommandes toujours de ne pas mentir, sœur.

— Ne le gronde pas, Mélite, je lui permets d'aimer Jo mieux que moi, » dit en souriant M. Dumagny.

Le souper ne tint pas tout ce qu'il avait promis ; la cuisine fut médiocre ; malgré cela on but gaiement à la santé d'Andéo, qui but aussi à la santé de Mélite, à laquelle on devait le succès de l'expédition. Enfin on se sépara très satisfait de la journée.

XXIII

Quel beau temps il faisait le lendemain, lorsque les voyageurs se retrouvèrent tous ensemble sur la grande route, emportés au galop des quatre chevaux que Pédro menait si bien.

« J'ai serré le coffret dans mon sac de nuit, Daniel ; il y est en sûreté ; je suis plus habitué que vous à porter de si grosses valeurs.

— Oh ! j'en suis bien sûr, monsieur, mais je voudrais être rendu aux Landes pour que cette question du trésor fût tranchée comme je le souhaite.

— Patience, mon ami... nous rapportons le principal, le reste viendra ensuite. »

Le temps passait vite au retour ; M. Dumagny racontait ses voyages, le commencement de ses affaires, ses premiers gains, etc.

Les deux compagnons de Mérite étaient si bons pour elle, qu'elle ne trouvait pas de mots pour exprimer sa reconnaissance ; elle ne savait que les regarder, et ses regards valaient tout ce qu'elle eût pu dire.

Avant de toucher à la dernière étape, Yvon se détourna pour parler à son maître ; son air embarrassé faisait deviner qu'il avait quelque demande à faire.

« Monsieur, dit-il, Pédro trouve que ses chevaux auraient besoin d'un peu d'avoine et qu'il y en a de bonne à la gendarmerie... non, je me trompe, à l'auberge de la *Croix verte* qui n'est pas loin d'ici.

— Eh ! bien, qu'il y aille. »

Après une demi-heure de route, les chevaux entrèrent dans un bourg et enfilèrent une rue mal pavée. Tout le monde sortit sur les portes pour admirer le bel équipage avec un nègre sur le siège !

Arrivés à l'auberge, les voyageurs descendirent.

« Monsieur, voudriez-vous permettre à Mélite et à moi d'aller voir des amis que nous avons ici ? dit Yvon.

— Les gendarmes, n'est-ce pas, dont vous m'avez conté l'histoire ?

— Oui, monsieur.

— Yvon, je voudrais faire la connaissance de Mme Jeanne, qui a été si bonne pour vous, reprit M. Dumagny.

— Oh ! monsieur, je suis sûr que vous lui plairez bien.... Je vais vous l'amener.

— Non, non, j'irai la voir plus tard ; je vous laisserai seuls pour que vous puissiez causer ensemble. »

Alors le frère et la sœur traversèrent le bourg en se tenant par la main, faisant l'envie et l'admiration de ceux qui les voyaient passer. Quel contraste entre cette journée et celle où les pauvres petits vagabonds, humiliés, étaient traînés en prison entre deux gendarmes. C'était à l'excellente femme du brigadier qu'ils avaient dû d'éviter d'être enfermés. Aussi, combien ils étaient émus en songeant qu'ils la reverraient et que cette fois ils pourraient lui parler sans crainte, sûrs que le témoignage de M. Dumagny lui dirait qu'ils étaient d'honnêtes enfants. Voilà la gendarmerie ! ils la reconnaissent bien ! Pierre et Simon sont sur le seuil.

« Pierre ! crie Yvon... mais le petit gars craintif se recule ; est-ce par défiance de son ancien ami, ou ne l'a-t-il pas reconnu ?... C'est moi..., Yvon, vous ne vous souvenez donc plus ? demande le frère de Mélite.

— Maman, viens donc, » dit Pierre qui veut l'approbation de sa mère avant de se livrer au plaisir de revoir ses amis. Blessé de cet accueil inattendu, Yvon fait mine de s'en aller.

« Puisqu'on ne veut pas de nous, allons-nous-en, sœur ; il vaut donc mieux, dans ce pays-ci, être en guenilles que bien habillés. Viens-t'en, Mélite. ».

Mais sa sœur, au lieu de s'éloigner, entre dans la maison.

« Madame Jeanne, êtes-vous là ? demande-t-elle d'une voix assurée.

— Oui, j'arrive, » et Jeanne s'arrête surprise en voyant ces deux enfants si bien vêtus.

« C'est Yvon et Mélite, maman, dit Simon qui s'était tenu à l'écart.

— Pas possible ! Vous voilà maintenant habillés comme des seigneurs ; il faut que je sache comment vous avez gagné cela. Si vous connaissiez, petiots, tout ce qu'on a raconté sur vous !

— Qu'a-t-on pu dire, madame ? répondit Mélite.

— Que vous étiez entrés de force dans un château ; que vous aviez surpris la confiance des propriétaires, la dame avait su que vous étiez des malfaiteurs.

— Vous avez cru cela, madame ? »

Et le joli visage de Mélite et même celui d'Yvon devenaient tout tristes en faisant cette demande.

« Non..., vraiment non ; et pourtant le gendarme Lambert et mon. brave homme de mari disaient que ces bruits-là étaient sûrs ; que c'était la nièce de la tante de la belle-sœur de la femme de chambre du château qui répétait à qui voulait l'entendre, que vous étiez des vauriens ; et mon mari me disait :

— Eh ! bonne femme, t'en ont-ils assez fait accroire ces mioches ? pour un rien, tu les aurais gardés ici. » Et c'était vrai ; quand vous avez été partis et que j'ai entendu la pluie, l'orage et le vent, j'ai pensé à vous en me demandant où vous étiez, si vous n'aviez pas pris la route de la forêt, et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai eu du mal à croire les ragots qu'on m'a faits sur vous deux ; voyons, petite, dis-moi la vérité ?

— Je vais vous la dire, moi, madame, répondit M. Dumagny qui entra ; il salua la femme du brigadier, puis il s'assit sur une chaise sans plus de cérémonie.

— Eh ! monsieur ! on n'entre pas comme ça à la gendarmerie sans se nommer, reprit Jeanne.

— Je me nomme Dumagny.

— Je ne vous connais pas.

— Je suis le propriétaire des Landes ; votre mari doit savoir mon nom.

— Anatole, viens donc.

— Il y a du monde ici, dit le brigadier en entrant ; faites excuse sur ma tenue.

— Papa, c'est Yvon, dit Pierre.

— Et Mélite, ajouta Simon.

— Renvoie-moi tout ce mauvais monde-là, Jeanne. Je croyais t'avoir fait comprendre que ce sont de petits mendiants d'une méchante espèce.

— Doucement, doucement, brigadier ; je vois que vous n'êtes pas doux aux malheureux, reprit M. Dumagny.

— Ne le croyez pas, monsieur, s'écria Mélite ; il a été si bon pour nous, n'est-ce pas, Yvon ?

— Je crois bien, il m'a porté sur son sabre.

— Et comment avez-vous gagné votre vie, depuis votre départ ? demanda le brigadier.

— Ils l'ont gagnée chez moi, très honnêtement.

— Mais, au fait, qui êtes-vous donc ?

— M. Dumagny, le propriétaire de la terre des Landes.

— Le conseiller général du canton de V... !

— Oui.

— Oh ! monsieur, que je vous demande pardon... et vous me répondez de ces enfants-là ?

— Ce sont les plus honnêtes que j'aie jamais connus ; je voudrais avoir une pareille fille et un pareil fils.

— Alors papa, nous pouvons les embrasser ! murmura Pierre.

— Certes ! mais c'est moi qui vais commencer, pour leur faire excuse. » Et le brigadier ouvrit ses grands bras dans lesquels Yvon et Mélite se jetèrent pour recevoir un gros baiser sur chaque joue. Pierre et Simon réclamèrent leur tour ; tous ces petits yeux s'allumèrent d'une flamme joyeuse, tandis qu'à eux quatre ils formaient un seul groupe, leurs mains unies ne se lâchant pas.

« Oh, monsieur, dit Jeanne, avez-vous dû nous trouver malhonnêtes et durs, tout à l'heure, en nous voyant recevoir si mal ces petits !

— Non, je savais par eux que vous savez faire de bons lits de foin et de fameuse soupe aux pauvres gens.

— Monsieur, dit Yvon, si vous saviez quelle soupe fait Mme Jeanne ; du reste, sentez-la, elle cuit sur le fourneau, je la reconnais.

— Elle embaume la chambre, ajouta M. Dumagny.

— Monsieur, dit Jeanne très bas et toute rouge, si vous vouliez bien en goûter, elle est cuite.

— Ma foi, ce n'est pas de refus.

— Oh ! vous allez voir, monsieur, s'écria Yvon plus joyeux que son bon maître s'assît à cette table, que si c'eût été lui-même. Tous les enfants s'empressaient les uns d'apporter une assiette, un couvert, les autres un verre, de l'eau, et le brigadier descendit chercher une bouteille de vin à la cave.

— Comment, un seul couvert, Mme Jeanne ! dit M. Dumagny ; mettez en six de plus, nous mangerons tous ensemble !

— C'est nous faire trop d'honneur, monsieur.

— Non, je mangerai de meilleur appétit. » Alors Mélite aida aussi les petits garçons à mettre la table ; et comme on reprochait à Yvon sa paresse :

« Moi, je serai le Jo de monsieur ; je le servirai », et il fut se planter d'avance derrière la chaise de son maître.

Quand le brigadier rentra, il faillit laisser tomber sa bouteille d'étonnement, en voyant toutes ces assiettes.

« Pour qui donc tout cela ? demanda-t-il.

— Pour nous, répondit Jeanne.

— Comment oses-tu parler si mal, ma femme.... M'asseoir à table avec un conseiller général, moi brigadier, jamais ça ne se serait vu !

— Cela se verra alors, dit gaiement M. Dumagny ; c'est moi qui commande aujourd'hui, à la gendarmerie. A table, à table. la soupe est chaude ; profitons-en. »

Alors, Jeanne fut prendre sur un petit fourneau, une grande casserollée de soupe qu'elle versa fumante dans sa soupière.

Elle en servit une pleine assiette à son invité, et en fit autant tout autour de la table.

« Eh bien, Yvon, où es-tu donc ? » demanda Jeanne.

Personne ne répondit.

« Il est caché derrière ce monsieur-là, et Pierre montrait du doigt M. Dumagny.

— Pourquoi ne répondais-tu pas à Mme Jeanne ? reprit M. Dumagny.

— Jo ne parle pas à table, monsieur.

1 Laisse Jo tranquille et assieds-toi. »

Oh, le joyeux déjeuner ! le bonheur était invité aussi.

« Comment peut-on dire qu'il y a des gens méchants dans le monde ! dit Mélite, sans pouvoir s'en empêcher.

— Oui, il y en a, fillette, reprit la brave Jeanne, car ceux qui ont dit que vous étiez de méchants enfants ont menti !

— Qui a prétendu cela ? demanda vivement M. Dumagny.

— Ma foi, ça venait de vos côtés, monsieur ; on disait que ces petiots étaient entrés de force dans un château pour y faire du mal.

— Pauvres innocents ! déjà calomniés... » et M. Dumagny ne riait plus, semblant suivre une pénible pensée. Si c'était elle ? murmura-t-il tout bas en songeant à sa belle-sœur. Et il conta comment il avait trouvé Mélite et Yvon couchés évanouis sur la route. Les pleurs coulaient de tous les yeux.

« Pauvres petits, pauvres petits, répétait Jeanne en s'essuyant les yeux, c'est moi qui avais raison ! Comme j'empoignerais demain la vieille jacasse qui m'avait dit du mal de vous !. » Mais la brave femme du brigadier voyant que le déjeuner si bien commencé devenait triste, déboucha la bouteille de vin et la tendit à son mari.

« Tiens, verse, et trinquons à la santé de ce bon monsieur-là.

— Jeanne, M. Dumagny est trop riche pour que tu lui parles si simplement, dit le brigadier.

— Si riche, si riche, reprit sa femme. Je sais, moi, qu'il a encore plus de bonté dans le cœur que d'argent dans sa poche.

— C'est ce qui nous rapproche le mieux, madame Jeanne, » dit M. Dumagny en lui tendant la main. Cette fois, Jeanne était si émue qu'elle ne savait quoi répondre.

L'heure passée à la gendarmerie s'écoula trop vite ; les enfants promirent de se revoir. Yvon entraîna Pierre à l'écart et lui remit quatre pièces de dix sous dans la main.

« Pourquoi faire ? dit Pierre.

— Tu m'avais donné dix sous quand je suis parti.

— Puisque je te les ai donnés, ils sont à toi.

— Non, j'étais un petit mendiant dans ce temps-là ; maintenant, j'ai de l'argent, je te les rends.

— Donne-moi dix sous, alors, si cela te fait honte d'en devoir ; mais je ne veux rien de plus. »

Yvon céda devant la volonté de Pierre et ils s'embrassèrent de bon cœur. Comme ils étaient sur le seuil de la gendarmerie, entourés du brigadier et de sa famille, les quatre chevaux s'engagèrent dans la rue, conduits par Pédro qui arrêta juste devant la porte. Andéo était dans la voiture ; il dut faire aussi connaissance avec le brigadier et toute sa famille.

Après un dernier adieu, M. Dumagny, Mélite et Andéo remontèrent tous à leur place. Yvon, sur le siège, envoyait des baisers à ses jeunes amis, et Jo, ayant fermé la portière, sauta à côté de lui.

XXIV

Le voyage est fini, voici les Landes.... Les voyageurs n'ont point annoncé leur arrivée, personne n'est là pour les recevoir. M. Dumagny et Andéo rentrent dans leur appartement ; Jo suit son maître ; Méliste et Yvon montent retrouver Mlle Jouteau.

Une fois chez lui, M. Dumagny demeure soucieux et se promène à grands pas dans sa chambre ; au bout d'une demi-heure, on frappe à sa porte.

« Qui est là ? demande-t-il.

— C'est moi, Amélie....

— Entrez.

— Ah ! mon cher Eusèbe, quel plaisir de vous revoir ! avez-vous fait bon voyage ? demande avec empressement sa belle sœur

— Très bon. Francis va bien ?

— Oui, il est à cheval et rentrera pour le dîner ; vous n'avez pas été absent longtemps. J'espère que nous saurons bientôt le motif de votre voyage ?

— Je voulais me renseigner sur les enfants que j'avais recueillis.

— Eh bien, qu'avez-vous appris ?... et les yeux de Mme Prosper s'allumaient d'une curiosité méchante.

— Pas grand'chose...

— Eh bien, moi, dit Mme Dumagny en interrompant son beau-frère, j'en ai su plus long que vous, et de source certaine. Les vagabonds que vous avez amenés aux Landes et recueillis sont des petits misérables !

— En êtes-vous bien sûre ?...

— Très sûre ; c'est assez près d'ici que se sont passés les événements que je vais vous apprendre.

— Oh, je vous écoute avec un intérêt palpitant ! »

A ce mot de palpitant, Mme Prosper regarda son beau-frère, un peu inquiète. se moquait-il d'elle ? c'était à craindre... cependant, le mauvais naturel de Mme Amélie l'emportant, elle continua :

« Quand vous les avez trouvés dans la forêt, ils sortaient de prison !... ils avaient été arrêtés par les gendarmes pour vol avec violence sur une petite bergère qu'ils ont failli tuer !... Jugez le mal qu'ils auraient pu faire ici !... Qui sait s'ils n'étaient point affiliés à une bande de voleurs qui serait venue nous assassiner tous !.

— Vous êtes très sûre de cela, Amélie ?

— Parfaitement sûre, aussi je tremblerai jusqu'à ce que vous vous en soyez débarrassé. J'espère bien que vous ne les avez pas ramenés avec vous !.

— Hélas ! si, je suis vraiment trop faible ; mais ce ne sont plus des vagabonds, ils sont très riches et possèdent un million maintenant.

— Un million ! où ont-ils pris cela ? C'est le produit de leurs vols, sans doute.

— Non....

— Alors, c'est donc vous qui les avez comblés au détriment de mon Francis, du fils de votre propre frère, c'est indigne !

— Je ne leur ai rien donné du tout que mon amitié ; j'ai voulu savoir jusqu'où allait votre haine envers eux... Je le sais, aussi les garderai-je auprès de moi pour les protéger contre vous.

— Après ce qu'ils ont fait, vous osez les garder ?

— Oui.

— Alors, c'est moi qui m'en irai, dit Mme Prosper qui perdait tout son sang-froid.

— A votre gré, ma chère.

— Ainsi vous me chassez ?

— Nullement, c'est vous qui partez....

— Mais si vous me priez de rester... je resterais....

— Il est trop tard... vous désirez partir, c'est entendu.

— La femme de votre frère est renvoyée d'ici pour faire place à des voleurs !

— Trêve à ces calomnies, sans cela vous me verriez oublier en effet que vous êtes la femme de mon frère. A ce titre, je vous donne le château de Lahallais à dix lieues d'ici, ainsi que les vingt-cinq mille francs de rentes qu'il rapporte.

— C'est le prix de mon départ, vous y tenez donc bien ?

— Eh bien oui, maintenant.

— C'est une indignité de me traiter ainsi !...

— J'attendais des remerciements et je trouve l'ingratitude, j'aime mieux cela.

— Moi aussi, j'aime mieux m'en aller et être libre chez moi que rester en si mauvaise compagnie. »

Puis tout à coup, sa colère tomba et elle songea à son fils : « Et Francis, le chassez-vous aussi ? dit-elle.

— Nullement, si Francis veut demeurer avec moi, je le garderai très volontiers ; mais je doute qu'Andéo reste ici, il hérite, lui aussi le voilà riche

— Tout le monde l'est donc ici, excepté nous.

— Vous l'êtes devenue, il me semble.

— Un château coûte plus cher qu'il ne rapporte ; enfin, quand partirai-je ?

— Dès que vous voudrez. On m'a dit que Lahallais avait besoin d'être habité.

— Je comprends ; je vous débarrasserai de moi dans huit jours. Adieu, je ne descendrai plus et dînerai dans ma chambre.

— Comme il vous plaira ; toutefois vous feriez mieux, pour que tout le monde ne fût pas au fait de nos démêlés, de ne rien changer à nos habitudes.

— Est-ce que cette fille est de retour ici ?

— Oui, et elle dînera désormais à ma table.

— Cela me suffit, Adieu !... » Et Mme Prosper Dumagny ferma derrière elle la porte avec rage. Pourtant elle se répétait en remontant l'escalier : « Lahallais vaut plus de huit-cent mille francs !... c'est bien joli ; mais ces enfants prendront la part de Francis, j'avais bien raison de les détester. »

Après cette exécution, M. Dumagny avait besoin des caresses de ses chiens, de l'amitié de son jeune ami Andéo et de celle de ses petits compagnons de voyage.

« Jo, dit-il en ouvrant la fenêtre, envoie-moi les chiens, les enfants et M. Andéo. »

Ah ! quels aboiements on entendit dans la cour !

Les trois chiens bondissaient autour de Jo, lui sautant sur les épaules, Lolo jusqu'à sa figure pour le lécher et lui exprimer, à sa manière, sa joie de le revoir. Quand Yvon parut à son tour, le plaisir des chiens devint du délire.

A ce moment, M. Dumagny s'étant montré à la fenêtre, les chiens sautèrent par-dessus Yvon pour gagner la porte et arriver plus vite se coucher aux pieds de leur maître.

Quand les enfants et Andéo furent assis autour de la table de travail du châtelain des Landes, celui-ci alla chercher le fameux coffret, l'ouvrit et étala ce qu'il contenait devant lui.

Andéo lui-même ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration à la vue de ces richesses qu'il ne connaissait pas. Quant à M. Dumagny, il prenait à poignées les pierres et les laissait retomber dans le coffre, pour les voir briller comme un arc-en-ciel.

« Je n'en ai jamais vu d'aussi belles, dit-il ; maintenant, écoutez-moi tous ; il ne faut pas garder un pareil trésor improductif. Et puis, on tenterait tout pour le voler ; ces pierres valent deux millions au moins, ainsi que les estimait votre aïeul.

— Deux millions ! voici donc ces enfants riches, dit Andéo, ils le méritent bien !.

— Monsieur, vous qui êtes un homme juste, parlez à M. Andéo pour qu'il sache que nous sommes honnêtes et ne prenons pas le bien des autres ; » et Mélite serrait le bras de M. Dumagny afin d'attirer son attention.

« Cette petite à raison, Daniel ; ce trésor ne peut pas leur appartenir tout entier ; il doit être partagé entre vous, puisqu'il vous serait venu d'héritage.

— D'ailleurs je n'en veux pas. des pauvres comme nous ne feraient rien de toutes ces belles choses, reprit Mélite en insistant.

— Allons donc, petite, répondit son maître, depuis quand ne m'obéissez-vous plus ? Il est juste qu'Andéo vous récompense du service que vous lui

avez rendu.

— En fait de service, monsieur, il nous en a rendu un bien plus grand.

— Vous vous trompez, Mélite, je ne vous avais jamais vue avant que vous ne vinssiez aux Landes.

— Ne vous appelez-vous pas M. de Kerdreuc, comme l'a dit le maire de Ploumanac'h ? demanda Mélite.

— Oui, Andéo de Kerdreuc. Quand nous avons été ruinés, j'ai trouvé que, pour donner des leçons, mon nom d'Andéo était suffisant.

— Votre père était-il officier de marine ?

— Oui.

— Eh bien, sans lui, Yvon et moi ne serions point nés. papa serait mort avant d'avoir épousé maman » ; et Mélite raconta, les yeux humides, le sauvetage de son père par M. de Kerdreuc.

« Oh cher ! et brave père, s'écria Andéo ; il ne m'avait jamais dit cela ! » et le jeune homme, lui non plus, ne pouvait retenir ses larmes ; M. Dumagny n'était guère moins ému que ses jeunes amis.

« Sœur, quand je serai marin, je sauverai tous les matelots qui tomberont à la mer ; j'apprendrai à très bien nager » ; et Yvon, en parlant ainsi, avait un air glorieux comme s'il venait de sauver tout un équipage.

« Mais, monsieur, répétait Mélite.

— Mais, monsieur, reprenait Andéo.

— Je n'écoute plus rien, assez.... Je partirai pour Paris où se trouve en ce moment le fameux courtier en diamants qui fournit toutes les cours d'Europe et d'Asie des plus belles pierreries. Je le connais, il est très honnête : il me liquidera cette affaire. Une fois les pierres vendues, je placerai l'argent en rentes à votre nom. Vous serez riches et libres de me quitter alors si vous vous ennuyez avec un vieux bonhomme comme moi.

— Est-ce que vous nous renverrez, demanda Yvon tout pâle, maintenant que nous ne sommes plus pauvres ?

— Non, bien sûr, mes chers petits, vous resterez ici tant que vous le voudrez. J'aurais bien du chagrin de ne plus vous voir.... Mais vous Andéo, je vais vous perdre. Vous n'avez plus besoin de donner des leçons, combien vous me manquerez ! Je m'étais habitué à vous aimer comme un fils. »

Andéo resta un instant silencieux, et tout à coup il tendit les deux mains à M. Dumagny.

« Eh bien, monsieur, gardez-moi aux Landes, dit-il ; où serais-je plus heureux qu'auprès de vous ? Puis, mes élèves m'intéressent ; je veux faire de Francis un brillant officier, d'Yvon un marin comme Jean Bart, et de Mélite, un peintre comme Rosa Bonheur.

— Oh ! que je suis heureux, mes chers enfants, s'écria M. Dumagny ; en récompense de tout le bien que vous me faites, je vais vous apprendre une bonne nouvelle.

— Qu'est-ce donc ? demandèrent trois voix à la fois.

— Ma belle-sœur nous quitte.

— Oh I ! quelle chance ! s'écria Yvon en sautant d'un pied sur l'autre.

— Yvon, tais-toi, je ne te reconnais pas, » dit sa sœur ; mais le sourire de tous ceux qui étaient là prouvait que le petit gars avait exprimé la pensée générale.

Mélite était redevenue la lectrice de son maître ; il avait toujours besoin d'elle. Dès le lendemain du départ de Mme Prosper Dumagny, la fillette reprit sa place à table. On voulut y admettre Yvon ; mais il avait une très mauvaise tenue, ne pouvant s'empêcher de parler sans cesse à Jo et à Lolo.

« C'est délicieux, ce plat-là, Jo, disait-il, tu en mangeras à la cuisine.... »

Sa sœur avait beau lui faire les gros yeux : « Je ne fais rien de mal, Mélite, Jo a été si bon pour moi quand je suis arrivé ici ; c'est mon camarade ».

Aussi, pendant qu'Yvon parlait, Jô tournait le dos pour s'essuyer les yeux avec sa serviette. Mélite était très embarrassée.... Jamais son frère ne s'habituerait à être un jeune monsieur comme M. Francis ; mais il aurait toujours plus de cœur.

Le neveu du maître des Landes regrettait le départ de sa mère, mais il s'en consola bien vite. Le matin, où Mme Prosper Dumagny était partie sans dire adieu à personne, elle avait ordonné à son fils de rester chez son oncle, car il ne fallait pas qu'il abandonnât sa place aux petits scélérats qui accaparaient son beau-frère. Francis, depuis que sa mère n'était plus là, se montrait plus aimable pour Mélite, qu'il avait fini par trouver très gentille.

Une semaine s'était écoulée lorsque M. Dumagny appela Andéo dans son cabinet et lui annonça qu'il partirait le lendemain pour Paris.

« J'ai écrit à ce courtier en diamants que j'ai connu en Amérique, et dont je vous ai parlé. Il me dira s'il a le placement des bijoux du coffret. En quelques jours j'aurai terminé vos affaires et rentrerai ici.

— Quel dérangement pour vous !

— Non, j'ai différentes choses qui m'appellent à Paris. Ne parlez point du but de mon voyage ; il serait dangereux qu'on sût que j'emporte une pareille somme sur moi ; du reste, j'emmène Jo et Pédro, je serai bien gardé. »

M. Dumagny partit donc en disant à Mélite :

« Je te confie ma maison, tu en feras les honneurs pendant mon absence.... »

Quelle affection dans les regards qui le suivirent jusqu'au détour de l'avenue ! Mélite agita son mouchoir, Yvon jeta son chapeau en l'air, tandis qu'Andéo et Francis saluaient encore de loin celui que tous aimaient. Huit jours passèrent sans qu'une lettre de M. Dumagny vînt donner de ses nouvelles à ses amis. Enfin, une dépêche adressée à Andéo disait :

« J'arrive demain à midi, j'ai réussi. Dumagny. »

XXV

Dès le matin, Catherine la cuisinière soignait un fin dîner au goût de son maître ; Mlle Jouteau surveillait sa chambre pour que tout fût en ordre pour son retour : le lit avait des draps bien fins parfumés de lavande ; la femme de charge faisait la chasse au moindre grain de poussière. A l'heure – dite, on entendit le bruit de la voiture dans l'avenue.

« Voilà monsieur ! cria-t-on partout dans la maison ; et chacun accourut sur le perron pour souhaiter la bienvenue au maître. »

Andéo descend les marches et va ouvrir lui-même la portière de la voiture. M. Dumagny embrasse son jeune ami et Francis ; Yvon et Mélite viennent lui baiser les mains.

Tout le monde fit honneur au déjeuner et Catherine fut complimentée.

« Suivez-moi, Andéo, dit M. Dumagny, après le déjeuner, en entraînant son jeune ami dans son cabinet ; tenez voici pour vous, un titre de rentes françaises de trente-quatre mille francs ; j'ai vendu les pierres et les perles deux millions trois cent mille francs au courtier que je connaissais, il m'a payé comptant par un chèque sur Rothschild. Je rapporte le coffret que vous donnerez à votre femme quand vous vous marierez.

— Mais les enfants ? demanda vivement Andéo.

— Ils ont la même fortune que vous ; ils sont riches. S'ils allaient vouloir habiter leur pays ! J'ai fini par trouver leur tante ; elle est fixée au Havre, mariée à un boulanger, quatre enfants ; peut-être les prendrait-elle, mais ce n'est pas sûr ; demandez-leur s'ils aiment mieux vivre avec elle qu'avec moi ? J'en ai le cœur serré d'inquiétude !

— Je vais leur parler, monsieur et je vous dirai leur réponse ; mais je crois la savoir déjà. »

C'est dans le parc, à la place favorite de M. Dumagny, qu'Andéo conduisit les deux enfants, qui avaient pris une si grande place dans ce château.

« Monsieur Dumagny vient de me dire, Mélite, qu'ainsi que moi, vous êtes riches et indépendants tous les deux. Votre bienfaiteur atout arrangé et vous pouvez aller où vous voudrez, n'ayant plus besoin de personne.

— Est-ce qu'il vous a chargé de nous dire qu'il nous renvoyait !... » Et les deux enfants se regardaient anxieux.

« C'est lui qui craint que vous ne suiviez votre parente au Havre.

— Il a donc retrouvé notre tante ?

— Oui, elle est mariée.

— Est-elle heureuse ?

— Le mari et la femme sont du moins bien placés.

— Et puis nous sommes riches, a dit monsieur, reprit Mélite, nous pouvons lui donner de l'argent !

— Mélite, donnons-lui notre Rocher ?...

— Tu n'es pas généreux, Yvon, dit sa sœur en riant ; d'abord il n'est pas à nous, ensuite elle ne pourrait pas entrer chez elle.

— C'est vrai, donnons-lui notre maison alors ?

— Non, non, je la garde ; maman y est morte, elle nous a vus heureux, et malheureux ; notre tante aimera mieux une somme qui lui permette de choisir l'endroit où il lui plaira de vivre.

— Si c'est dans votre Bretagne, n'irez-vous pas vous fixer auprès d'elle ?

1 On ne veut donc plus de nous aux Landes, monsieur, que vous nous demandez toujours ça ?.

— Au contraire, c'est la crainte de vous les voir quitter qui fait que je vous interroge de la part de M. Dumagny. Alors vous restez auprès de lui ?...

— Toute ma vie, s'écria Mélite !

— Et moi aussi, sœur ; je t'en voulais tant de t'obstiner à partir !

— Donnez-moi la main, mes enfants, et allons bien vite rassurer notre bienfaiteur. «

Quand ils entrèrent tous trois dans le cabinet de M. Dumagny, Andéo jeta Yvon et Mélite dans les bras de leur vieil ami.

« Embrassez-les, monsieur, dit-il, ce sont vos enfants, car ils vous aiment comme un père. »

CONCLUSION

Cinq ans se sont passés ; c'est M. Dumagny, cette fois, qui donne le bras à une grande jeune fille et l'emmène au bord de l'étang.

« Assieds-toi là, ma fille ; comme te voilà devenue belle ! je ne m'en étais pas aperçu, tant je voyais toujours en toi la petite Mélite ; mais, mon neveu Francis, qui est officier à présent, est venu ce matin me confier qu'il t'aimait et désirait t'épouser.

— M'épouser ! moi, monsieur, une fille de pêcheur ! épouser votre neveu !

— Mais, je serais ravi de t'appeler ma nièce.

— C'est impossible, monsieur.

— Tu sais qu'il aura beaucoup de chagrin si tu refuses.

— Je ne puis pas accepter, en vérité.

— Voyons, Mélite, qui t'en empêche, dis-le-moi ?...

— Je n'oserais jamais le dire....

— Même à moi ?

— C'est si déraisonnable ! Ne m'obligez pas à parler.

— Tu aimes donc quelqu'un ?

— Oui, monsieur, murmura la jeune fille avec hésitation.

— Et lui..., t'aime-t-il ?

— Oh non, il est tellement au-dessus de moi !

– C’est Andéo, tu n’as jamais vu que lui ici. »

Mélite ne répondit pas ; mais ses joues devinrent toutes roses et elle se couvrit le visage de ses mains.

« Allons, mignonne, ne pleure donc pas. il me semble que le jeune professeur fait durer les leçons de son élève bien longtemps.

— Oh, surtout, monsieur, ne lui dites rien, j’en mourrais de honte.... »

L’ami de Mélite s’en alla en fredonnant une chanson. Et quel indiscret que ce bon monsieur Dumagny ! Une demi-heure après, Andéo savait tout et il avouait à son confident qu’il n’avait qu’un désir en ce monde, c’était d’épouser Mélite ; mais il avait dix ans de plus qu’elle et devait être un vieillard à ses yeux.

« Allez donc le lui demander vous-même, grand enfant, reprit M. Dumagny, et attendez sa réponse. »

Six semaines après, les cloches du village des Landes sonnaient à toute volée ; il y avait foule autour de l’église ; la famille du brigadier était là, invitée par M. Dumagny. Une belle calèche neuve attendait la mariée, qui était accompagnée de M. Dumagny et d’Yvon.

Mélite, en robe de satin blanc, prit place à côté de son second père.



« OUI MONSIEUR », MURMURA JEUNE FILLE
(PAGE 298)

Personne n'eût reconnu la pauvre petite pêcheuse, brunie par la mer, maigrie par la misère, en cette jeune fille dont seuls les beaux grands yeux conservaient l'expression de bonté de ceux de Mélite.

Yvon lui, n'était pas gai, et se penchant vers sa sœur, il lui dit tout bas :

« Ah ! cet Andéo, si je ne l'aimais pas trop, comme je le haïrais de te prendre pour lui. Mais tu seras toujours ma Mélite, n'est-ce pas ?

– Oui mon chéri, va ! »

Et la sœur embrassa le frère pour qu'il sentît qu'elle lui restait fidèle.

Après la messe, Mélite, qui était devenue Mme de Kerdreuc, allait monter dans la voiture de son mari quand, en se détournant, elle aperçut le visage d'Yvon si pâle, sa physionomie si désolée et M. Dumagny non moins triste que lui ; alors elle dit à son mari :

« Daniel, vous êtes si bon, faites-les monter avec nous ? »

M. de Kerdreuc s'empessa de le leur demander de la part de Mélite.

Quelle joie ils éprouvèrent de n'être pas oubliés, même ce jour-là !

« Monsieur, si vous m'en croyez, dit Yvon à M. Dumagny, refusons et faisons-leur le plaisir de les laisser tous deux retourner au château sans nous. »

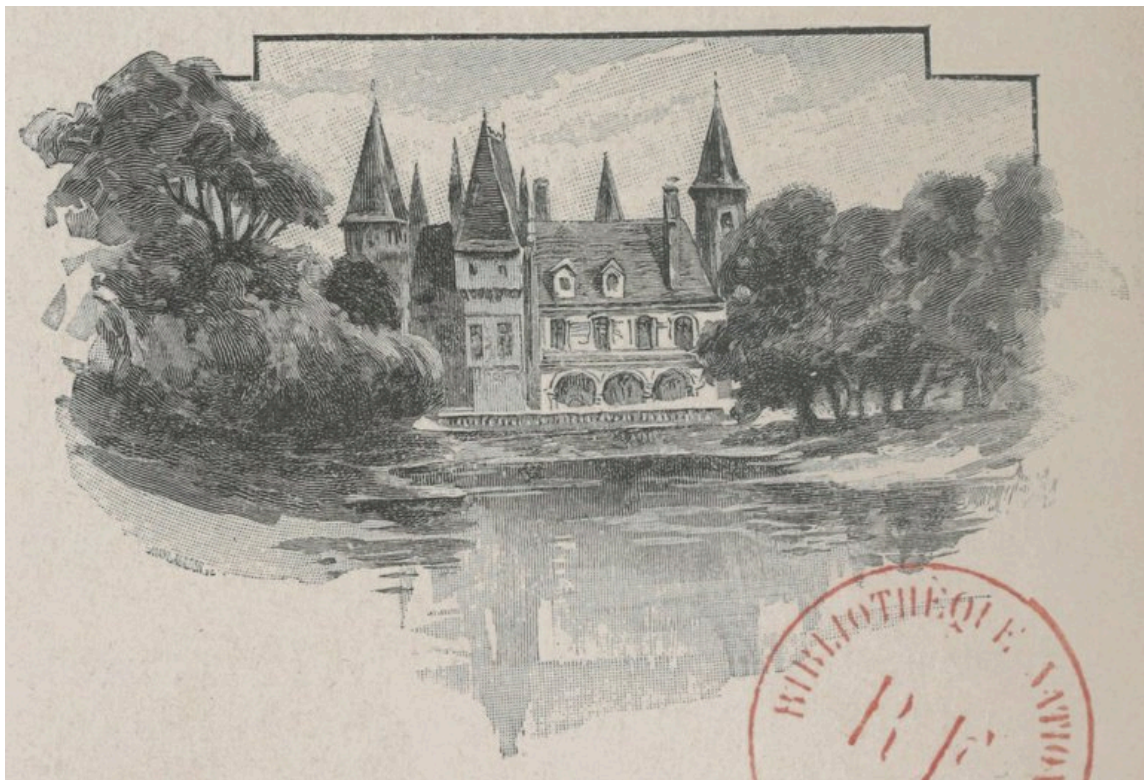
Et il en fut ainsi.

Yvon, deux ans après, était reçu au *Borda*. Francis avait demandé à aller en Afrique aux spahis, regrettant toujours la jeune bretonne.

De son côté, M. Dumagny faisait sauter sur ses genoux un joli petit poupon, qui ressemblait à sa maman Mélite.

Le bonheur habitait les Landes et ne le quitta jamais.

Et Jo, demandera-t-on ? il pleurait de joie à chaque retour d'Yvon, et, dès que son préféré était parti, il guettait le facteur à son arrivée, pour voir s'il y avait une lettre de son petit Yvon à son adresse.



31526. – PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.

5021 B. – Paris, Imp. Gauthier-Villars et fils, 55, quai des Grands-Augustins.

J. HETZEL & C^{ie}, 18, rue Jacob, PARIS

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

Livres et Albums illustrés

— NOUVEAUTÉS —

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes in-16 à 1 fr. 50; toile aquarelle, 2 fr.

AIMÉ GIRON . . . **La Famille de la Marjolaine**
MARSHALLS . . . **Le Petit Jack.**

37 autres volumes par

O. Feuillet, A. Dumas, Stahl, Ourliac, Verne,
Dickens, Mayne-Reid, Lermont, Bentzon, P. de Musset,
L. Gozlan, Ch. Nodier, G. Sand, etc.

ALBUMS STAHL

Albums in-4° en couleurs, bradel, 1 fr.

CASELLA **Un déjeuner sur l'herbe.**

42 autres albums par

Frœlich, Geoffroy, Tinant, etc.

Albums in-8° en noir :

bradel, 2 fr.; cartonnés toile à biseaux, 4 fr.

FRÆLICH **Maman en voyage.**
HUMBERT **Le roi des Pingouins.**

49 autres albums par

Frœlich, Froment, Demaille, Fath, Marie, Lambert,
Lalauze, Geoffroy, Schuler, etc.

8 Albums grand in-8°, bradel, 4 fr. 50; toile, 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE IN-8° ILLUSTRÉE

Volumes in-8° caval., à 4 fr. 50; carton. toile, 6 fr.

GENNEVRAYE . . . **Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.**

P.-J. STAHL et De WAILLY . . . **Mary-Bell, William et Lafaine.**

G. NICOLE **Contes et Légendes d'Égypte.**

64 autres volumes par

J. Verne, P.-J. Stahl, J. Macé, A. Dumas, Vallory-Radot,
Mayne-Reid, Stevenson, Saintine, Viollet-le-Duc,
E. Reclus, Erckmann-Chatrian, etc.

Volumes in-8° raisin, à 7 fr;
cartonnés toile, 10 fr.; reliés, 11 fr.

André LAURIE . . . **Atlantis.**
Edm. NEUKOMM . . **Les Dompteurs de la mer.**

65 autres volumes in-8° par

E. Legouvé, Stahl, J. Verne, Boissonnas, V. Hugo,
A. Daudet, E. Muller, J. Sandeau, de Laprade, A. Laurie,
J. Macé, H. Malot, Mayne-Reid, Ratisbonne,
Viollet-le-Duc, Biart, Bentzon, Brunetière, Vadier, etc.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Nouvelle série. Tomes I et II, réunis en un seul volume. Cartonné toile, 18 fr.; relié, 20 fr.

Vol. gr. in-8° jésus à 9 fr.; cart., 12 fr.; rel., 14 fr.

J. VERNE **L'île à hélice.**

31 autres volumes par

Biart, Grimard, Stahl et Muller, Verne, etc.

16 vol. gr. in-8° jésus, 10 fr.; cart., 13 fr.; rel., 15 fr.

par Biart, Erckmann-Chatrian, J. Verne,
Lavallée, Molière, La Fontaine, H. Malot, Ch. Clément,
A. Rambaud, etc.

LES CONTES DE PERRAULT, illustrés par G. Doré. — Toile, 25 fr. Reliure d'amateur, 30 fr.

MAGASIN ILLUSTRÉ D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

ET SEMAINE DES ENFANTS

Trente-deuxième
année.

RÉUNIS

Nouvelle
série.

Journal de toute la Famille

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FONDÉ PAR **P.-J. STAHL**, EN 1864

DIRIGÉ PAR

J. VERNE ET J. HETZEL

ABONNEMENT, UN AN : Paris, 14 fr. — Départements, 16 fr. — Union, 17 fr.

LA PREMIÈRE SÉRIE COMPLÈTE (1864-1894) : 60 volumes grand in-8°

Prix : brochés, 420 fr.; cartonnés, 600 fr.; — reliés, 720 fr.

Chaque volume séparé, 7 fr.; cartonné toile, 10 fr.; — relié, 12 fr.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

A. Gennevraye. Les Petits Robinsons de Roc-Fermé...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6524068s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LES PETITS ROBINSONS DE ROC-FERMÉ
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 18. Chapitre XVIII
 19. Chapitre XIX
 20. Chapitre XX
 21. Chapitre XXI
 22. Chapitre XXII
 23. Chapitre XXIII
 24. Chapitre XXIV
 25. Chapitre XXV
3. CONCLUSION
4. À propos de cette édition numérique